

# *L'année de la pluie*

*'Une contrainte rigoureuse pèse sur qui refuse de croire au hasard. Elle interdit d'inventer aussi bien que de dissimuler. Elle interdit d'écrire un roman.'*

## **1. Le carrefour du bas Vayrac**

Lorsque je suis arrivé à Vayrac pour la première fois, je lisais *Les Misérables* dans une édition illustrée. C'est au printemps que l'on m'avait offert *Les Misérables*, ou bien peut-être au milieu de l'hiver, car je me souviens aussi d'en avoir lu de grands bouts à Gentilly, dans la cuisine de notre appartement, en revenant du lycée. Puis l'été était venu.

L'année suivante est surtout associée dans mon esprit à une édition de poche de l'*Ethique* de Spinoza, à la couverture cachou, que l'on m'avait apportée à Gluges, en route pour Rocamadour je pense, lors de la halte du midi. Pour ce livre là, c'est Josée et quelques autres que j'avais négligées, que je regrette aujourd'hui.

Ensuite, lorsque je repense à mes lectures, et non pas que ce livre ait jamais tenu une place importante dans mon panthéon littéraire -je ne suis même pas certain de l'avoir terminé, ou seulement plus tard, car je fus bientôt assiégé par de nouvelles préoccupations - je songe à un '*Jacques le fataliste*' bleu acheté trois francs à l'épicerie-mercerie-quincaillerie du village, en haut sur la place de l'église, parce qu'il semblait naturel, juste après avoir terminé '*Les Confessions*' de Rousseau, de faire connaissance avec Diderot.

Rousseau avait été ma principale découverte de l'année soixante-cinq, dans une vieille édition brochée en quatre volumes menaçant de se défaire et dont mon père avait préféré se débarrasser. J'avais aussi récupéré, et cela aurait une certaine importance par la suite, un vieil appareil photo du type *foldring* à soufflet de carton bouilli, dont je ne sus jamais qui dans la famille l'avait précédemment utilisé. Celui-là, je ne l'ai plus et, un peu comme Claude et Josée, je ne sais pas ce qu'il est devenu.

Parce que c'est là que je l'avais ouvert pour la première fois, l'odeur très spéciale – celle des premiers *livres de poche* - et la couverture bleue de mon '*Jacques le Fataliste*' me rappellent d'abord le carrefour en bas de Vayrac et les deux cafés qui s'y font face. C'est là que se croisent la route qui d'Est en Ouest suit plus ou moins la Dordogne et celle qui, venant de la rivière, traverse le village et continue sur *Les Quatre Routes*. Et cet endroit me rappelle obligatoirement Claude Tallagrand, avec qui j'y étais venu l'année précédente.

En 1964, je n'avais pas encore lu Spinoza et j'ignorais même jusqu'à son existence, mais j'aurais dès cette époque trouvé une application immédiate à ma vie à la proposition de l' 'Éthique' selon laquelle *plus une image est associée à un plus grand nombre d'images et plus elle revit souvent*, car de même que j'associe aujourd'hui le souvenir de mes lectures aux endroits où je les ai faites, j'associais alors méticuleusement les souvenirs que j'avais des amies que j'avais connues au cours de plusieurs étés successifs, déjà assez nombreux, aux endroits précis où je les avais connues.

Diderot et son *Jacques le Fataliste* mis à part, d'autres souvenirs, provenant de diverses époques, se rattachent encore, dans ma mémoire, au carrefour du bas Vayrac. C'était, par exemple, au même endroit ou à peu près que j'avais assisté à la victoire d'Henri Anglade sur Rudy Altig dans le critérium local qui avait lieu chaque année un peu après l'arrivée du *Tour de France* – quarante fois la côte de la mairie. Il peut sembler étonnant que je me souvienne de pareils détails, et certes je pourrais bien me tromper sur les dates, et même sur certains noms, et il pourrait aussi bien s'agir de Jean Stablinski, d'André Darrigade ou de Rick van Loy, autres sprinters de l'époque dont les noms me reviennent aussi, mais une rapide vérification me montre qu'en effet Henri Anglade avait remporté cette course en 1964. Ce dont j'étais sûr de toutes façons, c'est de Rudy Altig, qui était devenu, pour je ne sais quelle raison, sans doute tout simplement parce qu'il était joli garçon, le favori des ados du camp de vacances installé dans un champ de peupliers au lieu dit '*Vormes*', sur la rive droite de la Dordogne.

L'une des routes qui se croisent au pied de la côte de la Mairie à Vayrac est une très longue ligne droite qui, venue de Saint-Denis près Martel, se prolonge, après deux ou trois virages dans le village, puis une ou deux inflexions presque imperceptibles un peu avant ou un peu après Bétaille, pour atteindre Puybrun et traverser la rivière non loin du château de Castelnau. Toute cette région est une longue plaine alluviale, pratiquement sans relief, et qui fut même autrefois marécageuse, avant que soit percée la retenue naturelle de Copeyre. C'est dans cette ligne droite, j'imagine, mais sans rien en savoir, que s'était tué un jeune du pays au guidon d'une Kawasaki 500 tricylindre deux-temps. J'avais entendu au café des habitués commenter la nouvelle. « *C'est la faute des*

*parents* » disaient-ils. Cela devait être aux alentours de 1970, puisque la Kawasaki, considérée à l'époque comme une véritable bombe sur deux roues avec ses 14 secondes aux quatre-cents mètres départ arrêté et ses plus de cinquante chevaux, était apparue en France à la fin de 1968 en réponse à la sortie de la Honda 750. Mais parler de cela en détail nous projetterait trop vite jusqu'à l'extrême fin des temps qui m'importent.

Les tablettes sportives précisent qu'en 1964 le critérium de Vayrac avait eu lieu le 16 août : ce qui signifie qu'il devait coïncider avec le tout début de la seconde session de notre camp de vacances. Et c'est sans doute la raison pour laquelle son rappel n'évoque aucune image des amies que je devais me faire au cours de l'été : je ne les connaissais pas encore très bien. Et même, l'impression que je retiens de ce qui pour d'autres sans doute avait été une fête est toute de solitude. Pour une raison ou pour une autre, je n'avais pas été autorisé à passer la journée avec elles, et j'avais été consigné au village, dans la petite maison près de la gare que mes grands-parents avaient louée pour l'été. Je me souviens pourtant aussi, contradictoirement peut-être, que Rudy Altig était accompagné de son frère Willy qui n'avait pas de réputation, son nom n'étant jamais apparu dans les compte-rendus du Tour de France, mais qui jouissait de la même faveur auprès des filles de la colonie. Et je me souviens qu'elles s'étaient partagées en deux équipes et, pour le jeu, qui consistait à décider quel parti crierait le plus fort, passaient des minutes entières, lorsqu'elles n'avaient rien de plus amusant à faire, à se se jeter à la tête le prénom de leur coureur favori. Si je sais cela, c'est qu'assez rapidement, je m'étais mis à passer l'essentiel de mon temps avec elles.

Mais peut-être est-ce que je confonds, pour ce qui est de la solitude, avec l'année suivante : car en 1965 l'épreuve avait eu lieu le 27 septembre, et donc après que furent parties mes amies de cet été là. Y avais-je assisté, dans ces moments de grand vide où j'étais resté à Vayrac encore quelques jours après elles, mais sans elles, ayant délaissé les lieux qui avaient vu se dérouler nos amitiés ? Était-ce alors que j'étais retourné dans la cabine serre-frein du wagon abandonné sur une voie de garage en gare de Vayrac, où je me souviens positivement d'avoir été un temps relégué à la lecture des *Cenci*, qui ne put avoir lieu qu'après celle de *La Chartreuse de Parme*, au début de la saison ? Je ne sais plus, même si d'autres repères qui me restent de ce temps là, comme la grande chaleur qui reste associée à ce souvenir me disent que c'est peu probable.

## 2. Sensation

*'Never in my sweet short life have I ever felt like this before'*

Si je suis un peu incertain sur la date et même les acteurs de certains épisodes de mes étés à Vayrac et ailleurs, c'est que dans les mêmes lieux où j'avais rencontré Josée Dupiot en août 1965, j'avais aussi, l'année précédente, fait la connaissance de Claude et

de sa soeur Sonia : et tout cela se mélangeait dans ma mémoire, encore que cette époque eût été assez différente, car alors mes fréquentations amicales m'occasionnaient moins de trouble. Et elles allaient d'un cours si régulièrement identique, d'une année sur l'autre qu'il était impossible que cela soit dû aux circonstances et au hasard des rencontres qui se faisaient ou ne se faisaient pas. Je recherchais, c'est rétrospectivement bien visible, chez mes camarades de jeu de l'été, car il y en avait toujours de nouveaux, une compagnie disponible et constante, pour un temps, et rien de plus. Et cela n'avait été, jusqu'à l'année 1964, pas difficile à obtenir, car, s'agissant au moins des filles, il se trouve qu'elles étaient presque toujours plus mûres et plus âgées que moi. Et du coup, elles restaient distantes et maternelles à la fois : ce qui convenait à tout le monde. Inutile avec elles d'espérer que le coeur batte à rompre. Mais il n'y aurait sans doute pas de larmes non plus. Pour l'aventure sentimentale, il avait fallu, un beau jour, pénétrer dans ce domaine étranger, et même plus ou moins clairement défendu, où évoluaient les êtres comme Claude Tallagrand.

J'avais fait la connaissance de Claude le jour même où j'étais arrivé à Vayrac pour la première fois. Je revenais de Florence où juillet avait été studieux et torride, et plutôt habitué à la Bretagne pour les plaisirs de la nature, je n'avais d'abord pas accueilli avec beaucoup d'enthousiasme la perspective de passer le mois d'août loin de la mer, à la campagne. C'est aussi qu'en dépit de quelques séjours plutôt agréable chez des parents éloignés de Corrèze, ou bien peut-être était-ce la Haute-Vienne, je sous-estimais la rivière. En dépit, car cela me revient, de mes premières baignades avec une cousine que je ne revis plus ensuite, dans la Vézère. C'était à l'époque des jeux olympiques de Rome et le sport français était au plus bas. En dépit aussi de mes plus lointaines encore baignades dans la Vernière à Lamalou-les-bains, c'était à l'époque de Louison Bobet, et l'on se souvenait encore de Robic. Mais dès le premier moment, quatre ans plus tard, avant Claude ou qui que ce soit d'autre, j'avais été présenté à la Dordogne.

Je me souviens qu'arrivant par la route et ayant dépassé le camp sans le voir bien que les tentes eussent été déjà montées, et même bien avant notre arrivée, nous nous étions d'abord arrêtés au pied de la haute drague dont le câble d'acier barrait la rivière un peu en aval. La drague était à cette heure là arrêtée et le vacarme dont elle emplissait l'essentiel des journées avait laissé place à un grand silence vespéral. La Dordogne, transformée à son niveau en un grand lac semblait absolument immobile, et juché sur la position dominante d'un haut tas de graviers ou de galets arrachés à son lit, j'avais pour la première fois considéré ce spectacle avec scepticisme, me demandant quels plaisirs on pourrait bien tirer d'une eau aussi inerte. Et puis finalement il y avait presque tout de suite eu des moments intéressants, car déjà les premiers ados en provenance de la région parisienne étaient arrivés pour la dernière session d'été. Des papiers qui me restent de ce temps là me disent sans contestation possible que c'était aux alentours du 12 août.

Nous avons été comme jetés en présence les uns des autres car, les équipes n'étant pas encore formées, et l'effectif des moniteurs et monitrices étant encore très incomplet, on nous avait tous réunis pour le repas autour de la même table dans la même tente réfectoire. Ensuite, la nuit était tombée et nous étions d'abord restés sous la pauvre lumière d'une lampe en 24 volts, peu nombreux, six ou sept peut-être. Avec moi il y avait Yves et avec Claude sa sœur Sonia, mais c'est Claude qui avait tout de suite attiré

mon attention. Claude : un être lisse et rond, serein et sûr de lui, au premier abord amical et sans détours, mais, j'allais rapidement le découvrir, capable en même temps de la plus exaspérante désinvolture. Au premier soir, elle était assise juste en face de moi et très riieuse, se promettant peut-être quelques moments intéressants avec nous, poussant Sonia du coude et chuchotant des remarques que, sans du tout m'en inquiéter, je supposais un peu moqueuses : car je n'en revenais pas de la trouver si drôle et si aimable.

Sonia était elle aussi très jolie à sa façon, gracile à l'extrême, et les garçons la raillaient pour son peu de formes : non sans mauvaise foi, car il s'agissait pour eux de dissimuler leur attirance. Sa sœur aînée Claude - ou bien étaient-elles jumelles ? Mais Claude donnait l'impression d'être plus mûre - était dotée d'un physique plus voluptueux, et même tendant, dès ses seize ans, à la mollesse. Aucun garçon ne se serait risqué à la charrier car la réplique bien ajustée était de l'ordre de la certitude. Libre d'allure et la langue bien pendue, Claude était la forme féminine du titi parisien, et c'est de plus d'une façon que l'on pouvait dire qu'elle n'avait pas peur des garçons, comme elle me l'avait bientôt démontré.

Ce premier soir en effet, chose que nous ne referions jamais mais qui était acceptable tant que le camp était encore vide et que le séjour proprement dit n'avait pas commencé, nous nous étions collectivement évadés et nous avons décidé de marcher jusqu'au village, juste nous, où nous avons constaté qu'il n'y avait pas grand-chose à faire. Nous étions entrés à trois ou quatre dans l'un des deux cafés qui se font face au carrefour, et je me souviens comme après un moment elle avait apostrophé des gars du village dont le chahut remplissait la petite salle. C'est sur un ton sans réplique qu'elle leur avait intimé de parler moins fort. De "*mettre un bémol*", comme elle avait dit, accompagnant ces mots du geste approprié lorsqu'il s'agit d'exiger le silence. Et les gars, tous plus âgés que nous, n'avaient pas moufté.

Nous étions ensuite revenus, marchant dans la nuit très noire en suivant la route dont nous percevions à peine le tracé légèrement plus clair, et aussi par moments en regardant les étoiles et bientôt, alors que nous venions à peine de faire connaissance, il s'était trouvé, à la suite de quelles manœuvres de sa part ou de la mienne, je ne sais plus bien, que nous nous étions pris par la main : et cela avait été pour moi la cause d'une sensation indescriptible. Je renonce donc à la décrire, mais je dois ici enregistrer ce fait comme ma première expérience réelle de l'amour physique, et extraordinairement intense, bien que je n'aie pas du tout compris à l'époque qu'il s'agissait de cela.

On se doute après cela que Claude, en dépit du cours par la suite chaotique de nos relations, allait tenir dans ma pensée une position inexpugnable. Elle m'avait rendu sensible tout un monde de réalités qui avant elle n'existaient tout simplement pas pour moi, et qui s'étaient ensuite évanouies au point que je n'étais pas bien certain qu'elles pussent à nouveau exister. Et imaginant qu'en dehors de Claude la chaleur était la même dans tous les corps j'étais presque consolé de n'avoir pas l'année suivante le moins du monde effleuré celui de Josée.

### 3. Une devinette

*‘Celui qui possède un seul souvenir est plus riche que s’il possédait le monde entier’*

D’habitude mes amitiés de l’été ne revenaient pas. Elles étaient remplacées, l’été suivant, par d’autres qui me les faisaient plus ou moins oublier : mais, comme je m’en aperçus au fil des années, seulement dans l’instant. Et dans l’immédiat, il fallait passer l’hiver, qui montrait d’autres visages, selon d’autres rythmes. Toujours est-il que le souvenir de Claude m’avait beaucoup occupé dans les premiers jours de juillet soixante-cinq. Cette année là, j’étais revenu très en avance sur les lieux où j’avais l’année précédente fait sa connaissance, et celle aussi de toute une série d’autres camarades dont j’ai depuis oublié le nom, et j’avais dû attendre tout un mois le début de mes nouvelles amitiés de l’été . Je m’étais senti bien seul au long de cette attente, et c’est à elle que je pensais. La reverrais-je? Je le désirais intensément, mais sans trop l’espérer.

Les premières impressions qui me reviennent de ce temps sont de solitude aux alentours de la gare de triage où je passais des après-midi entières à lire dans un wagon désaffecté. Mais c’est sans doute par un des ces déplacements dont la mémoire est coutumière que j’ai longtemps fait de cela un souvenir de juillet. Au mois de juillet 1965 appartenaient plutôt les lectures aux abords du camp, où je ne pénétrais pas car je ne connaissais pas les protagonistes, encadrement et ados, de la première session qui s’y déroulait, et ma seule raison d’en approcher, si l’on laisse de côté la nostalgie, était d’aller à la rivière. Le matin et un peu l’après-midi, je travaillais. De temps en temps, j’allais au village sur mon vélo rose saumon que je n’aimais pas tellement. Aussi, j’avais récupéré un antique appareil photo et je faisais des clichés un peu triste : la rivière, la drague, les ronds dans l’eau que faisaient les gouttes, les branches des arbres et leurs reflets. Pas le moindre être vivant. Le soir, il y avait souvent promenade jusqu’à une grange abandonnée. Le ciel s’assombrissait et l’on devinait le passage furtif des chauve-souris. J’errais dans les lieux encore vides où l’année précédente j’avais connu Claude, et je pensais souvent à elle.

L’été fut assez long à s’installer et la période dont je parle correspondait à sa deuxième moitié, qui déboucha assez vite sur un automne précoce. Quoiqu’il m’en reste quelques souvenirs illuminés de lumière et de chaleur, les archives météorologiques décrivent l’année 1965 dans son ensemble comme une année de pluie : et cela ne m’étonne pas vraiment. Il pleuvait en tous cas au début du mois d’août et je me réfugiais pour lire les *"Confessions"* dans l’épaisse végétation qui bordait la rivière, et qui, écartant les passants ordinaires, protégeait ma tranquillité. La pluie, le vent, troublaient l’eau grise, la mouchetaient, traçaient à sa surface des cercles concentriques dont me préoccupait la loi de naissance et d’évanescence. Je rêvais aux longs voyages à pied de Jean-Jacques dans la France d’autrefois, à ses promenades d’herboriste sur une terre que les travaux des hommes n’avaient pas encore défigurée, à ses séjours dans les grandes maisons aristocratiques, prétendument accueillantes, en réalité pleines de pièges et d’avanies.

Nous avons loué deux pièces à proximité du camp dans une dépendance de la villa de Monsieur et Madame Cellier, le couple de gardiens du camp. Ils nous avaient invités un soir, et nous avaient raconté comment en hiver il arrivait que la Dordogne débordât au point d'inonder tous les environs, et jusqu'à leur maison : mais la sensation qui me revient aujourd'hui, malgré la pluie cette année là, est celle de la chaleur des après-midis que je mettais à profit pour lire ou étudier dans le jardin ou, lorsqu'il y faisait vraiment trop chaud, dans le petit deux-pièces en étage.

Parfois aussi, en attendant que la vie redevienne plus intéressante, au lieu de lire, je rêvais. J'imaginai qu'une main se posait doucement sur mon épaule, et c'était mon amoureuse imaginaire de l'été précédent qui était revenue. Elle souriait d'un air très doux, énigmatique et un peu amer. Une physionomie que je lui avais en effet parfois connue. Semblable à ces insectes dont la métamorphose sépare deux existences consécutives et entièrement différentes, dans ma rêverie Claude me revenait transformée et voulait être mon amie. Jamais plus, promettait-elle, elle ne serait méprisante, ni provocante, ni indifférente, ni absente. Voilà ce que j'imaginai. Tout ceci ne devait jamais arriver, bien sûr. Tout du moins selon ce mode romantique. Car en réalité, j'avais bel et bien fini par revoir Claude : mais ce fut seulement après que ma vie avait été changée par la rencontre de Josée et de ses amies.

Car enfin, tout avait commencé. L'inter-session était arrivée, le camp s'était vidé de ses occupants de juillet, et je me souviens que, parce qu'il pleuvait, je m'y étais aventuré alors qu'il était encore désert pour y lire *Les Confessions* à l'abri, assis sur les bacs à lessive en face de la cuisine. Mais sans doute avais-je aussi le sentiment de reconquérir un territoire dont j'avais été indûment chassé. Peu après, les lieux commencèrent à se repeupler, et il s'agissait de faire connaissance.

C'est Christiane la première que je rencontrai : ou plus exactement, qui vint vers moi la première et engagea la conversation. Elle était arrivée au camp avec le groupe des parisiens, qui aurait inclus Claude si elle était dès lors revenue, plutôt qu'une semaine plus tard, trop tard, comme elle fit.

Je m'aperçois que Christiane m'intéresse beaucoup plus à présent, c'est à dire quelques dizaines d'années trop tard, qu'elle ne parvenait à le faire à l'époque : c'est que je comprends mieux la nature du sentiment qu'elle m'inspirait, et qui n'était rien d'autre que le recul inspiré par la peur de tout un monde de possibilités pour elle immédiates et immédiatement dicibles. Cheveux assez courts, frisés et tirant sur le roux, main sur la hanche, l'air très à l'aise et même un peu arrogant, je m'étais sur le moment déclaré rebelle à son type physique. Décision immédiate, dès le premier contact : rejet injuste, et assez inexplicable, car elle était bien faite, et son visage même, sans correspondre exactement au type que je devais rechercher et reconnaître pour mon goût tout au long de ma vie, n'en était pas non si plus radicalement éloigné.

Christiane, si j'avais été moins farouche, m'aurait sans doute appris bien des choses, et procuré mainte satisfaction. Il me semble comprendre aujourd'hui que pour elle tous les garçons se valaient à peu près parce qu'elle savait exactement ce qu'elle en attendait, et tenait pour acquis qu'il était toujours possible de les y décider. L'intérêt qu'elle me

portait n'avait donc rien d'une passion romantique ou exclusive. Rien qui dût engendrer une quelconque souffrance, ni de sa part ni de la mienne. Il faut croire que je lui avais plu, et, très directe et même à un point étonnant étrangère à toute ruse féminine, elle ne devait jamais cesser de rechercher ma compagnie.

Christiane, me disais-je, n'était vraiment pas mon genre : mais je me demandais si, pour qu'elle soit si familière, elle ne me connaissait pas de l'année précédente. Et alors, peut-être saurait-elle quelque chose à propos de Claude que j'ignorais encore ? Cela au moins m'aurait intéressé : c'est pourquoi au début je n'avais pas absolument évité de lui parler. Comme, avec les garçons, elle prenait d'emblée le taureau par les cornes, comme tant d'autres s'y résolvent tôt ou tard lorsque les choses traînent d'une façon qui devient par trop ridicule, elle aurait dû être pour moi le *flirt* idéal.

Pourtant je l'avais systématiquement tenue à distance, et si c'était à refaire aujourd'hui, je ne sais pas ce que je ferais, car elle continue à provoquer en moi un certain malaise. Si bien que, pendant tout un mois nos rapports devaient rester en cet état, sans que jamais elle semblât en souffrir, ni envisager de renoncer. Elle ne tenait tout simplement aucun compte de mon indifférence.

Bien que cela soit désormais si ancien, je me souviens parfaitement comment, la première fois que Christiane m'avait interpellé, j'étais en train de lire *La Chartreuse de Parme* assis sur le promontoire de gros blocs de pierre que l'on avait lancé au milieu de la rivière pour en briser le courant et aménager un embarcadère en aval. Et repenser à la *Chartreuse de Parme*, c'était revoir aussi le petit pommier au pied duquel je m'asseyais pour lire au moment de la sieste, et c'était comme être pris par la main et entraîné très loin très profond au fond de la mélancolie, car le pommier se trouvait être sur le passage de Josie, Josée, et toutes les autres filles de la petite bande à laquelle, un peu à la façon de Marcel Proust à Balbec je devais rester extérieur un certain temps avant finalement de pouvoir faire leur connaissance. Car il y avait les autres, maintenant. Josée était arrivée peu après, et aussi Josie, Rosy, Zoé, et toute la bande, mais d'abord, je ne leur avais pas parlé à elles non plus. Plusieurs m'avaient tout de suite plu, mais même ainsi, je faisais semblant de les ignorer. Je les regardais passer deux par deux, mais sans faire mine de les remarquer, et elles me trouvaient bien orgueilleux.

C'était d'abord Rosy qui avait attiré mon attention, mais qui semblait plus inaccessible que toutes. Rosy était grande et fine, avec des traits extrêmement réguliers et des dents parfaites. Elle avait de beaux cheveux très noirs et toujours impeccablement coiffés et ne dédaignait pas, le dimanche, de porter une robe, et même, en dépit du camping, des chaussures élégantes. Surtout -mais cela allait naturellement avec le reste- Rosy avait cette particularité unique de posséder, là-bas au pays, très loin (je ne sais plus d'où elle venait, je crois qu'elle était, comme Josie, de Marseille), un fiancé. Elle était la seule à pouvoir se targuer d'un tel avantage, et elle en faisait grand cas. Monique, qui était marseillaise elle aussi, et la connaissait bien, avait confirmé le fait, mais en ajoutant un commentaire dépréciateur : "*Rosy, avait-elle dit, est une petite fille qui se croit grande parce qu'elle sort avec un garçon de vingt ans*". Et un peu par dérision, pour lui rabattre son caquet, et en raison d'une chanson de l'époque, les autres désignaient son mythique fiancé par le prénom inventé de *John*. C'était *Rosie et John* : et ses camarades ne



manquaient pas de rappeler Rosie à l'ordre d'un « *et qu'est-ce qu'il en penserait, John ?* » lorsqu'il lui arrivait de s'intéresser à un garçon.

En dépit du jugement de Monique, Rosy m'intimidait, et du coup m'intéressait aussi : peut-être justement parce qu'elle était hors-jeu, comme je ne mis pas longtemps à me le dire. De son côté, je ne peux pas dire comment elle voyait les choses. Elle m'avait d'abord félicité d'avoir surmonté ma réserve. "*Au début, en te voyant toujours avec ton livre, et qui ne disais même pas bonjour, on se disait : qui c'est ce crâneur ? Mais finalement tu es plutôt sympa*". Mais les choses n'allèrent jamais plus loin. Nous en restâmes à un intérêt poli, et elle n'eut jamais l'air de m'en vouloir lorsque je me mis à aller de l'une à l'autre avant finalement de fixer toute mon attention sur Josée et Josie.

Après que Christiane et Rosy eurent fait leur part, je m'étais mis à parler de préférence à Zoé, parce qu'elle était expansive et amusante et aussi parce que, moins à mon goût que Josée et moins provocante que Christiane, elle était de toutes la moins intimidante, mais c'est lorsque je me mis à parler avec Josie que les choses changèrent : et l'on peut dater cela du jour où, alors que je m'étais mis à lire Machiavel sans en retenir grand chose au pied du pommier, je m'étais résigné à son passage à interrompre ma lecture. J'avais appris deux ou trois choses sur elle. Qu'elle faisait du cheval. Je l'imaginai à cheval, solide, énergique et bien bâtie. Très brune aussi. Elle m'avait presque tout de suite révélé qu'elle étudiait l'italien. C'était un bon prétexte à conversation. Une chose assez peu commune et que nous avions en commun. Mais c'était moins exceptionnel en ce qui la concernait, puisqu'elle était de Marseille et qu'elle se nommait Agostini : comme nous ne le savions pas, un nom si littéraire.

Après cela, j'avais demandé à faire équipe avec Josie, Zoé, Christiane, et leurs petites camarades : ce qui n'allait pas de soi, car la mode n'était pas encore généralement à la mixité et il fallait surmonter quelques préventions des adultes... Tous ensemble, nous nous amusions bien à jouer aux campeurs. Je me souviens en particulier du jour où nous avions pour la première fois, à titre d'expérience, cuisiné sur les réchauds de randonnée, et de cet autre, mais c'était peut-être le même, où nous avions pour la première fois monté les tentes légères de randonnée. Couverts d'huile, nous sentions le graillon, mais nous n'y prêtions pas attention et nous étions pleins de joyeuse anticipation.

Avec Josée, j'avais fait plus particulièrement connaissance un jour – cela devait être très peu de temps avant le départ pour Padirac - où nous étions allés, sous je ne sais plus quel prétexte, cueillir des noisettes sur la route de Bétaille. C'était Zoé que Josée et moi nous avions emmenée avec nous pour cette aventure là. Josie n'en était pas. Et une autre fois nous avions récidivé, mais à deux seulement, Josée et moi. Rien n'était encore bien fixé, même si j'ai peine, rétrospectivement, à le concevoir. Car les choses finirent ainsi : Josée, Josie et moi formâmes bientôt un trio que tous les autres acceptèrent comme inséparable. Si bien qu'avec ce souvenir, il n'y en a qu'un second et pas davantage que je partage exclusivement avec elle, le plus grand amour peut-être de ma vie.

Celui là, c'est le moment où, c'était plutôt en fin de matinée et j'avais décidé de faire des essais avec le très vieil appareil photographique que j'avais trouvé, oublié, dans les affaires de mes parents. Josée avait dû passer seule et j'en avais profité. Je l'avais

entraînée et lui avais demandé de poser devant l'une des grandes tentes réfectoires. J'avais déclenché l'obturateur deux fois sans avancer la pellicule, ainsi que ce type d'appareil le permettait facilement, si bien que la photo me reste de deux Josées jumelles et presque identiques, debout, les bras le long du corps et me considérant sans presque aucune expression perceptible, mais bien telle qu'elle était et me paraissait si séduisante depuis quelques jours.

Ce souvenir, dont il me reste une trace matérielle indubitable, je ne sais pas du tout le situer dans la suite de nos moments ensemble. Je crois seulement que c'était assez tôt, saisi furtivement sous un léger prétexte, mais qui avait dû lui sembler significatif de mon intérêt pour elle plutôt que pour la technique. Et c'était bien ce sur quoi je comptais.

Dans la première image vraiment distincte que je retiens d'elle, Josée porte un flottant bleu, un pull bordeaux et des socquettes blanches. Ce moment précède de peu tout ce que je viens de relater. Ce doit être un des premiers soirs, et cela se passe dans le grenier, au cours d'une des premières veillées. Josée est seule au milieu de la pièce, et d'abord ne dit rien. Elle est à genoux et, prenant part à l'animation de la veillée elle démontre sans prononcer un seul mot, mais en manipulant quelques morceaux de bois, la numérotation inca. Au bout d'un moment, quelqu'un dans l'assistance avait éventé le stratagème et elle avait admis sa défaite d'un signe de tête et peut-être même d'un mot, mais prononcé à voix très basse. Puis, abandonnant le centre du cercle formé par les participants à la veillée, elle était retournée à sa place et s'était fondue dans la masse de ses semblables. Et moi je la regardais de loin et tout de suite je l'avais trouvée intéressante.

## 4. Torpeurs d'août

*'L'art est creux s'il ne dit pas la vie, la torture du désir qui seule est féconde, la nostalgie, le dégoût aussi et s'il ne laisse pas passer jusqu'à un souffle de bonheur.'*

Au camp, depuis toujours, tout le monde couchait sous la tente, à l'exception peut-être de Lisbeth, l'infirmière, qui devait rester à proximité des malades éventuels : mais il n'y en avait jamais. Il y avait pourtant un bâtiment en dur. Une grosse bâtisse rectangulaire, rassurante et sympathique, prolongée en forme de U par deux ailes qui abritaient les sanitaires du côté faisant face au camp lui-même, et diverses remises du côté opposé, où nous n'allions jamais, mais qui était tout de même longé par un petit chemin bordé de quelques noisetiers. C'est là qu'un des derniers soirs de ma vie avec elle, pour tenter de

nous réconcilier après l'avoir désertée pendant plusieurs jours, j'avais voulu emmener Josée cueillir des noisettes.

A côté de l'infirmierie il y avait la buanderie-lingerie, où la lingère, qui était l'épouse du cuisinier, ou bien celle de l'économe, nous remettait les maillots réglementaires, soit rouges, soit bleus, soit jaunes, soit verts : une couleur différente pour chaque équipe, si possible, mais dont l'effet était perdu du fait que le port n'en était pas obligatoire. Après, il y avait l'économat, où l'on stockait dans des bidons de dix litres le sirop concentré de jus de pomme, qu'il nous arrivait de diluer nous-mêmes avant de les poser sur les tables dans les pots de zinc où l'on mettait aussi, le matin, le café, le lait et le chocolat : mais le bâtiment principal nous importait surtout en raison du grenier, au premier étage, où l'on gardait les matelas, les duvets et le matériel de camping itinérant pendant l'hiver, mais qui, pendant toute la durée des sessions d'été, nous était ouvert. C'était notre salle de veillée et il nous arrivait aussi d'y passer des moments pendant la journée, surtout s'il pleuvait. C'est là que l'année de la pluie, la deuxième fois où j'étais venu à Vayrac, et où j'y avais passé plusieurs semaines seul alors que le camp était encore vide et que les tentes n'avaient pas encore été montées, j'avais lu, en attendant qu'il se passât quelque chose, de grands bouts de la "*Profession de foi du vicaire savoyard*" allongé sur une pile de matelas qui attendaient de servir depuis la fin de l'été précédent.

Tout à fait à l'extrémité ouest du bâtiment, il y avait aussi le minuscule bureau directorial, ordinairement vide, et où nous étions rarement appelés à pénétrer, mais qui était dépourvu de tout mystère car la porte en était toujours ouverte. Et si nous n'avions rien à faire dans le bureau lui-même, la petite pièce par laquelle il fallait passer pour y parvenir, et qui en constituait donc comme une antichambre, était notre domaine dans la mesure où s'y trouvait l'électrophone, car c'était un des rares endroits qui disposaient de l'électricité en un voltage suffisant pour le faire fonctionner. L'électrophone pouvait servir à signaler le réveil, le matin, moyennant le concours d'un haut-parleur extérieur. Un moniteur mettait '*Good day Sunshine*' des Beatles, qui était une nouveauté de l'année précédente, ou, s'il s'agissait de clore l'après-midi, plutôt la '*Petite musique de nuit*' de Mozart. Mais lorsque l'électrophone ne servait pas de cette façon, il pouvait aussi animer les soirées danse. C'est ainsi que dès les premiers soirs de la première année, où j'étais venu moins en avance, mais tout de même alors que le camp n'était pas encore à son plein effectif, que les équipes n'avaient pas été constituées et qu'aucune activité n'avait vraiment commencé, j'avais mieux fait connaissance avec Claude et avec certaines de ses amies.

Je ne sais pas pourquoi, je me souviens plus particulièrement de cette fille, courte sur pattes, que nous appelions *clo-clo* parce qu'elle admirait le chanteur Claude François, et que nous faisions enrager en nous moquant de son idole. Elle n'arrivait pas à se réconcilier avec le fait que je ne cherchais pas à flirter avec elle -moi qui ne flirtais avec personne et déjà pas avec les filles qui me plaisaient : et c'est en écrivant cela surtout à Claude que je pense. Les archives de la météorologie retiennent que l'été de 1964 fut particulièrement chaud et sec, et c'est bien le souvenir que j'en ai. Une photo de cette époque montre Claude et plusieurs de ses amies, toutes les ados du camp, en fait, faisant cercle autour d'une démonstration de montage de tente. Il s'agissait de préparer la randonnée prochaine, la première du séjour, qui traditionnellement devait nous conduire

à Padirac en passant par Carennac puis à travers le rebord nord du causse de Gramat, là où il domine la vallée de la Dordogne.

Sur la photo on voit sous les grands peupliers, sur un tapis de feuilles jaunes quelques unes de mes amies d'autrefois, mais dont j'ai pour partie oublié les noms. Elles ont formé un cercle. Certaines, au premier rang, sont assises, Claude est debout, et un peu à part, bras croisés, son chemisier rose noué au-dessus du nombril. Je m'aperçois que quoique silencieuses et feignant l'obéissance, elles sont assez peu attentives dans l'ensemble. Paule fronce les sourcils et Lydie regarde ses chaussures. Thérèse, la monitrice, semble observer au loin quelque chose. Une autre coiffe sa camarade, une autre encore fixe l'appareil au lieu de regarder la directrice-adjointe, au centre, qui explique la procédure.

Sur une autre photo, le groupe auquel appartient Claude est photographié partant en randonnée. Ce doit donc être quelques jours plus tard, probablement le 19 août si j'en crois la reconstitution que j'ai faite des événements d'alors et de leur chronologie. Claude elle-même a toujours le même chemisier rose, toujours noué de la même façon, un peu au-dessus du nombril. Elle sourit et regarde l'appareil. Elle a le front bombé et de petits yeux noirs pétillants de malice. Sac au dos, toutes marchent d'un pas allègre, car c'est le matin et le soleil ne tape pas encore trop dur.

Sur une troisième photo, prise probablement le même jour, très certainement à Gluges, tout le monde est en train de pique-niquer dans un champ près de la Dordogne. Adossée à un arbre, Paule suce un trognon de pomme. Roland, le médecin du camp, est assis sur un gros bidon d'aluminium. Jean-Robert, qui sera directeur-adjoint l'année suivante mais qui cette année là doit seulement être surveillant de baignade, distribue du yaourt qu'il puise dans un autre bidon avec une louche. Les ados font sagement la queue devant lui et attendent leur tour pour être servis – nous sommes en 1964 après tout, et un certain ordre spontané semble prévaloir sans effort.

## 5. Divergence

Claude, ainsi que je viens de le relater, m'avait la première enseigné l'émotion, la ruse et l'angoisse. Puis elle s'était détachée de moi. Nous devions, après les premières approches et leur rapide terminaison, redevenir amis, mais très progressivement, et seulement amis, avant de nous fâcher à nouveau. Parce qu'elle était peuple et parisienne, j'avais cru au début plus aisément l'approcher, mais elle devint bientôt un de ces êtres de fuite qui se font d'autant plus inaccessibles qu'on les recherche ou croit les rechercher.

Je me souviens comme Claude avait été patiente, au début, avec moi. Comment elle était restée de longs moments assise à mes côtés sur les marches du bloc sanitaire, au moins une ou deux fois, alors que je lisais sans m'occuper d'elle, non pas pourtant indifférent à sa présence, mais parce que je trouvais que c'était une façon raisonnable de passer le temps en sa compagnie. A ceci près que dans ces conditions, je n'arrivais pas du tout à lire *Les Misérables*, qui avaient été d'une lecture si facile chez moi, quelques semaines plus tôt seulement.

Mais dès le deuxième soir, alors que nous dansions en attendant l'heure du coucher dans la petite pièce attenante au bureau directorial où se trouvait l'électrophone, elle m'avait désarçonné en s'inquiétant à voix haute, parce qu'il faisait chaud, et parce qu'elle était seulement vêtue de son haut de maillot de bain, de la supposition que je puisse être incommodé par sa transpiration.

De fait, je n'avais rien senti, ni dans un sens ni dans un autre, en la tenant entre mes bras pour danser avec elle. Ou bien peut-être seulement une certaine appréhension, et le souhait que cet exercice trop difficile se termine au plus vite. Et elle ? Qu'avait-elle senti de son côté ? Peu de chose sans doute, pour avoir à ce point l'esprit occupé de ce souci, et, s'écartant soudain de moi, en me regardant droit dans les yeux, pour l'exprimer de façon si brutale : *"Est-ce que je sens mauvais ? Si je pue, il faut que tu me le dises, parce qu'il fait chaud et je suis toute en nage..."* Peut-être en réalité n'avait-elle fait là qu'exprimer sa propre déception. Peut-être avait-elle seulement trouvé un prétexte pour me laisser choir parce que je l'ennuyais. Mais peut-être pas, puisque cela n'avait pas tout de suite mis fin à notre rapprochement. En réalité, même dans les moments où mes désirs les plus forts se portèrent dans une autre direction, je demeurai toujours, comme la suite allait le montrer, à la fois fasciné et intimidé par la créature profondément aimable, valable, intéressante, qu'était Claude.

De ma béatitude et de mon inquiétude avec Claude, l'image primitive que je garde est du moment de la sieste, dans les premiers jours, sur les lits de toile que nous avons sortis des tentes pour profiter de la brise : car nous passions ainsi les heures les plus accablantes de l'après-midi allongés sous les peupliers. Côte à côte et presque sans rien dire, nous nous laissions étourdir par le miroitement des feuilles que le vent faisait chanter. Quand la chaleur n'était plus aussi forte, nous allions nager dans la Dordogne, en aval d'un petit rapide où l'eau filait moins profonde et plus claire : mais davantage qu'à Claude, le soleil et l'eau froide me semblaient particulièrement accordés au corps svelte et blanc de Sonia que je voyais passer, poussant et tirant un canoë dont le fond raclait sinistrement les galets.

Le lendemain, Claude m'avait à nouveau inquiété en affichant sa maturité de femme. *'Zut, avait-elle dit en considérant ses aisselles, ça repousse déjà, il va encore falloir que je m'épile !'* Et moi, qui avais instinctivement considéré comme un attrait sa peau glabre, et qui m'étais senti rassuré que son immaturité rejoignait la mienne, je m'en étais senti tout intimidé, et je m'étais dit que des deux sœurs, c'était plutôt avec Sonia que j'avais des chances de m'entendre. Mais Sonia, avec son corps d'enfant, avait les défauts de ses qualités, et ne semblait pas du tout intéressée par un ami garçon. Si bien que j'étais dans l'impasse. J'avais continué à rechercher la compagnie de Claude, mais

sans doute avec un redoublement de précautions et d'intermittences, si bien qu'elle avait fini par être lassée de mon incohérence et par ne plus s'occuper de moi. J'avais alors vécu séparé d'elle, mais non loin, l'observant. Les cercles où nous vivions étaient distincts mais par certains points se touchaient. J'avais donc simplement tâché de me faire oublier, tout en demeurant, dans la mesure du possible, en position de ne pas la perdre de vue et de lui parler quelquefois : et après quelque temps il était advenu ceci que nous pouvions à nouveau simplement converser comme deux amis, deux complices, et sans trop d'arrière-pensées. Sans doute était-ce alors ce que nous pouvions faire de mieux. Car *l'esprit ne peut pas davantage déterminer le corps à agir que le corps ne peut déterminer l'esprit à penser.*

## 6. Le fil de l'eau

*'En matière de nostalgie, rien n'est plus doux et plus sensible que la vie quotidienne la plus banale.'*

La haute drague qui était implantée un peu en aval du camp avait au fil des années élargi et beaucoup approfondi le point du bras mort de la Dordogne où il conflue avec le bras vif, au sud du camp. Elle avait dans ce processus entamé la bande de terre qui séparait les deux bras. J'appelais cette friche *l'île aux corneilles*, car c'était alors un lieu tout à fait sauvage et inexploité que personne ne mentionnait, que nous prenions sans y réfléchir simplement pour la rive droite de la rivière, où nous n'abordions même jamais et que seules les corneilles semblaient fréquenter. Sa végétation exubérante dissimulait à nos yeux la rive gauche de la Dordogne, au point que nous n'en soupçonnions pas l'existence et que nous pouvions penser que nous avions devant nous le tout de son cours.

Depuis ce temps, la drague a disparu, mais non sans avoir encore longtemps oeuvré après nous, et la municipalité a fait du cours encore élargi du bras mort un vaste plan d'eau qu'elle a déclaré *base de loisir* et *baignade municipale* : un endroit très ennuyeux qu'elle fait surveiller par un agent préposé à siffler les nageurs imprudents qu'il suppose présumer de leurs forces. Si bien que la liberté dont nous jouissions a disparu de ces lieux.

Une très vieille photo, prise après la fin de la dernière session de 1965, et après que toutes mes amies de l'été furent reparties dans leurs provinces, montre les adultes de l'encadrement égalitairement attablés dans la cuisine, sans aucune distinction de responsabilité. Ce doit donc être aux environs du dix septembre. Il s'agissait je crois de fêter en une seule fois tous les anniversaires qui étaient tombés pendant le séjour : et comme cela se trouve être mon cas, par privilège exceptionnel j'y suis aussi, mais sans sembler en tirer le moindre plaisir. De fait, j'ai l'air absent et plutôt triste, alors qu'à part moi, tout le monde semble réjoui. Étais-je donc le seul à avoir perdu mes amies ? C'est

possible. Mais peut-être aussi étais-je le seul à ne pas chercher à dissimuler mes sentiments. Sur la photo je reconnais une des monitrices que nous appelions 'Bibi', avec ses cheveux coupés courts, ce qui n'était pas si répandu à l'époque. Et puis il y a aussi Pierre et Mado, respectivement responsable et monitrice en chef du groupe itinérant qui était basé sur le même camp où nous vivions sédentaires : ceux que nous appelions 'les caravaniers'.

A cette époque, nous enviions surtout la liberté des *caravaniers* qui partaient sur l'eau pour de longues randonnées. Car il reste que la vie itinérante, en pleine nature, était le meilleur des vacances. Les caravaniers et caravanières étaient pour nous des êtres d'exception, et sans en avoir vraiment le droit, en raison des faveurs que je parvenais à arracher, j'en faisais déjà un peu partie. Pierre était alors le chef incontesté de ces randonneurs sans feu ni lieu. C'était un intellectuel, chercheur, je ne sais plus en quoi. Je crois que je n'ai jamais su. Mais c'était moins banal qu'aujourd'hui, même si déjà la recherche avait la réputation de ne pas nourrir son homme. Pierre est un intellectuel, mais il tient très haut la barre en matière de cuisine. Il dit que la caravane Dordogne est avant tout une caravane *bouffe*. Avec lui, il y a de la tenue dans les caravanes. Lorsque les filles font des bêtises - en matière sportive car rien d'autre ne se conçoit alors - il les traite de "*bananes*" et de "*noix*". Il arrivait qu'elles le méritassent, comme une fois dont j'avais été témoin où deux d'entre elles, un peu en aval du camp, agrippèrent des branches basse sous lesquelles elles s'étaient laissées drosser par le courant et restèrent suspendues au-dessus de l'eau comme deux singes arboricoles dans la forêt tropicale tandis que le canoë filait sans elles. Pierre avait composé -ou repris, car il y avait des traditions caravanières - un petit couplet pour se moquer des maladroites de ce genre, et qui commençait précisément par ces mots : '*des filles des bananes des noix, des gamelles et des bidons, des bidons -dons- dons ...*' et ainsi de suite.

En dessous de Pierre, il y avait Mado, à qui je devrais un jour de participer à mes premières sorties au long cours parce qu'elle en avait assez des coéquipières sans vigueur. Déjà une fois, en Bretagne, j'avais pris part, sans en avoir l'âge et par faveur particulière, à une randonnée cycliste de plus d'une semaine entre Sarzeau et Concarneau en passant par Belle-Ile en Mer. Et un jour bientôt moi aussi j'allais partir sur la Dordogne entre Argentat et Puybrun. Mais Pierre alors ne serait plus là et Mado nous conduirait à sa place. J'apprendrais alors qu'en fait tous deux ne s'aimaient pas beaucoup : ce qui ébrèche la vision que j'ai de l'univers enchanté des caravanes itinérantes. Surtout, l'accession du second rang à celui de chef dont a bénéficié Mado heurte mon sens de la légitimité, le conservatisme qui me fait, avec Montaigne, considérer tout changement avec méfiance.

Mado elle-même était massive et musclée. Son coup de pagaie était puissant et elle prenait d'habitude en charge la fille la plus malhabile du groupe, celle dont personne ne voulait : mais cela pouvait créer des difficultés lorsqu'il s'agissait d'aller secourir un équipage en détresse, de rattraper un canoë qui partait ventre en l'air, ou qui au contraire était resté en cravate sous un tronc. Mais qu'importe. J'ai vu Mado remonter le courant en halant un canoë à demi rempli et sur le point de couler, la bosse tenue coincée sous le genou. En soixante-cinq, quoique je sois encore fluet et inexpérimenté, je suis au moins capable, dans de telles urgences, si Mado doit se mettre à l'eau ou crapahuter dans les

taillis, de ramener à moi seul le canoë au bord, si bien qu'à nous deux nous formions une bonne équipe pour la randonnée sur l'eau. Mais en règle générale, j'étais, avec mes amies, confiné au camp fixe.

Parfois, du temps de Claude et de Josée, nous poussions vers l'amont quelques vieux canoës que l'on nous avait concédés, pour redescendre ensuite à la pagaie, sans nous douter que si nous avions eu l'audace de remonter encore quelques centaines de mètres plus haut, nous aurions dépassé l'*île aux corneilles* et trouvé le cours principal, à ce point un planiole d'où il n'était pas du tout impossible, avec les basses eaux et la nonchalance du courant, en quelques dizaines de minutes d'arriver en vue de Carennac. Nous avons presque réussi cette jonction stupéfiante une fois avec Lulu, la monitrice de canoë, mais presque seulement, et sans nous être aperçus, et donc Carennac restait pour nous un lieu où l'on ne se rendait que par voie de terre. Pour ce qui est du retour, j'étais le seul à en avoir quelque expérience, et il m'en restait le souvenir cuisant que cela se faisait par le bras vif, de l'autre côté, inconnu, de l'*île aux corneilles* : là où j'avais connu la Dordogne automnale, un peu sauvage et traîtreuse, où l'on croyait partir pour naviguer, et où l'on finissait à la nage.

J'avais bien essayé une fois d'explorer l'espace qui séparait les deux visages que je connaissais à la rivière : c'était un matin dans les débuts juste après que j'avais parlé à Josie pour la première fois, et où, préoccupé peut-être, je m'étais éveillé assez tôt. En un temps où je n'envisageais pas, s'il me venait des idées d'aventure, de proposer à quiconque de m'accompagner. J'avais pris un canoë et j'avais traversé jusqu'à l'*île aux corneilles* dans l'idée de la connaître, puisque nous n'y allions jamais. Mais il faisait froid et la broussaille était impénétrable. J'avais rapidement abandonné l'idée d'en mesurer la largeur et peut-être de rejoindre de l'autre côté le bras vif, dont l'existence m'était connue depuis que je l'avais descendu avec Mado, mais très abstraitement, et qui me faisait l'effet d'un monde interdit et un peu dangereux.

Tout cela, en ces débuts de séjour, c'était pour mes amies encore plus que pour moi un monde inconnu et dont elles ne soupçonnaient pas l'existence : et moi, tant que j'étais avec elles, je n'y pensais plus non plus. Depuis ce temps, en revanche, je ne peux plus voir l'eau vive et transparente courir sur les galets, avec souvent le scintillement du soleil et le flottement voluptueux des herbes d'eau qu'agitait le courant, sans repenser aux petits rapides d'amont qui se remontaient à pied, et immédiatement ensuite, au jour où Josie avait été privée de baignade.

Pendant tout le temps où j'avais été seul dans les lieux où j'avais connu Claude et où j'avais espéré son retour, j'avais pris l'habitude de passer beaucoup de temps à lire au bord de la rivière et d'y nager aux abords immédiats du camp, plongeant depuis le promontoire qui protégeait l'embarcadère du courant. Là, la Dordogne ne courait vraiment qu'en temps de forte crue, mais elle était en revanche assez profonde pour qu'on n'en voie pas du tout le fond. Cependant par la suite, lorsque les choses avaient vraiment commencé, après le début de la session d'août et alors que je m'étais trouvé associé à Josée, Josie et leurs autres amies, Jean-Robert avait choisi un endroit différent pour la baignade collective. C'était un peu en amont du camp, là où l'eau glissait vivement sur les galets : dans un petit rapide, mais qui lui causait moins de souci en



raison de son peu de profondeur. Il lui suffisait de s'assurer que nous ne nous écartions pas trop du bord, et que nous restions dans la partie du lit où nous avions pied : mais en revanche, il n'était dans ces conditions pas question de vraiment nager.

Après la période de froid et de pluie qui avait marqué la première dizaine d'août, le temps s'était remis au beau, et Thérèse, la monitrice, nous conduisait là chaque jour tous ensemble après la sieste. Mais il était un jour arrivé que, Josie, qui en dépit de ses airs d'enfant raisonnable, était capable de désobéissance, avait sans autorisation disposé du moment de la sieste pour aller se promener le long de la rivière. Elle avait franchi la clôture, plutôt symbolique car elle était faite d'un simple fil de fer tendu sur des piquets, qui séparait le camp du chemin de halage, et elle s'était évadée. Puis Thérèse s'en était aperçue, et elle avait décidé de sévir en privant Josie de baignade.

Le délit n'était pas bien grand, et nous avons trouvé la punition injuste, si bien que le soir même, assez tard, et surtout par défi, nous avons voulu que Josie puisse rattraper la baignade manquée dans l'après-midi. Nous nous étions à trois, Josée, Josie et moi, échappés à nouveau, et après avoir dérobé un canoë du camp, nous étions partis vers l'aval, jusqu'au au point le plus profond peut-être de la Dordogne, là où la haute et antique drague avait tant extrait de galets et de gravier qu'elle avait notablement entamé la pointe sud de l'*île aux corneilles* et creusé un entonnoir dont la rumeur au village disait qu'il pouvait bien faire quarante mètres de profondeur.

C'était presque le coucher du soleil. Nous nous étions rendus là, devant la pointe aval de l'*île aux corneilles*, en face de la drague et presque au confluent des deux bras, au dessus de l'eau noire, en un lieu qui aurait été mortellement dangereux en journée si elle avait fonctionné et si la benne avait effectué en notre direction un de ses piqués assourdissants le long du câble d'acier qui barrait entièrement le bas du bras mort. Et par pure bravade Josie s'était en effet mise à l'eau quelques instants au-dessus de cet abîme, en dépit de l'heure tardive et de la température. Josée l'avait accompagnée, pour l'encourager. Tout cela n'avait duré que quelques minutes, et nous n'avions jamais été pris : si cela était arrivé, on m'aurait probablement interdit de les fréquenter davantage, mais au lieu de cela, cette espièglerie avait été je crois le début de notre grande complicité. Sans doute elles avaient trouvé que je m'étais montré assez solidaire pour un inconnu, même si mine de rien j'avais prétexté la manœuvre du canoë pour rester au sec.

## 7. Les retours de la saison froide

*'There are places I'll remember all my life, some have changed and some remain'*

L'été où j'avais connu et aimé Josée et Josie avait été le dernier où je m'étais fait des amies. Pendant ceux qui avaient suivi je n'en avais plus eu et ma vie était restée vide.

De façon absurde, puisque je ne faisais rien pour que cela se produise, j'attendais le retour de l'une ou de l'autre, peut-être des deux, mais Josée de préférence, et je m'interdisais par principe toute autre pensée amoureuse. J'avais ainsi traversé une succession d'étés stériles au cours desquels j'avais d'autant plus souvent pensé à elle qu'elle n'avait pas été remplacée.

Je me figurais Josée en été -mais plutôt un été d'avant qu'elle fût ma connaissance-fréquentant une de ces plages que je connaîtrais bientôt mais qui n'étaient encore pour moi qu'une série de noms qu'elle avait quelques fois prononcés : Anglet, La Barre, Aguilera, Chambre d'Amour... Sportive et joueuse bien que modeste et réservée - elle n'avait pas encore seize ans après tout- Josée s'y trouvait assurément, entourée d'amis de son âge, ou bien avec ses parents et ses frères. La vie la plus banale en somme, mais dont je me serais contenté.

Dans la vie réelle, quelques brèves rencontres avaient bien eu lieu. Dès l'été suivant, il y avait même eu une autre fille aux yeux verts. Je me souviens encore, quoique de façon très indistincte, de cette *Jessica*, dans les Landes, une sorte de réincarnation, mais plus âgée, de mon amie perdue, qui m'avait opposé la même patiente expectative. Une Josée au corps de femme : et j'avais aimé les après-midi paresseuses passées dans les dunes avec elle. Dans mes rêves, plus tard, elle était allongée à mes côtés dans un repli de sable chaud. Elle était Jessica et Josée à la fois, mais me tournait le dos et refusait de me parler. Josée à vingt ans : n'était-ce pas aussi impossible que désirable ? Mais cette rencontre là avait été dès l'origine vouée à la brièveté : et d'ailleurs je ne pouvais pas aimer une étrangère, puisque je descendais vers le sud, où, me disais-je, j'allais inévitablement retrouver mes véritables amies, qui m'y attendaient.

Si je passais les étés tantôt ici et tantôt là, en compagnie de personnes que d'une année sur l'autre je ne revoyais presque jamais, l'hiver, au contraire, j'allais skier, toujours au même endroit, et année après année j'y retrouvais à peu près les mêmes amis : non pas certes sans qu'un certain renouvellement se fasse sentir, mais discrètement, et l'essentiel du changement dans la distribution de mes amitiés résultait non pas du fait que des personnages nouveaux étaient introduits, mais du simple fait que je m'étais mis avec retard à sympathiser avec tel ou tel qui revenait fidèlement, séjour après séjour, mais que j'avais ignoré jusque là. C'est ainsi que le cercle de mes amitiés de Villar d'Arène se modifiait, année après année, comme le village lui-même, et j'y retournais chaque année dans l'idée d'y retrouver une personne particulière qui m'avait particulièrement attiré lors du séjour précédent – non pas assurément que j'aie fait quoi que ce soit de réel de cette attirance, ni le moindre effort pour la revoir entre temps. Plus d'une fois, j'avais été déçu, constatant à mon arrivée que la personne attendue n'était pas là, et que donc elle avait disparu à jamais : mais d'autres étaient revenues, sur qui reporter mon attention, et avec qui il n'y avait pas à tout reconstruire, ce qui était moins aventureux que lorsqu'il fallait, chaque été, et même souvent plusieurs fois dans l'été, voir se dissoudre des amitiés péniblement et lentement construites, et en construire de nouvelles.

Chaque saison d'hiver se distinguait ainsi, mais autrement que celles de l'été, par son contenu unique d'aventures et de rencontres, de conversations ébauchées, de musiques aussi. Car il y avait eu le temps des chansons et des jeux, puis celui des lectures, et enfin

le temps plus amer des ruses compliquées de la séduction : et chaque année avait apporté son lot de souvenirs et de regrets. Regret des amies perdues de vue mais dont le souvenir était ranimé par le retour dans les mêmes lieux, à peine changés d'une année sur l'autre. Au gré des chutes de neige, les repères du terrain, rochers, buissons et talus, apparaissaient et disparaissaient, si bien que chaque année s'apparentait, comme dans le calendrier chinois, non pas à la précédente, mais à plusieurs autres plus anciennes au cours desquelles le paysage avait été sensiblement le même.

A Villar d'Arène, j'avais expérimenté que les amitiés au long cours étaient fertiles en espoirs et en déceptions aussi cruels que les interruptions d'amitiés brutales que m'occasionnaient les vacances d'été. Là nous avons séjourné, année après année à l'hôtel dit *du Bec de l'Homme*, d'après le nom du glacier qui surplombe cette partie de la vallée, au pied du col du Lautaret. L'hôtel donnait sur la place principale du village, avec sa grande église de tuf et sa fontaine, toujours gelée en hiver. Dans cette église, devenue trop grande pour la communauté villageoise, j'avais autrefois pris part à une messe de minuit, mais elle avait été depuis fermée à double tour et j'étais de nous tous le seul à peu près à y avoir jamais pénétré, parce que j'étais le plus ancien en ces lieux. Et l'on disait qu'inéluctablement, depuis quelques années, elle s'était mise à glisser vers la Romanche qui bouillonnait en contrebas.

Le village se modifiait peu à peu, mais lentement, et depuis le temps que j'y venais, chaque recoin m'en était connu comme se rattachant à tel ou tel événement qui avait fait partie de ma vie, et je ne m'égarais presque plus jamais dans le fouillis des chemins, des clôtures recouverts par la neige : mais il arrivait que de nouvelles constructions changeassent notre vie. Les habitants du pays en tiraient fierté et j'évitais de les contredire lorsqu'ils s'en félicitaient, mais je me préférais intérieurement que les altérations ne fussent ni plus nombreuses ni plus rapides. J'essayais de me réconcilier avec des transformations que je ne pouvais pas approuver, parce qu'elles effaçaient certaines traces, pour moi seul perceptibles, de mes allées et venues d'autrefois, et effaçaient avec elles des occasions de me ressouvenir des paroles et des regards échangés avec mes amis disparus. Tout ce progrès attentait à la mémoire, et je ne l'aimais pas car par dessus tout je redoutais l'oubli.

Un nouveau pont de bois jeté en travers du torrent avait bouleversé la géographie de nos évolutions à skis. Nous coupions les passages d'autrefois sans même les reconnaître, et les obstacles qui nous avaient tant de fois mis en difficulté, nous n'arrivions même plus à les localiser. Une charogne de mouton que nous avions frôlée si souvent l'année précédente avait fini de se corrompre et la piste elle-même avait été bouleversée par l'implantation de la nouvelle remontée. Je n'en retrouvais plus aucun repère et je ne retrouvai pas non plus la redoutable plaque de verglas qui s'était formée non loin, et que nous avions peu à peu seulement appris à éviter. Beaucoup de mes repères avaient ainsi, l'un après l'autre, disparu dans quelque quatrième dimension. Or la vie c'est le cours des pensées qui habitent des lieux.

Les lieux, pour moi, étaient très importants. Je l'avais avoué à Micheline, une bonne camarade, et qui était souvent revenue, une nuit que nous avions passée assis côte à côte en autocar : je m'attache aux lieux davantage qu'aux gens. Et tant pis si cela la

désespérait. Bon : en fait c'était un peu un mensonge. Les lieux, je l'ai dit, rappelaient toujours des gens : mais cela, je le gardais pour moi. Depuis leur disparition, Evelyne, Michèle, Catherine et Agnès, toutes mes amies successives de toutes les années passées, si elles vivaient encore, vivaient dans les rues du village où elles étaient passées, et plus encore au détour des pistes que nous avions dévalées ensemble. Elles étaient là, ignorées de tous sauf de moi, inaccessibles et proches en même temps, en un monde qui se superposait à celui de mes contemporains du moment. Un monde parallèle et qui leur serait à jamais inconnu. Et peut-être, me disais-je, dans leur souvenir à elles qui n'étaient pas revenues, vivaient peut-être aussi intacts les paysages présents au moins dans ma mémoire, car ils pouvaient eux aussi avoir été abolis.

A mesure que j'accumulais des expériences et des rencontres, je m'attachais aux lieux parce qu'ils me parlaient de mes amitiés perdues. J'étais resté marqué par quelques expériences comme, exemplairement, cette sensation intense de chaleur à Vayrac, lorsque Claude m'avait pris la main dans la nuit noire en revenant du village. Cet état de regret me rendait très retenu par rapport aux nouvelles possibilités de la vie, et avait contribué à éloigner plus d'une, dont certaines que j'ai oubliées depuis, alors que je me souviens encore des odeurs, des chansons et du calme des soirs après la pluie. Mais, malgré cela, je comptais chaque année sur de nouvelles occasions de plénitude, sur les mêmes émotions à propos de nouveaux objets.

Cependant, après Josée et la perte de Josée, la même retenue avait contaminé mes amitiés de l'été et celles de l'hiver. Je me souviens, le premier hiver qui avait suivi, d'une Dominique, une jolie brune coiffée à la Mireille Matthieu, svelte et gracieuse, que j'avais d'abord rencontrée en particulier parce que ses parents connaissaient les miens. J'avais été tout de suite impressionné, par ses jolies jambes et ses bas blancs et j'avais secrètement commencé à l'aimer pendant tout le temps où je ne l'avais pas revue. Mais dès que nous fûmes ensemble à Villar à nous voir tous les jours, comme elle avait perçu mon intérêt et que, de façon inattendue et inespérée elle était venue vers moi, je l'avais brutalement rabrouée.

## 8. Stray cats

*'I have a friend, she's wilder than you'*

Peu à peu cependant, les années passant, j'étais devenu moins sauvage. Est-ce parce que j'étais guéri de mon obsession de mes amies perdues que j'avais peu à peu découvert et aimé Denise Arbonville ? Ce passage de ma vie, que je ne peux pas rapporter en détail ici parce qu'il interromprait trop le récit ne peut pourtant pas être mis entièrement de côté, car sans doute les leçons qui en découlaient eurent un rôle dans ce qui advint par la suite, après que pour la première fois en septembre 1969 j'étais retourné à la vaine recherche de mes émotions premières, à Saint-Parthem sur le Lot. Il s'étend pour l'essentiel entre les derniers jours de 1968 et le printemps de 1971.

Il y avait eu des prodromes. Aux alentours de 1968, alors que j'étais étudiant à Toulouse, j'avais été déjà un peu amoureux de Pascale Helbois. Pascale était la plus jolie des trois ou quatre filles de première année, mais comme elle n'était pas logée à la cité universitaire, elle vivait à part et je ne la voyais presque jamais. J'aimais ses yeux bleus, très beaux et un peu vides – ou bien faut-il dire rêveurs ? - et ses longs cheveux blonds-roux, mais même si, contrairement à Denise, je l'avais remarquée dès le début – et il était difficile de faire autrement - nous étions longtemps restés tout à fait étrangers l'un à l'autre.

Dès le début, nous nous étions installés dans le bizarre et le non-dit. Je ne manquais jamais de me demander, au début des cours de l'après-midi, si elle allait venir et à côté de qui elle allait s'asseoir dans l'amphithéâtre. Cela, et cela seulement, avait duré longtemps, et cela avait fini par constituer, au bout de quelques mois, une histoire assez prolongée, étale à la fois et pleine de retournements, quoique vide de tout échange. Une sorte nouvelle de ratage.

En première année, Pascale était rapidement devenue la petite amie d'un élève de deuxième année –un *barbeau* dans notre jargon- et nous la voyions passer dans son coupé 203 décapotable alors que nous autres pauvres *poulots* étions pour la plupart condamnés à la marche à pied : et donc nous appartenions, Pascale et moi, à des mondes différents, mais elle me plaisait, et je crois qu'elle avait fini par s'en rendre compte.

Par la suite, elle avait un peu fréquenté mon camarade Tallec. Je sais, pour le lui avoir entendu raconter, qu'il avait passé au lit avec elle un certain nombre des heures où il n'assistait pas aux cours : mais peut-être se vantait-il un peu, et de toutes façons, il n'en découlait rien en ce qui me concernait, car il n'était pas question que je lui demande, par un moyen ou par un autre, de m'introduire auprès d'elle. Je suis à peu près certain, comme la suite allait le montrer, que de son côté elle n'était pas indifférente, mais loin de chercher à nous découvrir mutuellement - de mon côté j'étais bien trop intimidé par sa beauté presque angélique, contrastant avec la légèreté que tous lui connaissaient - nous avions presque dès le début joué à amortir, refouler, annuler toute histoire possible, si bien qu'il n'y eut jamais de doute sur l'issue finale.

Au bout de trois ans de co-présence occasionnelle dans les mêmes salles de cours et de travaux pratiques, je lui avais parlé à peine deux ou trois fois et je ne la connaissais pas du tout. Mais après tout ce temps où nous avons appartenu à des cercles différents, elle avait usé toutes les amitiés possibles autour d'elle et il n'y avait plus personne entre nous. Nous avons donc, à l'automne soixante-dix, commencé à graviter plus continûment l'un autour de l'autre, et de plus près.

C'est elle, finalement, qui allait faire la démarche de venir vers moi, parce que j'avais de mon côté, pour l'approcher, choisi de devenir d'abord l'ami de son amie Rosine. Avec la conséquence prévisible que j'étais devenu sincèrement quoique secrètement amoureux de Rosine. Mon intérêt pour Pascale n'en avait pas été annulé, mais il avait perduré stérilement presque jusqu'aux dernières semaines de nos études. Entre nous, il ne serait jamais resté que le souvenir des regards que nous avons parfois échangés si elle n'était pas un jour venue me parler, l'air de rien, comme si c'était une chose toute

naturelle, mais qu'aucun de nous, par pure inadvertance ne se serait pas avisé de faire pendant quatre ans.

Avec cette première et ultime fois où elle s'était invitée à ma table, j'avais vu Pascale de plus près, et la froideur de ses yeux bleus m'avait mis mal à l'aise. Contredisant les lois de la perspective, sa frêle silhouette semblait se réduire davantage encore à mesure qu'on l'approchait, et de très près un tremblement nerveux devenait perceptible, que l'on était tenté de faire remonter aux risques qu'elle avait pris de multiples façons avec sa santé. Souvent, je l'avais remarqué bien avant, elle tenait d'un air mal assuré une cigarette à peine entamée et qu'elle semblait ne jamais devoir terminer.

Nous avons donc conversé pendant une dizaine de minutes. Je ne me souviens plus à quel propos, et les choses en étaient restées là. Quelques semaines plus tard, les vacances nous avaient séparés et nous ne nous étions plus revus. Si bien qu'entre elle et moi, il n'y eut jamais ni compliments, ni déclarations, ni querelles. Quelques gestes seulement, selon les circonstances, de déni ou de quête. Et nous nous sommes perdus de vue sans nous connaître mieux. La dernière fois que je la vis, la mode était aux pantalons amples à fleurs et aux couleurs flamboyantes. C'était en ville et elle se promenait avec un garçon bien mis que je ne connaissais pas. Elle semblait détendue, presque heureuse, et j'en avais ressenti du contentement. Elle portait un long manteau clair décoré d'arabesques noires. Mais elle avait toujours cet air perdu, ces yeux bleus très clairs qui semblaient chercher quelque chose dans le lointain. Je pense qu'elle a dû m'oublier complètement. Comme histoire d'amour, celle-là était presque parfaite.

C'est à cette époque aussi, dans le même ordre d'idées, qu'à Villar d'Arène j'avais remarqué l'existence de Denise Arbonville. Nous logions depuis peu en haut du village, à la lisière des pistes : là où nous ne nous aventurons autrefois que dans le dessein exprès de nous écarter des lumières, et parce qu'elle était trop petite et à nos yeux invisible, Denise ne prenait pas part à nos escapades lorsque nous partions en bande marcher dans la nuit étoilée et glacée. Je me souviens, nous avons dans les hivers précédents plusieurs fois fait de telles promenades, qui rétrospectivement ressemblaient à des explorations prémonitoires de lieux où nous nous installerions un jour : le haut du village, là où passait la route qui conduisait huit kilomètres plus loin au col du Lautaret.

Une année, je me souviens, nous avons marché avec Philippe et Jean-Paul, mes deux meilleurs camarades de lycée de l'époque, jusqu'à la barrière qui avait interdit la montée vers le col pendant une bonne partie du séjour. Il y avait aussi Hélène qui cette année là passait souvent ses soirées avec nous dans la salle de jeux du premier étage. L'hiver était particulièrement rude et le village était resté isolé pendant plusieurs jours - c'était avant la généralisation des chasse-neige à fraise - , au point que nous avons dû assurer à skis le ravitaillement en pain. Cela devait être en 1966 et l'on venait d'ouvrir le télésiège des *Jouvencelles*.

Denise n'était pas venue avec nous dans la nuit glacée, et, son frère mis à part, nous ignorions jusqu'à son existence. Elle était là déjà, pourtant, quelque part, même si je ne le savais pas : et c'est peu de temps après qu'elle était née pour moi comme naissent les mondes au commencement des temps. Quelques paroles avaient manifesté pour la

première fois une existence étrangère et intelligente, mystérieuses à la façon des signaux que l'on capte en provenance des galaxies. Cela avait pris plusieurs années, mais peu à peu, Denise, qui était jusque là restée en quelque sorte dissimulée dans la masse anonyme des *petits*, m'était progressivement devenue perceptible, et sans pour autant parvenir à mieux la connaître, j'en vins, pour un temps trop bref, à davantage la fréquenter.

La toute première occasion où mon attention avait été attirée sur elle remontait à la dernière fois où nous avions logé au centre du village. C'était en 1968, je crois, sans doute à Noël, car il faisait froid et la place était couverte de neige dure et ancienne. Je me souvenais comme les garçons avec qui elle chahutait l'avaient roulée dans la neige, au point qu'elle avait attrapé l'onglée, et commentait sobrement à travers ses larmes de douleur : « *ils sont cons* ». Et c'est tout. Elle était parcourue de frissons, et j'avais montré de la compassion pour ses mains –des mains encore enfantines - rougies par le froid. Je l'avais aidée à détacher les glaçons qui s'accrochaient aux mèches de ses cheveux raides et noirs et qui, en fondant, lui dégouлинаient dans le cou. Je ne me rendais pas bien compte de ce dans quoi je mettais les doigts, et dans un premier temps, je n'avais eu droit à aucune contrepartie. Je m'étais d'abord dit que puisque personne ne s'intéressait à elle, elle allait facilement devenir mon amie : mais l'incident même qui nous avait fait nous rencontrer démentait cette hypothèse. De son côté, elle ne m'était pas hostile, mais pas intéressée non plus, et je n'avais pas cherché dans l'immédiat à faire davantage connaissance.

## 9. Traces

*'Children don't know they are enjoying themselves. They just enjoy themselves.'*

En réalité, Denise avait toujours été là, et je crois bien la retrouver déjà, une toute petite fille de six ou sept ans, au premier rang et au milieu sur une photo de groupe plus ancienne de plusieurs années. Sur cette photo où elle ne pouvait manquer de figurer, si seulement elle était du séjour, car on insistait pour que nous y figurassions tous, et aussi le patron de l'hôtel, la cuisine et les moniteurs de ski. Nous sommes tous réunis autour de la fontaine, vêtus en skieurs de l'époque, c'est à dire d'une façon qui, plus de quarante ans plus tard, semble démodée jusqu'à l'outrance : des pantalons fuseaux tout noirs avec un pli comme sur un pantalon de ville et des brides passant sous la plante des pieds pour qu'ils entrent bien droit dans la chaussure. Des parkas à capuche bordée de fourrure. Nous sommes en outre équipés de skis en bois avec des carres vissées et des semelles enduites de laque et qu'il fallait farter régulièrement pour garantir un minimum de glisse. Les plus modernes seulement des skis dont nous somme dotés ont des sécurités. Il s'agit de butées tournantes à l'avant, complétées par la possibilité pour le levier qui

tend le ressort assurant le maintien du talon par une boucle en câble d'acier de s'ouvrir spontanément en cas d'effort excessif : un dispositif bien primitif, mais que ceux d'entre nous qui en étaient dotés, les meilleurs, qui approchaient le niveau de la deuxième étoile, considéraient comme un privilège.

Sur la photo, je suis reconnaissable, au premier rang sur la gauche. Philippe et Jean-Paul y figurent également, assez semblables déjà aux jeunes adultes qu'ils seraient six ou sept ans plus tard, quand je devais les perdre de vue définitivement. Denise pour sa part ne serait absolument pas identifiable si je ne savais qu'elle était là et qu'elle était la plus petite. Sans aussi, pour confirmation, une certaine ressemblance avec son frère Alain, qui n'avait que deux ou trois ans de moins que moi.

Si c'est bien elle que je reconnais sur la photo dont je parle, Denise est debout, bien au centre, et sourit comme je ne l'ai jamais vue sourire. Un vrai sourire d'enfant, confiant dans l'existence et jouissant intensément de l'instant présent, alors que des rares photos qui me restent d'elle pour les avoir prises moi-même, il n'y en a pas une où on la voit sourire. Elle était heureuse pourtant : et c'est au moins ce qu'elle m'avait dit, car elle aimait la montagne, un jour où je lui reprochais de ne pas en profiter et de rester enfermée dans sa chambre : cela résultait des expériences qu'elle commençait à faire avec les passions. Nous étions les uns après les autres sortis de l'enfance, et c'était à son tour de le faire.

Après le jour où les garçons l'avaient choisie pour victime de leurs jeux cruels, j'avais revu Denise à diverses reprises, mais sans faire spécialement attention à elle, et la deuxième fois où un échange un peu suivi avait découlé de sa récurrence se rattachait à une promenade pédestre vers le lac du Pontet. Cette année là, la neige manquait et nous allions en promenade au-dessus du village, suivant à pied le tracé du nouveau téléski dont l'érection avait rendu indéchiffrables les trajets de nos descentes des années précédentes et aboli tout un passé de chutes, de désirs et de sensations. Au passage, j'avais en vain cherché des yeux le talus bordé d'arbres d'où partait l'ancien téléski, celui que nous avons utilisé l'hiver où Michèle Bouissy avait été la meilleure skieuse du groupe, et par privilège exceptionnel toujours la première derrière le moniteur. Nous autres restions derrière elle, les yeux rivés sur son fuseau bleu nuit et son style élégant.

Je regrettais aussi un peu que le nouveau pont de bois ait profondément modifié nos itinéraires, même si c'était pour leur ajouter tout un espace supplémentaire, avec en particulier un grand schuss et un envol que nous trouvions vertigineux sur les bosses qui y faisaient suite. Je n'aimais pas trop ces changements car le secteur des Jouvencelles était et demeure pour moi un lieu d'enracinement. Mon *Heimat*. A cette époque, j'étais, de tous mes compagnons, le plus ancien visiteur en ces lieux : et il m'amusait de voir autour d'eux, en permanence, tant de fantômes dont ils n'avaient pas idée. J'en concevais un absurde sentiment de supériorité.

Nous allions, vêtus de simples pantalons de velours côtelé, dont c'était la mode un peu après soixante-huit, et chaussés à la légère. Denise qui n'avait jamais, en raison de la différence d'âge, fait partie pour le ski des mêmes groupes que moi, portait des *Clarks* et elle avait exprimé la crainte de les tacher dans les passages un peu boueux ou enneigés.



Cela m'évoquait certains printemps, dont elle ne faisait pas non plus partie, où j'avais connu, seul ou avec d'autres, dans les mêmes parages des prairies sèches et bien dégagées, recouvertes de hautes herbes qui avaient passé l'hiver couchées sous la neige, mais qui, chaudes et sèches offraient une surface parfaitement confortable à nos envies de rêveries, allongés à plat dos et regardant les nuages filer, ou bien à nos glissades, à toute vitesse selon la ligne de plus forte pente. C'étaient encore là jeux d'enfants : mais depuis l'année précédente et mon nouvel appareil j'avais repris sérieusement la photographie et c'est un peu par hasard que Denise avait ainsi fait partie de mes premiers sujets. L'importance que j'attachais à ces images était celle que l'on accorde aux souvenirs des êtres que l'on a perdus : car ayant à peine fait la connaissance de Denise, je m'étais d'abord attendu à la perdre rapidement de vue et à rapidement l'oublier. Mais au lieu de cela, elle était encore revenue, et à la fin de 1968 je m'étais aperçu en la quittant que pendant les trois mois qui nous séparaient du prochain séjour de printemps, elle allait me manquer.

## 10. Chez Marie-Thérèse

Avec le temps, nos habitudes avaient changé. Aux tout débuts, lorsque nous logions au centre du village, nous achetions nos friandises, et parfois, coutume un peu ridicule, nos *souvenirs* pour les parents aux "*Trois Evêchés*", l'épicerie située derrière le monument aux morts et qui était tenue par la femme de Camille. *Les Trois Evêchés*, qui tiraient leur nom d'un massif voisin, étaient modestes en tant que magasin, mais c'était notre préféré en raison de Camille et de son fils Mousse, le moniteur étoile du Villar : au point que, trop bien pour son village natal, il l'avait quitté pour exercer son art dans une grande station des environs. Était-ce *Les Arcs* ? Je ne saurais plus dire. Il revenait cependant de temps en temps au pays et on l'accueillait en héros. J'ai sous les yeux une photo des *Trois Evêchés*, prise bien plus tard, mais tout à fait représentative de ce que nous avons connu dans les années soixante. La bâtisse au toit de tôle ondulée est, comme elle l'était chaque hiver, à demi dissimulée par l'énorme tas de neige accumulé dans le petit espace, juste en face – appelaient-ils cela un *square*, ceux du village ?- qui entoure le monument au mort.

A la différence des *Trois Evêchés*, qui n'étaient qu'une épicerie, le commerce originel de Marie-Thérèse -dont je ne me souviens pas qu'il ait jamais eu un nom - était avant tout un débit de boisson et il était excentré en haut du village : et du temps où nous logions sur la place de l'église nous ne le fréquentions presque pas. Simple annexe de l'étable, car Marie-Thérèse avait été avant tout une éleveuse - avec les vaches, des *Tarines*, en entrant à droite et une seule longue table à gauche pour les consommateurs, il faisait l'objet de nos moqueries. Mais dans les années où nous avons cessé de loger à l'hôtel du *Bec de l'Homme*, Marie-Thérèse, qui je crois ne faisait plus du tout dans l'agriculture, avait ouvert un nouvel établissement, agrandi, et qui se trouvait proche de

l'hôtel des *Agneaux*, plus haut près des pistes de ski et presque en dehors du village, où nous séjournions désormais. Dans ses nouveaux locaux, Marie-Thérèse avait beaucoup développé son activité. On y trouvait désormais aussi des souvenirs, un *flipper* et un *baby-foot*. Par coïncidence sans doute, les deux transferts s'étaient faits en même temps, comme on rapproche une allumette d'un baril de poudre : et les *grands* avaient pris l'habitude d'aller boire un coup à l'extérieur après le ski, ou parfois même à la place. L'un d'entre eux avait fait scandale le soir où on l'avait retrouvé ivre, allongé sur un radiateur - ce qui était une drôle d'idée - dans la salle de jeux.

C'est seulement quelques mois avant mon retour à Vayrac, à l'été 1970, que Denise avait signalé à l'attention générale son intégration au monde des *grands* lorsqu'elle s'était mise elle aussi, quoique moins spectaculairement que d'autres, à aller chez Marie-Thérèse. J'appris bientôt qu'elle s'y faisait offrir des blancs-cassis, qui étaient la boisson à la mode dans la petite bande. Devant moi, elle le niait absolument, et prétendait s'en tenir, dans ce bouge, à quelques innocentes parties de *baby-foot* : cependant, je la voyais parfois revenir, et si elle s'installait parfois pour lire dans la salle de jeu, et alors parfois elle conversait raisonnablement avec moi, d'autres fois elle s'allongeait pour dormir dans un coin, ou disparaissait avec tel ou tel - mais ce n'était jamais moi- disposé à mettre à profit sa demi-inconscience. C'était toute une vie à laquelle je ne pouvais ni participer ni l'arracher, : tout un itinéraire de dispersion et de gaspillage de soi au long duquel il n'était pas question que je l'accompagnasse, mais à l'attraction duquel je n'avais pas la force de l'arracher.

J'étais peu jaloux au début du pouvoir que d'autres exerçaient sur Denise, qui n'aurait dû à mes yeux être qu'une gamine insignifiante, moi qui lui parlais à cette époque pour la première fois, car j'avais compris que des garçons, comme de l'alcool, elle usait avec opportunisme, et strictement pour ce qu'ils pouvaient lui donner, sans vouloir s'en passer, quoique sans du tout surestimer leur valeur : c'est à dire qu'elle se comportait elle-même comme un garçon. Cela tenait, je crois, à une image réfléchie qu'elle avait du monde et de l'existence. De Dominique, par exemple, elle disait que « *celui-là, s'il a un cerveau, je ne sais pas quand il s'en sert* », mais c'était pourtant sa compagnie qu'elle préférait. Et moi, j'étais surtout intrigué de la trouver à la fois si lucide et si obéissante à des pulsions, les siennes et celles de ses partenaires de jeu, dont elle ne surestimait pas la capacité de produire du plaisir ou -chose encore plus impossible- du bonheur : et si, comme il arrivait, ils étaient au lieu de cela bêtes ou cruels avec elle, elle le prenait comme une chose inévitable et prévisible, et qui ne devait donc en rien affecter son comportement futur. Denise à treize ans s'abandonnait à la vie avec un quiet déficit d'espoir, et elle était décidée seulement à mettre à contribution avec la même désinvolture toutes les ressources qui pouvaient contribuer à rendre la vie plus intéressante. Aussi, comme un dieu enfant Denise méprisait-elle les offenses. Spectatrice d'un monde absurde, elle semblait attendre son heure. Forte et faible à la fois, je la voyais accepter la domination d'individus que je trouvais sans intérêt, et quand de façon bien prévisible ils se mettaient à profiter d'elle et à lui manquer d'égards, elle disait "*tant pis pour moi*", et c'est tout. Comme la fois, pour moi inaugurale, où ils l'avaient roulée dans la neige. *Ils étaient cons* : nous en étions tout de suite tombés d'accord, mais cela ne faisait pas du tout avancer nos affaires. Elle avait froid : et hormis cela, nulle révolte de sa part, et une évidente propension à tenter l'aventure à

nouveau, ce qui me désolait. Rien ne pouvait la dégoûter de les fréquenter, pourvu qu'elle trouvât auprès d'eux la seule chose qu'elle recherchait: une satisfaction d'un moment.

Souvent, au début, crois-je me souvenir, elle avait préféré la compagnie d'Hervé, un grand brun ténébreux qui ne disait jamais rien mais qui la fascinait, et quant à moi, lorsqu'elle n'était pas là, ce qui voulait dire la plupart du temps, je restais avec Caroline, et je m'ennuyais un peu car Caroline n'avait pas de conversation. Puis au séjour suivant Hervé n'était pas revenu, mais cela n'avait rien changé, et je continuais à parler à Caroline : mais toute mon attention allait vers Denise. Je me souviens qu'un petit jeu s'était instauré entre nous : assumant le rôle d'un grand frère raisonnable, chaque fois que je la voyais revenir de chez Marie-Thérèse je lui reprochais de se ruiner la santé, alors que mon seul souci était qu'elle ne soit pas plutôt restée avec moi, et elle, aussi hypocrite de son côté à sa façon à elle, faisait semblant de tenter de me convaincre qu'elle n'avait pas bu : juste fait quelques parties de baby-foot. - *Je n'ai pas bu... Tu ne me crois pas ?* Disait-elle : et je ne répondais rien. De quel droit ? Je ne souffrais même pas intensément de son infidélité puisque j'étais incertain qu'elle correspondît bien à mon goût - Denise, comme l'Albertine de Marcel Proust et l'Odette de Swann n'était même pas mon genre - je ne cherchais pas avoir le moindre droit sur elle. Son frère n'était-il pas là pour la protéger ? Que faire ? Elle aurait ignoré toute injonction, défendant avec une muette résolution sa vie désordonnée et secrète. Et à la réflexion, il était déjà flatteur et encourageant qu'elle prenne la peine, de temps en temps, de me mentir : cela prouvait que mon opinion importait. Mais je savais depuis le début que jamais je n'aurais même l'apparence d'un droit de regard sur ses actions. Et sur son esprit, je n'avais pas prise non plus. A partir d'un certain moment, par jeu peut-être, ou par gentillesse, elle avait essayé de me convaincre qu'elle ne buvait presque plus : et tout d'abord je la crus. Mais on se chargea de me détromper, et je cessai tout à fait de lui faire confiance. Cependant j'avais continué à rechercher sa présence, quoiqu'elle se fît toujours rare là où je me trouvais, étant d'habitude occupée avec d'autres à des divertissements de son âge. Et donc j'allais, tout au long des quelques semaines où j'essayerais de me rapprocher d'elle, me heurter à ce mur invisible : un parti-pris sur l'usage du corps et des garçons qui la rendait à la fois sans défense contre les entreprises de mes rivaux, et très forte contre tous mes mots. Seul mais puissant motif pour moi de consolation, j'étais assuré qu'en raison de l'état dans lequel il prenait possession d'elle, chaque élu du moment n'aurait pas pour cette fois au moins vue sur son âme.

## 11. Saturnale

*'It's only a kiss away.'*

Nous avons pris l'habitude d'écouter les groupes à la mode sur l'électrophone de l'hôtel, et pour le nouvel an nous avons décidé d'organiser une grande surprise-partie. Sans que j'y sois pour rien, Denise s'était mise à participer plus activement à nos soirées, et c'est dans ces circonstances que j'avais fini par l'approcher de très près, quoique brièvement.

Jusqu'à l'année précédente, ce genre de réunion se tenait dans la salle de jeu de l'hôtel du *Bec de l'Homme*, dont l'exiguïté, le confort, l'éclairage même produisaient un effet de chaleur et d'excitation inéluctables. Je me souvenais en particulier de la petite sœur de Micheline, qui s'appelait Viviane, sautant sur place dans son fauteuil deux ou trois ans plus tôt en scandant la chanson fétiche des *Rolling Stones* à cette époque : *sa-tis-fac-tion*. Désormais, en raison du bruit, on nous avait confinés dans le vaste sous-sol du nouvel hôtel des *Agneaux*, qui servait de remise pour les skis et les chaussures, et dont l'aspect n'avait rien de chaleureux. Mais en revanche, comme nous étions plus âgés, il y aurait de l'orangeade et de la vodka. Toutefois, me disais-je, il fallait que Denise soit là. Sans elle, l'espace serait amorphe, et mes yeux se poseraient indifféremment n'importe où, sur le sol de béton brut, ou les murs de parpaings gris, ou les tuyauteries du chauffage central. Je supporterais mal son absence.

Je m'étais dit aussi que passé un certain seuil, avec la vodka, peut-être bien que Dominique semblerait spirituel et gentil, et que Caroline aurait de l'esprit. Et en effet, au bout d'un moment qui fut plus ou moins long, car j'avais perdu la notion du temps, je me suis aperçu que j'étais en train de danser avec Caroline. Mais si elle parlait, je n'entendais rien, et lorsque la musique avait cessé je l'avais laissée aller sans un mot. J'avais senti qu'il fallait au moins que je m'asseye. Et ma pensée était pour Denise. Où était-elle donc passée ?

Mon souvenir suivant est que Denise était devant moi. Elle me regardait avec intensité, tout comme je la regardais moi-même. Elle était dans un drôle d'état. Elle avait comme de grandes plaques rouges sur les joues, sur les pommettes, et ses yeux aussi étaient rouges comme d'avoir beaucoup pleuré. Je l'avais bien regardée et j'avais remarqué qu'elle pleurait encore un peu en effet. Mais «*ce n'est rien*, avait-elle dit : *c'est le corps, rien que le corps. Le corps est tout, tu sais. Mais ne t'en fais pas. Toi c'est autre chose.*» Et en effet, elle ne semblait plus rien voir ni entendre autour de nous, ni moi rien d'autre qu'elle. Et indifférents à tout, elle me caressait la joue et moi je la caressais aussi.

Laure était venue dire que Caroline était triste, et tout en me conseillant d'aller la consoler, Denise s'agrippait à moi. Je me mis à expliquer que oui, c'était ce qu'il fallait faire, mais je ne bougeais pas. *Je disais* : «*Toi et moi, nous avons tout le temps, maintenant* » et je lui parlais, et elle se souvenait, de ce temps pas si lointain où elle faisait partie des *petits* et où personne ne faisait attention à elle. Moi seul, à l'époque je lui avais prêté attention, et je l'avais photographiée. Nous nous étions toujours accordés,

en fait. Elle en était bien d'accord. Et c'était si certain désormais, si irréversiblement établi que nous n'avions plus besoin de rester comme cela blottis l'un contre l'autre. Nous pouvions même, brièvement, nous perdre de vue, tout en demeurant pourtant réunis, sans inquiétude.

« -*Mais non*, avait-elle dit, *nous n'avons pas le temps du tout! Demain tout sera fini. Tout sera redevenu comme avant! Demain tu regretteras. Mais tu dois aller parler à Caroline. Vas la rejoindre. Regarde-là : elle t'attend. Elle est triste.* » Et en disant cela, elle s'accrochait à mon chandail et ne lâchait pas prise. Puis Gabriel était passé, un autre grand brun, qui, je le compris alors, avait pris la suite d'Hervé. Il s'était dirigé vers la sortie, et Denise, qui avait tourné vivement la tête dans sa direction à son passage regardait intensément la porte qu'il avait refermée derrière lui. Et moi je considérais ses joues écarlates et brûlantes avec intérêt et préoccupation. « -*Il faut que je sorte une minute...* », avait-elle dit : et comme j'étais accroché à elle – elle avait mis son plus beau pull, un pull blanc à col roulé - j'avais eu un mouvement instinctif pour la retenir. « -*Rien qu'une minute, et je vais revenir. Je te promets. Vas voir Caroline : elle est bien mieux que moi* », avait-elle dit : et il était vrai que Denise n'était encore qu'une petite fille informe, à peine sortie de l'enfance, et il était probable que lorsque ses traits se seraient affirmés, elle ne serait même pas jolie.

Pour moi, la suite de la soirée reste comme un brouillard indistinct. On m'a dit que j'avais été très malade, et je sais que j'avais probablement trop bu de vodka-orange, mais le lendemain je n'en ressentais aucune séquelle, et la seule trace qui l'attestait était l'étrange couleur -une couleur plutôt gaie- des taches qui maculaient mes draps. Je me souviens aussi que Muriel, malade elle aussi, était partie se coucher encore avant moi. Et que Ouin-Ouin était triste. Sans Muriel, il trouvait que cette soirée n'avait plus aucun intérêt. Ratée du début à la fin : c'était son diagnostic !

Ce qui est certain, c'est que finalement, c'est Caroline que j'avais embrassée ce soir là, et l'on m'a rapporté que Denise en avait eu du chagrin. Je me souviens tout de même que de temps à autre, elle passait dans mon champ visuel, comme un poisson dans un aquarium passe et repasse, tantôt dans un sens et tantôt dans un autre. Mais nous en étions restés là. Ou peut-être pas tout à fait, car je crois me souvenir aussi qu'à un certain moment j'étais en train de danser avec Denise quand Laure était à nouveau venue me trouver. Caroline était triste, avait-elle dit, et j'avais tort de la laisser seule. Caroline, qui est si bien faite, et si jolie quant elle est triste ! Mais peut-être suis-je là le jouet de mon imagination, puisque nous étions déjà passés par cet épisode.

Or il n'y a pas de véritable retour, si ce n'est dans les rêves. Après cette soirée là, que nous avions passée, Denise et moi, sur le même nuage, beaucoup de choses étaient, comme elle l'avait prédit, redevenues comme avant, même si nous savions désormais que nous désirions par moments la même chose. Je n'avais d'abord pas compris la justesse de son avertissement : "*tu regretteras demain*", mais j'ai dû par la suite reconnaître qu'elle voyait plus loin que moi. Elle voyait les autres parties du paysage. Les perspectives dont je ne faisais pas partie.

## 12. La leçon

*‘J’étais dans un de ces jours où délaissant les histoires je préférais rester dans les généralités’*

Lorsque le séjour de ski était terminé, la descente en autocar depuis le village au pied du col et jusqu’au fond de la vallée, jusqu’à Grenoble, puis dans les dernières années tout au bout jusqu’à Paris, fut toujours pour moi d’une qualité spéciale. Il en émanait une très douce tristesse : et surtout les fois où nous levions l’ancre en soirée. Nous roulions alors dans la nuit et conversions, aussi loin que nos yeux voulaient rester ouverts. ‘ - Tu parles beaucoup de ce livre, la ‘Vita Nuova’, me disait Micheline - C'est un triomphe de l'autobiographie, avais-je répondu, compare avec Montaigne : l'homme qui se raconte, c'est-au moins ce qu'il dit, ne révèle rien de lui-même. De sa vie il ne reste pour nous que des notes de lecture. Les circonstances de la vie sont cachées sous l'universel de la méditation. Lui seul peut se souvenir, s'il se relit, de la façon dont ses idées lui sont venues. -C'est tout de même égoïste ! - Dante au contraire nous montre l'envers du décor, en dépit de sa modestie, qui confine au dérisoire. - Et au banal. -Certes. Il nomme Béatrice : et ce n'est qu'une gamine. Il célèbre ce qui n'est qu'une banale amourette : et l'on pourrait sourire. Elle disparaît... - Tout de même : elle meurt ! - Oui, c'est la façon la moins définitive de disparaître. Et la moins cruelle, puisqu'elle n'est pas délibérée. Mais Dante n'est pas un geignard ordinaire. Ce n'est pas un de nos romantiques. Il ne cherche pas à tirer argument des larmes qu'il verse pour se faire écouter. Il ne vise pas à l'exhibition de son intéressante personnalité. Son projet n'a rien d'égotiste, en dépit des aveux auxquels il se livre, et il est étonnant : faire de cette anecdote personnelle la pierre de touche de toute une doctrine. - Extraordinaire prétention ! -Oui, mais c'est autre chose qui m'occupe : la trajectoire de la passion, exactement décrite, avec la première rencontre, puis la croissance de l'amour, la difficile déclaration, l'obsession malade, les malentendus, la séparation, la fécondité de la douleur, et enfin l'aventure du souvenir et de la création. -Oui : le moyen-âge tenait pour une banalité que le détail est à l'image du tout et l'infime organisé comme l'univers. - Certes : Dante ne nous livrerait pas des détails de sa vie s'il n'y voyait une leçon d'importance – On est tenté de le croire : on nous donne le poète pour une personne sérieuse, lorsqu'il s'agit tout du moins d'un poète aussi lointain et consacré. - Encore que nous ayons une autre idée des poètes que nous connaissons de plus près. - Alors ? - D'un autre côté, on ne peut pas parler de prétexte. - Crois-tu que Béatrice a vraiment existé ? -Ah, oui, c'est tout à fait certain ! - Et qu'il voulait lui élever un monument ? - Il l'a dit. -Mais alors, quelle est la leçon dont tu parles ? -Je n'en sais rien. Je sais que le génie méprise les opinions communes. Les forces qui l'animent balayent tous les scrupules. Et puis on ne parle jamais que de soi. Mais l'artiste parle en même temps d'autre chose : et c'est pour cela que ses inventions intéressent, alors que les gens sont si ennuyeux avec leurs histoires. -Ne serais-tu pas un peu injuste ? Souvent on souffre, mais on ne s'ennuie pas.’

## 13. Distance

Après la nuit où nous avons partagé la même ivresse, nous nous étions, Denise et moi, retrouvés encore quelques fois et notamment trois mois plus tard pour les vacances de Pâques, mais sans plus jamais atteindre au même genre d'émotion. J'aurais pu m'y attendre : et même je m'y attendais, car dès le lendemain du soir où nous nous étions si bien entendus, trois mois plus tôt, nous avons trouvée agressive la lumière éclatante de la montagne et de la neige, que nous avons toujours aimée, et nous étions redevenus beaucoup plus circonspects dans nos échanges. Je n'étais plus jamais allé vers Denise, et elle avait renoué avec des habitudes qu'elle n'avait en réalité jamais interrompues et qu'elle n'interromprait pas pour moi. Puis-je le lui reprocher ? Il me semble aujourd'hui que nous n'aurions pu aller plus loin sans franchir certaines limites que je me fixais à moi-même. Mais en étais-je conscient ? Le véritable obstacle était-il le fait que Denise traversait toujours mon horizon à la façon d'une comète, et procédait avec moi par sauts et par apparitions ? Ou bien n'était-ce qu'une conséquence ?

Tout de même, Denise s'était souvenue d'une promesse un peu vaine qui lui avait échappé au coeur de l'ivresse, et comme elle ne pouvait pas savoir que c'était une chose que je ne faisais pas d'habitude, elle m'avait tendu un stylo pour que je lui donne mon adresse, en disant : "*Je ne garantis pas le niveau des échanges, mais je réponds toujours...*". Puis nous étions retournés à Paris de nuit, par le même autocar, mais séparés, et au matin nous nous étions à peine dit au revoir. Tout cela fait que lorsque je la revis, au printemps suivant, il y avait de la défiance entre nous.

J'avais pour cette fois là rejoint le village par mes propres moyens et plusieurs jours après elle, et j'avais craint qu'après toutes ces années, et désirant peut-être un certain renouvellement des plaisirs elle ait fini par faire faux bond. Or, ce qui aurait dû être de bon augure, elle avait été l'une des premières personnes que j'avais rencontrées en descendant du car qui m'avait monté depuis Grenoble. J'aurais pu me considérer d'autant plus heureux que le petit groupe d'amis que nous avons formé à Noël, pour une fois, était de retour au complet à Pâques. Mais quand j'étais descendu du car, qui avait son arrêt juste devant l'hôtel, je les avais trouvés tous, immédiatement, en plein soleil : et ils étaient comme en pleine représentation, comme sur la scène d'un opéra, une représentation dont j'aurais manqué le premier acte.

Une fois seulement j'étais allé à l'Opéra de Paris et arrivé cette fois aussi en retard, j'avais reçu en plein visage une bouffée brûlante de musique et de couleur : et ce jour là aussi j'étais arrivé en plein midi et au milieu d'une représentation dont je sentis tout de suite que je ne pourrais être que spectateur. Arrivé avec du retard, je retrouvais Denise comme d'habitude orbitant autour d'autres astres, mais prise plus que jamais au milieu d'un écheveau compliqué de relations déjà nouées en dehors de moi, et que je n'avais pas l'ardeur de démêler.

Je me souviens, c'était sur la route en face de l'hôtel. Elle m'avait souri, mais j'avais bien vu que quelque chose clochait. Sous un soleil éclatant, la route noire et sèche

formait avec la neige un contraste violent. Denise descendait avec précaution le chemin verglacé conduisant à l'hôtel. Elle portait des lunettes noires, immenses et toutes rondes, qui lui donnaient l'apparence d'une grosse mouche - c'était aussi le début de la mode des maxi-manteaux - et des chaussures légères : c'étaient des *Clarks* à nouveau, et j'avais tout de suite compris qu'elle ne skiait plus du tout. Nous avons échangé quelques paroles anodines, puis prétextant l'ombre et le froid, elle avait passé son chemin et disparu pour le moment. Au bout de quelques adieux et de quelques retrouvailles il était devenu évident que Denise avait changé de position à l'intérieur du groupe et qu'en ce qui me concernait, cela signifiait, pour quelque raison que la raison ignorait, s'éloigner plutôt que se rapprocher. Sans cesse elle s'éclipsait.

La dernière photographie que je pris d'elle remonte à ce séjour, notre avant-dernier séjour ensemble. Les grands ce jour là, et certains qui allaient le devenir, s'étaient rendus comme en pèlerinage sur la place du village, devant le Bec, où nous avons eu nos plus belles heures de jeu et de plaisir, mais où nous n'allions plus jamais. Tous ce jour là s'étaient déguisés simplement en revêtant leurs pyjamas par-dessus leurs habits chauds, car le froid était très vif dans les derniers jours de Mars. Une photo les montre, tous réunis sur la terrasse. Ils ont, à bien y regarder, l'air maussade : car il n'y avait plus beaucoup de rigolade, avec toutes ces intrigues et tout le monde surveillant tout le monde. Sur la photo, Claude porte les cheveux longs, comme c'est en train de devenir la mode, et Pierrette est à côté de lui, car ils étaient devenus proches, même si Pierrette, à mon goût, était plutôt taillée en confidente. Denise avait baissé la tête au moment où j'avais déclenché, si bien que je ne peux rien dire sur son humeur du moment. Je vois seulement qu'elle avait entouré d'un bras protecteur sa sœur Murielle : Murielle, qui en était à peu près là où Denise en avait été la première fois où je l'avais remarquée, ne fut jamais rien pour moi et me reste encore plus inconnue que sa sœur : et me fait à présent penser à Sonia, parce qu'elle était la soeur de Claude, qu'elle était la plus jolie, et que pourtant je n'avais pas essayé de l'avoir pour amie. Et je vois aussi qu'aucun garçon ne semblait s'occuper d'elles.

Si 1965, dans les archives de la météorologie, avait été l'année de la pluie, 1970 fut surtout l'année de la neige. En février, une terrible avalanche avait englouti à Chamonix tout un chalet de joyeux drilles dans notre genre. Très peu de temps après le pèlerinage au *Bec de l'Homme*, le mauvais temps était venu, qui n'avait plus cessé jusqu'à la fin. Si bien qu'au bout de quatre ou cinq jours tous mes amis étaient repartis ensemble à Paris et moi j'étais parti seul de mon côté. A la fin, je me souviens, la tempête était telle que même les plus acharnés avaient renoncé au ski, et nous n'étions sortis que pour une promenade à pied sous la neige. Nous avons à nouveau pris la direction du village, comme pour dire un dernier adieu aux lieux que nous avons longuement hantés à une époque désormais révolue. Nous étions descendus assez loin vers la Romanche, là où nous n'allions presque jamais même à l'époque où nous vivions en vue de la fontaine, de l'église et du petit square presque toujours enfoui, avec son monument aux morts. Mais la bourrasque était trop forte et il avait fallu rebrousser chemin. Nous étions un moment restés blottis derrière un grand rocher éboulé parmi les mélèzes, et lorsque nous étions remontés vers l'hôtel dans l'idée de nous mettre au chaud, j'avais ralenti pour attendre Caroline qui allait seule et en silence. De la façon dont elle regardait, les yeux baissés, droit devant elle, et sans sembler prêter attention à quiconque, elle m'avait



rappelé Josée, comme elle marchait parfois, silencieuse et presque sans expression entre Josie et moi. Nous devions peu de temps après cela nous quitter sans savoir si nous nous reverrions. C'était en réalité de plus en plus improbable. Mais l'été arrivait, et j'avais cessé, crois-je me souvenir, de penser à tout cela.

## 14. Revenants

Après les deux étés qui m'avaient fait connaître successivement Claude et Josée, j'étais resté longtemps sans retourner sur les bords de la Dordogne. C'est ailleurs que j'avais parcouru tous les grades que connaissent les campeurs et les descendeurs de rivières. Pour la première fois en 1966 je ne m'étais pas fait d'amies pendant l'été. J'avais été triste et déçu sur l'Yonne et la Cure, et un peu moins seulement sur la Vienne et la Vézère en 1967, parce que je m'étais rapproché des régions qui parlaient à mon coeur : mais j'avais tout de même fini par renoncer pour un temps aux itinérances qui ne me donnaient plus d'amies. A la fin je n'avais, me semblait-il, plus rien à découvrir en matière de techniques et de paysages : et de mes émotions initiales, réduit que j'étais à songer mélancoliquement à mes amitiés anciennes, dont le souvenir pourtant devenait de plus en plus vague et chimérique, je ne retrouvais rien. Puis j'avais fini par revenir à Vayrac, n'espérant guère y trouver que les cendres refroidies d'un feu depuis longtemps éteint.

A dire vrai, j'étais bien passé, mais très brièvement, dans la région : mais comme un étranger, en des saisons étranges, et sans rien reconnaître des ambiances que j'avais connues, ni même retrouver les lieux qui m'avaient marqué mais que je n'avais pas du tout repérés. Sans succès, à l'automne, j'avais recherché le *village* – je croyais que c'était un village - où les caravanières de Mado avaient entamé un dimanche matin en traversant un pont pour aller chercher des croissants : et je compris plus tard qu'il s'agissait de Beaulieu, mais je ne me souvenais que du champ, du muret, et du pont, et ils semblaient avoir disparu du pays comme les troubadours ont disparu du parvis des cathédrales. Et j'eus beau chercher, lorsque je revins cinq ans plus tard, plus à loisir, à Beaulieu, le pont et le champ, je ne les retrouvai jamais. Ce décor de ma nuit noire de soixante-cinq avait disparu comme un quelconque château du Graal, et je m'aperçois de plus, à présent que je me suis muni de repères assurés et de vieux calendriers que le matin n'avait pas pu être un dimanche, si bien qu'il me fallait douter de la réalité de mes derniers jours d'autrefois entre Claude et Josée.

Près de Padirac j'avais trouvé un petit coin charmant sur le causse, tout près du gouffre, mais sans rapport avec mes souvenirs, et inutile de ce point de vue. Je m'y étais assoupi au soleil et j'avais été étonné au réveil par le vacarme des criquets. A Castelnau les

pruniers étaient en fleurs, répandant autour d'eux comme une neige de pétales. J'avais dormi au flanc du Puy d'Issolud, d'où se découvre tout le pays de mes souvenirs, dont je n'identifiais rien. Gluges au printemps était tout fleuri de rouge et au val d'Alzou, où je m'étais installé pour passer la nuit, le carillon ponctuait fidèlement les quarts d'heure, sans tenir compte du fait qu'il n'y avait personne pour l'écouter. Je frissonnais un peu dans la brise du soir, songeant au temps où mes amies s'apprêtaient, en cet endroit exactement, au sommeil, et peut-être à me retrouver dans leurs rêves. Mais jamais plus ! Et chaque moment me rapprochait de l'instant où leur sourire s'effacerait finalement de ma mémoire.

Tout cela avait été très décevant et pendant presque deux ans, je n'avais même plus approché une rivière. J'avais tourné le dos à ces lieux. Je m'étais tenu ignorant de ce qu'ils devenaient et de qui y passait. Lors de quelques rares conversations où ces décors et ces péripéties avaient été évoqués, mais jamais nommément les acteurs, j'avais ressenti comme une trahison l'indifférence émotionnelle apparente des quelques personnes qui s'y étaient trouvées mêlées et que j'avais parfois revues. Je voyais bien que pour elles ces jours d'exception ne représentaient qu'un moment agréable parmi tant d'autres, et cela me semblait inadmissible. Et aucune, jamais, n'avait jamais ajouté à mes propres souvenirs un seul détail nouveau. Je ne leur en parlais qu'en vain, et sans susciter quoi que ce soit en eux qui se rapprochât de ma préoccupation.

Puis un jour, mais c'était à mes yeux comme une éternité plus tard, comme si un cycle était bouclé, j'étais revenu à Vayrac, pour une ultime expérience. C'était à la mi-août 1970 : j'avais beaucoup aimé Denise dans les derniers jours de l'hiver précédent, et ensuite pensé à elle, et je sais aujourd'hui que ces moments chargés d'angoisse et d'espoir n'avaient pas encore fini de m'habiter en ce moment où un passé plus lointain se réactivait. Allaient-ils être du coup chassés, pour revenir à coup sûr me hanter plus tard, ou bien au contraire allaient-ils étendre immédiatement leur ombre sur ce qui allait advenir ? Je crois bien me souvenir que sur le moment, la lumière d'été une fois revenue et dans des paysages différents, bizarrement, je ne pensais plus du tout aux événements de l'hiver passé. Sur le moment, je m'étais surtout dit que j'allais passer par quelques états intéressants.

Au début, tout m'avait souri. Le trajet à partir de Brive avait été enchanteur. Depuis le causse de Martel, pays sec et d'une beauté sauvage, la voie ferrée se risqua sur un viaduc spectaculaire qui en quelques minutes exceptionnelles déposa le voyageur dans la plaine. Le camp et la rivière se trouvent à quelques centaines de mètres seulement de la gare, et je m'apprêtais à couvrir cette distance à pied en pensant à une certaine nuit d'août soixante-quatre, ou à un petit matin de septembre soixante-cinq où je l'avais fait dans des états d'esprit à chaque fois différents : mais au lieu de cela, j'étais immédiatement tombé sur le directeur du camp. Il était venu faire des courses avec la *Renault 4 commerciale* d'habitude utilisée par l'économiste, et il avait proposé de me transporter. Puis il avait ouvert la porte arrière et Nicole Lienhart, de Strasbourg, en était descendue avec grâce.

J'avais connu Nicole quelques semaines plus tôt à peine et je ne m'attendais pas à jamais la revoir. A Jarménil, nous avions longuement randonné sous la pluie. Et puis

nous avons appris des chansons et navigué sur la Moselle. A retrouver Nicole Lienhart de façon si inattendue, le souvenir m'était revenu aussitôt de Marie-Thérèse, toute frissonnante et considérant depuis la berge son canoë englouti. Elle était sortie de justesse de l'eau glacée de printemps, son pull rouge trempé à tordre, et il avait fallu très vite la déshabiller et la frictionner avec des serviettes. Il me restait cette image: Marie-Thérèse en soutien-gorge au bord de l'eau, tremblante avec ses seins bien pleins mais trop transie pour se figurer le touchant tableau qu'elle formait. Et depuis, elle m'était revenue en songe, plus vive et avenante que dans la vie réelle, où elle ne s'occupait pas du tout de moi. Dans mon rêve, j'aurais bien voulu l'attirer dans mon monde, mais dans la vie réelle, c'est avec Nicole que quelque chose était devenu possible. Nicole, inaccessible aux pensées trop ordinaires.

On avait ouvert la porte de la fourgonnette et Nicole en était descendue comme au Japon ces fleurs de papier qui s'ouvrent et s'épanouissent lorsqu'on les plonge dans un verre d'eau. Nullement étonnée en apparence de me trouver là -l'avait-on renseignée ?- elle m'avait dit bonjour. J'avais conclu, me souvenant comme elle avait été indifférente dans le passé à mes tentatives de rapprochement, qu'elle était en général peu susceptible d'émotions quelles qu'elles fussent. Je me disais que cela pourrait aller avec des qualités qui pourraient me plaire : par exemple une certaine tolérance pour mon excentricité, mes taquineries et mes provocations.

Avec sa peau blanche, ses attaches fines et sa voix flûtée, Nicole me plaisait à la vérité encore bien davantage que Marie-Thérèse. Une brune au teint clair, fine et voluptueuse à la fois, j'étais sensible à ses silences emplis de pensée. J'aimais ses mots délicats et j'avais envie de la caresser. Mais elle agissait avec réticence, comme craignant de trahir quelque chose de sa vie passée, quelque fidélité à soi-même promise. Et cela aussi me la faisait aimer.

Je n'avais pas trop à me plaindre du sort. Au début, à Jarménil, j'avais eu un peu de chance : sur l'eau, elle était devenue ma partenaire parce qu'elle préférait rester sèche, et avait remarqué que j'étais assez avisé lorsqu'il s'agissait d'éviter les branches basses et les pires remous de la descente. Et à moi, elle me plaisait vraiment beaucoup. Pour dire les choses d'une façon peut-être un peu convenue, mais qui me semble exacte dans son cas, Nicole était un être plein de poésie : et en même temps, elle avait un faible pour l'accent et le vocabulaire de titi parisien de Jean Ramis. Du coup, nous étions souvent tous les trois ensemble, en dépit de la rivalité. La jalousie était surtout de mon côté.

Trois mois avaient passé depuis que nous avions navigué ensemble et ensemble risqué le dessalage dans l'eau froide, et Jean Ramis n'était plus là. Si la répétition avait été voulue de ma présence à Vayrac, et ne pouvait pas être considérée comme un signe du destin, les retrouvailles avec Nicole, comme la confrontation avec Hélène qui aurait lieu le lendemain valaient davantage car elles avaient été données. Un cadeau comme la vie en fait de temps en temps, et que je ne savais pas accepter.

Rien n'était facile. Pour cette fois, Nicole était du camp fixe: je la verrais donc peu, et donc, me dis-je immédiatement, pas assez. Et elle, à qui pensait-elle donc à cette heure ? Voilà ce que je ne me demandais pas du tout, pris que j'étais dans d'autres rêveries. Je

foulaient à nouveau, pour la première fois depuis des années, des chemins dont la poussière était toute de passions mortes. Il allait s'agir de répétition et de remémoration. De rêverie à propos de Josée, tout occupé que j'étais du projet insensé de la retrouver en scrutant des paysages pour y trouver la trace de ses propres regards, penser à elle au point de la faire resurgir en dépit de la vie réelle, alors que chacun de mes gestes l'oubliait, effaçait un peu davantage son image désormais si pâle, et que chaque pensée nouvelle était trahison de sa mémoire. Car à quoi bon une histoire si les années l'effacent? Mais perspective aussi de découverte, sur des traces que je n'avais jamais suivies de mes amies d'autrefois. Quelles étaient les chances de retrouver quelque chose de leur vie sans moi ? Nous verrions bien. Mais en dépit des contradictions, les débuts étaient prometteurs.

Comme tout le monde n'était pas arrivé et que la session n'avait pas vraiment commencé, j'avais oisivement parcouru des décors vidés de personnages. Il y avait encore, exactement comme cinq ans plus tôt, les rives de la Dordogne avec ses pêcheurs, le lavoir, la poutre d'exercice, les bouquets d'arbres, et surtout, les rangées de peupliers dans ce que j'appelais le *castrum* où nous montions nos tentes lourdes du type *Trigano six places*, en épaisse toile imperméable posée sur des armatures métalliques et ne nécessitant pas de double-toit.

Il y avait aussi, si l'on franchissait la clôture de fil de fer qui seule nous séparait du cours de la rivière, l'ancien chemin de halage, et au bout du chemin si l'on partait vers l'aval, en direction de Gluges et Creysse, dominant le vaste et profond lac qu'elle avait creusé en élargissant démesurément le cours de la Dordogne, la drague. La drague dressée immobile en silence était toujours là : la drague tout en haut de laquelle nous étions montés, ce soir là, en dépit de l'interdit, par défi et désir de nous impressionner mutuellement, comme le décor indifférent désormais, abandonné, d'une pièce oubliée aux acteurs dispersés. Car le coin au bord de l'eau, à l'abri de la pluie sous les branches, où j'avais en soixante-cinq passé de longues heures à lire avait irrémédiablement changé, et cela m'avait désolé. Victime des travaux de consolidation rendus nécessaires par les crues hivernales, il n'était plus accessible, et pas même reconnaissable. Là, et en divers autres endroits où j'avais laissé des souvenirs, plus rien : la vie qui continuait seulement. Mais que les choses fussent comme avant ou au contraire différentes donnait lieu à interprétation immédiate. Il s'agissait de faits qui, fussent-ils de l'ordre de la constatation pure, présentaient à chaque fois toutes les apparences d'un signal.

## 15. Réincarnation

*'Il portait l'attention la plus furtive aux créatures aux yeux verts'*

Gisèle et Gérard étaient arrivés dans la journée du lendemain. Gisèle, exubérante, avec sa guitare, blonde et très femme d'allure, un peu garçonne de langage et de geste. A quatre, le groupe commençait à exister. Puis, assez tard, au crépuscule, il fallut aller à Saint-Denis, attendre la correspondance en provenance de Souillac. Dans la nuit tombante, la micheline rouge et crème avait à nouveau dévalé la rampe de Martel à Saint-Denis, mais la passagère qui nous regardait venait d'ailleurs et elle avait traversé pour nous rencontrer au point focal des journées à venir les jardins du Périgord, et les paysages de la Chalosse et de la Guyenne.

Nous avions pris *l'Estafette*. Je ne me souviens plus très bien, mais je ne crois pas que c'est moi qui conduisais. J'avais obtenu le permis à Toulouse très peu de temps avant le printemps de 1968 et ma conduite était trop hasardeuse. Au bout de la ligne droite, avalée à toute vitesse dans l'obscurité, quelques ados qui nous arrivaient du sud-ouest attendaient dans le hall sonore de la petite gare. Il y avait surtout Hélène, qui venait de Bayonne, et qui avait l'air défait et renfrogné. Elle portait un pull rouge, des chaussures plates et un pantalon étroit. J'avais été d'abord frappé par ses yeux verts, ses cheveux bouclés châtain clair et sa ligne élancée. Une bayonnaise assurément : et cette soudaine apparition m'avait rendu pensif. Comme devant une réincarnation.

Comme elle avait faim, et que l'heure du repas était passée, nous lui avons trouvé du chocolat, et elle s'en était contentée. Au grenier, il y avait de la musique. Gisèle parlait et riait très fort, chahutait et provoquait les garçons. J'avais appelé au calme et elle s'était esclaffée, concluant de façon inattendue par des mots qui disaient à peu près : *"Allons, je suis bien tranquille : tu finiras par faire comme nous"*. Une prophétie qui m'avait étonné plutôt que dérangé, et j'étais resté incrédule mais coi. Savait-elle sur moi, par hasard, ce que je ne savais pas moi-même, et qui ne s'était jamais manifesté ? Voilà ce que je me demandais. Pour moi, il ne s'agissait pas du tout de cela. S'agissait-il seulement de vivre ?

L'ironie de Gisèle me rappelait quelque chose. Assez vite, dès qu'elles avaient cessé de me trouver intimidant, Josée et ses amies elles aussi, c'était cinq ans plus tôt, s'étaient amusées ouvertement de mes principes affichés. En se moquant de moi dès la première minute, alors que j'étais en principe, cinq ans plus tard, devenu plus grave, Gisèle n'avait fait que brûler une étape, et ce n'était sans doute qu'une question de génération. En jeune-fille bien élevée, Josie n'aurait jamais agi ni parlé ainsi. Elle était rebelle, mais à sa façon espiègle et encore enfantine, défiant les interdictions de se baigner ici ou là, s'amusant à se tenir en équilibre au dessus de l'eau sur une planche qu'elle faisait à dessein ployer sous son poids, et riant des petites frayeurs qu'elle nous occasionnait : mais je me souviens qu'elle avait hautement désapprouvé des jeunes filles de sa connaissance, là-bas dans son pays, à Marseille, qui se laissaient trop facilement approcher des garçons. J'étais donc prévenu.

Je me souvenais comme cela allait entre nous lorsque nous parlions politique. Cela n'était arrivé qu'une ou deux fois. « *Vive l'anarchie* », avait dit Josie en riant pour me parodier, « *Vive le vol, à bas l'honnêteté !* » s'était-elle esclaffée, et tout était à recommencer. Il était un peu étonnant que Josie ait des conceptions si platement conformistes, mais elle considérait, semble-t-il, la contestation de la propriété comme une apologie du vol ordinaire. Toutefois, nous n'eûmes jamais de discussion approfondie sur ces questions. Non pas que nous eussions mieux à faire, tant nous ne faisons rien du tout. Sans les baignades, les balades, et même les corvées de vaisselle, de pluches et de nettoyage, qui ne nous divertissaient pas moins qu'autre chose pourvu que nous puissions nous en acquitter ensemble, nous nous serions profondément ennuyés.

Josée était moins loin que Josie de me suivre dans mes diatribes, ou du moins est-ce l'attitude qu'elle avait, au début affectée. De tels débats avaient, à l'en croire, une certaine existence dans sa propre famille. "*Mon père aussi est antimilitariste*", avait-elle une fois expliqué. "*Même que mon frère s'est mis dans la tête de faire la préparation militaire rien que pour le faire marronner*", disait-elle. Je ne savais pas bien dans quel camp tombait ce projectile, et pour cette fois, je n'avais rien répondu. Mais souvent l'amitié ne me retenait pas de prêcher. De toutes façons, cela ne changeait rien à nos rapports, à Josée et à moi, parce que ces rapports avaient été fixés dès le premier instant, et de même que quoi qu'elle fît ou se révélât être je ne pourrais jamais aimer Christiane, Josée aurait bien pu être sottise ou bigote que cela n'aurait rien changé du tout. Je l'aimais pour l'éternité.

Pensif, j'étais parti me coucher. Hélène n'était pas une revenante, mais de par sa seule nature, elle avait créé elle aussi les conditions d'une expérience originale. On descend toujours la même rivière : et mon idée avait été depuis un moment que si j'étais revenu voir la Dordogne, mes amies d'autrefois, Josée, Josie, ou toutes les deux ensemble, l'avaient peut-être fait avant moi, et qu'alors j'allais en réalité suivre leurs traces. La présence parmi nous d'une personnalité comme Hélène, avec cette ressemblance qui donnait à croire à la possibilité, les uns diront des réincarnations, et d'autres d'un éternel retour, surenchérisait sur mes élaborations initiales. Elle me conduisait inévitablement à me demander si à observer bien ce phénomène, je ne serais pas en quelque sorte témoin, en raison de la ressemblance, de la vie qui avait été celle de mes amies dans les moments du passé où ma mémoire était obérée de taches blanches parce qu'à certains moments je les avais désertées. Evidemment toutes ces élucubrations étaient un peu absurdes, mais pas plus que le premier projet de découvrir quelque chose d'elles du simple fait de traverser les lieux où elles avaient passé peut-être plusieurs années plus tôt. C'était le même projet en réalité, mais grandement amélioré : et même, j'ose le dire, rendu plus raisonnable. Sans compter ce qui restait inattendu et devenait possible en matière de nouveauté.

Le lendemain, comme tout le monde était arrivé, nous étions allés à la piscine pour le test de natation, et Gisèle s'était à nouveau amusée à créer l'événement. Lorsque nous lui avons demandé de nous prouver qu'elle était capable de nager vingt-cinq mètres, faute de quoi il n'était pas question qu'elle se risquât sur la rivière, elle avait effectué un plongeon impeccable, suivi de deux longueurs en apnée : façon de nous démontrer à

quel point elle était au-dessus de toutes nos exigences. Je suppose qu'elle avait dû beaucoup s'entraîner dans les calanques, peut-être même avec palmes et tuba pour y chercher des trésors. Ensuite nous avons tous paressé au soleil et nous avons commencé à faire connaissance. Beaucoup de paroles depuis oubliées s'étaient pendant ces moments là envolées. Les feuilles de l'année précédente qui depuis le printemps pleuvaient des peupliers au passage du vent formaient sous nos pas un tapis brun, élastique et odorant, tandis que celles de l'année miroitaient et bruissaient dans la brise au-dessus de nos têtes. C'était la magie retrouvée du *castrum* en été.

Pour cette fois, Danièle serait notre responsable. Elle avait connu Mado, elle aussi, mais avait peu apprécié l'autorité naturelle qui me la faisait trouver rassurante. Ce monde des origines pouvait-il être autre chose qu'idéal ? Je n'avais jamais ainsi considéré les choses, et, couché dans mon duvet, j'éprouvais ce soir là, en y songeant, des sentiments contradictoires. Car d'autre part j'avais été repris par la grâce du lieu. A Collonges, à la nuit, que Danièle avait voulu montrer à son fiancé Bernard, qui devait rester avec nous quelques jours, les toits antiques se découpaient sur le ciel rouge, comme au temps reculé -cinq ans déjà, pensez-vous!- où la grande Mado, venue là pour se procurer une recharge de butagaz pour son réchaud de camping, y avait photographié ses caravanières.

## 16. Dramatis personae

*'Les noms en particulier ne sauraient être changés sans que quelque chose soit perdu. Plutôt gâter l'ouvrage que manquer à la minutie, c'est à dire à la profondeur.'*

Parallèlement aux pensées vagabondes, aux rêves aux attentes et aux interrogations, il y avait la vie du moment. Il y avait d'abord les équipes de quatre avec une tente quatuor, un double-toit, un butagaz, deux bidons pour l'huile et le vinaigre, un beurrier, quatre quarts et une popote en aluminium. Ensuite, il y avait les équipages de deux, pour aller sur l'eau, qui ne correspondaient pas forcément aux équipes : et ces arrangements, forcément, ne pouvaient tenir compte des affinités individuelles qui ne se découvriraient que par la suite. Ils ne seraient pourtant, sauf exception jamais remis en question représenteraient un élément de stabilité dans la vie collective, par delà les petits flirts qui se faisaient et défaisaient sans regarder à rien et les amitiés qui se firent parfois de plus en plus solides et assurées de leurs objets au mépris de tout le reste à mesure que le temps passait.

Ainsi Solange, on le voit sur une photo de l'époque, de par le grand hasard des toutes premières associations, allait sur l'eau avec Patrick, qui devint assez vite et de façon durable l'ami de Martine, dite Martine-*lunettes*, parce qu'elle portait des lunettes, tandis

que Solange devait dès le début du séjour déclarer des sentiments violents et un temps réciproques envers l'autre garçon de son équipe, Marc dit '*le grand*', mais que Gisèle devait lui arracher vers la fin de la première randonnée. Peut-être le fait qu'ils fussent séparés sur l'eau avait retardé la survenue du désaccord, mais on imagine la cruauté de la situation lorsque la déchirure s'étant produite, ils durent continuer à coexister pendant tout le reste du séjour pour la vie matérielle quotidienne.

Du Marc *le grand*, non plus que de Gérard *le marseillais*, qui fut d'abord l'ami de coeur d'Elisabeth Thouverez, il n'existe dans mes archives aucune trace photographique : ce qui signifie sans doute quelque chose. Sur les photos qui me restent de ces moments, je vois souvent Alain, en revanche, qui allait en canoë avec Hélène, et aussi Pierre dit "*le chinois*", sans doute parce que, se sentant moins d'affinités avec les autres membres de l'équipe à laquelle le hasard l'avait assigné, il n'était jamais bien loin d'eux. Je vois aussi, à l'occasion, l'autre Pierre, dit "*le Thaïtien*", pour une raison ou une autre dont je ne me souviens pas, et aussi Martine dite '*cow-boy*' en raison du chapeau qu'elle portait. On voit encore, assez souvent, et là je sais pourquoi, Gisèle, qui jouait de la guitare, et Martine dite '*Shaddock*' parce qu'elle aimait à répéter, pour nous amuser, des bribes de dialogue de la série télévisée du même nom, qui venait de paraître.

Dans une autre équipe, je vois qu'il y avait aussi Claude Dénarié, une grande blonde silencieuse et réfléchie, dont j'aurai à reparler par la suite, et un autre *Pierre* encore, mais que j'appellerai seulement *Pierre Pierre*, parce qu'il était réfractaire à tout surnom, et qui fut un temps son partenaire pour le canoë. Tous deux devaient me devenir assez proches. Il y avait aussi Marc dit *le petit* parce qu'il était visiblement plus enfant que l'autre Marc, Marc *le grand*, celui qui devait faire souffrir Solange.

Dans l'équipe quatre, la plus juvénile, il y avait Hélène. Avec elle, Elisabeth *la jeune* et son amie de Montpellier que l'on appelait *Montpellier* : je suppose que c'est parce qu'elle n'aimait pas son prénom. Seul garçon du groupe, il y avait Gérard dit "*le frisé*", parce qu'il avait les cheveux plats et qu'il y avait un autre Gérard, qui appartenait à une autre équipe. Ceux là étaient exceptionnellement solidaires. Ils s'entendaient bien et l'on n'entendait jamais parler de chamailleries de leur côté. A terre, ils restaient souvent ensemble, et on les voit fréquemment réunis sur les photos assez nombreuses où ils figurent. On les voit faisant leur marché à Souillac, montant une tente, ou assis autour du camping-gaz pour le petit-déjeuner, dans la rosée du matin, tout au fond de la prairie à Caudon, après la pluie. Aussi, Gérard, dit *le frisé* avait poussé la préférence pour le familial jusqu'à choisir Elisabeth *la jeune*, dont peut-être personne d'autre n'aurait voulu, pour co-équipière de canoë.

Pour les jeux et les bêtises, les groupes pouvaient cependant s'élargir, contrebattant le hasard qui avait présidé à leur composition. Ainsi, Pierre, dit *le Chinois*, rejoignait souvent l'équipe quatre : et de même Marc, dit *le petit*, qui partageait leurs préférences. Un cliché montre Marc *le petit* et Pierre *le Chinois* déplaçant une table avant de prendre un verre sur la terrasse qui à Domme domine la vallée de la Dordogne, sous le regard amusé d'Hélène, qui à ce moment là, je le sais, entretenait aussi d'autres pensées. Hélène ce jour là, était avec eux, et elle était aussi ailleurs, je le sais, confrontée à des



choix compliqués. Une des premières photos qui me reste d'elle la représente à Lacave, debout dans la pénombre du couloir d'accès creusé dans la roche de la falaise, attendant le petit train des grottes. Et à nouveau elle n'est pas avec les autres membres de son équipe, mais avec Marc *le petit* à ses pieds, et Pierre *le chinois*, non loin de là, qui regarde dans sa direction. Techniquement, la photo n'est pas très bonne, mais j'avais voulu fixer ce moment où pour toujours elle fixe l'appareil droit dans les yeux, comme si elle avait eu conscience de ce que mon geste avait d'audacieux dans cette obscurité.

Il arrivait aussi, en particulier dans les moments difficiles, lorsqu'une tente ou des duvets avaient été mouillés par un dessalage, ou lorsqu'il pleuvait, ou pour gagner du temps lorsqu'on craignait s'être rattrapé par la nuit, que deux groupes s'associent pour la cuisine ou le couchage, montant deux tentes tête-bêche, ou simplement les double-toits, ce qui était une approche vers le bivouac intégral, lorsque l'on dort tout à fait à la belle étoile.

Cette forme primitive et un peu désordonnée de la vie vagabonde que nous menions ensemble finit par prévaloir pour la première fois au camping *Les Ondines* à Souillac parce qu'il faisait très chaud. C'était aussi parce que Pierre, qui avait bu, avait vomi dans son duvet et qu'on l'avait laissé seul dans sa tente, à moitié par punition, et à moitié en raison de l'odeur.

Il existe une photographie, prise probablement à Caudon, et qui montre le petit-déjeuner préparé en commun par des membres de plusieurs équipes. On y voit Martine-*Shaddock* et une autre fille de son équipe s'affairer autour de deux camping-gaz, tandis que Patrick range ses affaires ou cherche quelque chose à l'arrière-plan dans le grand sac-marin reçu en dotation par chaque caravanier pour tenir ses effets personnels autant que possible au sec. La présence de Patrick indique que Martine-*lunettes* ne doit pas être bien loin, et elle est là, en effet, quoique accroupie et partiellement dissimulée par le bras tendu de Bernadette. On voit aussi au premier plan de dos, qui était l'invitée pour les repas de l'une des deux équipes ce jour là.

Marc *le petit*, tout en faisant équipe avec d'autres et tout en étant porté sur Hélène et ses copines pour la camaraderie, était le coéquipier de Claude pour le canoë. En règle générale, la plupart des équipages étaient mixtes, et la plupart du temps c'était le garçon qui barrait, mais par exception dans le cas de Claude et Marc, c'était Claude qui était à l'arrière. Je me suis aperçu plus tard qu'en matière de canoë, elle était virtuose. Pierre, sur qui Claude eut initialement des visées, et qui se serait bien entendu avec elle s'il n'avait pas été si exaspérant dans la vie quotidienne, n'aurait sans doute pas supporté un rôle qui supposait de la discipline et de l'équanimité. Il est admis en effet qu'il revient à l'équipier avant de supporter les humeurs de l'équipier arrière lorsque les choses tournent mal.

Gisèle non plus, qui avait dans un premier temps jeté sur Pierre son dévolu, n'allait pas pour autant l'accompagner sur l'eau. En cherchant bien, j'ai fini par mettre la main sur une photographie où on la voit avec Pierre *le thaïtien*. Mais il existe un autre cliché témoignant qu'elle s'était faite adopter pour un temps au moins par la monitrice Michèle. Cela faisait sens, car si elle était toujours prête à se servir d'un garçon ou d'un

autre pour le plaisir, elle préférerait éviter d'en supporter un seul en particulier. Elle les trouvait tous trop bêtes.

Une photo montre Pierre dans son canoë en position de barreur, mais assis sur le plat-bord au lieu normalement d'être à genoux et seulement appuyé sur le banc de nage. Rien là en soi d'extraordinaire. Nous adoptions tous assez souvent cette position non conventionnelle sur les planioles, pour décontracter les jambes. Les plus désinvoltes ou les plus douillets poussaient le raffinement jusqu'à se caler sous les fesses, pour le confort, le gilet de sécurité que nous revêtions de toutes façons assez épisodiquement. Si cette photo intéresse, c'est qu'en même temps, une autre montre le même Pierre debout à l'avant d'un canoë, qui semble être barré par *Souris*, que nous appelions ainsi parce qu'elle était menue, semblait la plus jeune de tout le groupe, et qu'elle était toujours contente. Peut-être alors Pierre faisait-il équipe pour le canoë avec *Souris*, qui était toujours d'accord pour tout : et il fallait bien ce genre de caractère pour le supporter. Cependant, comme sur la photographie dont je parle on voit de dos la personne que je suppose être *Souris*, et qu'elle porte un imperméable avec capuche, il est difficile d'être certain qu'il s'agit bien d'elle, d'autant que sur une autre photo prise presque au même moment elle est cette fois assise en position de nage sur le banc avant. Peut-être Pierre et *Souris* avaient-ils ensemble pris l'habitude d'alterner les rôles de barreur et d'équipier avant. Un tel usage était rare mais toujours possible, et nullement interdit. Or Pierre avait dès le début été parmi nous comme un électron libre, celui qui, même sans vouloir offenser personne, tendait irrésistiblement à remettre toutes les règles en question. Il est vrai qu'il pleuvait et que les caravaniers pendant de longues minutes, découragés par l'averse, s'étaient mis à l'arrêt sous les arbres et se tenaient bord à bord, immobiles. Tenant mal en place, ou à la recherche d'une cigarette, Pierre s'était peut-être mis à circuler d'une embarcation à l'autre, au risque de mettre deux ou trois camarades à l'eau, peut-être aussi pour passer sur la berge.

## 17. Un palimpseste

Traditionnellement, l'initiation à la randonnée nautique consistait pour les caravanes à faire la descente de Carennac à Vayrac, qui prend une petite demi-journée : c'est ce que nous avons fait encore en soixante-dix, et la traversée de Carennac, après tant de temps, avait été pour moi comme un concentré de mémoire. C'est ce jour là aussi que la *Claude* qui était là cette année-là, comme si ce n'était pas de sa part, étant blonde et plutôt grande, une insolence suffisante de se prénommer *Claude*, avait cherché à engager la conversation. Elle me détournait de mes pensées et m'ennuyait un peu. Des paroles qui entamassent la monotonie du moment, où les trouver? Je n'avais pas envie de la distraire et elle ne me rappelait rien du passé. Brune et moins grande, elle aurait,

physiquement, presque pu faire penser à Josie autrefois : mais en aucun cas à Josée, ni à la vraie Claude. Elle insistait pourtant : c'est qu'elle avait, je l'appris par la suite, un certain pari à gagner.

Nous étions maintenant arrivés devant l'ancien prieuré, sur la terrasse et nous nous étions arrêtés auprès du parapet qui surplombe le bras mort de la Dordogne, au niveau de la petite fontaine publique. Il y avait derrière nous, avec le buste de Fénelon dans une niche creusée dans la muraille, et sous nos yeux, en contrebas, l'île de la nymphe Calypso. J'écoutais cette Claude là, puisqu'elle était là, et je ne la repoussais pas franchement. Elle s'était assise précisément là où cinq ans plus tôt Josée et Josie s'étaient désaltérées, essoufflées et assoiffées après la montée en plein après-midi depuis la rivière.

Plusieurs chemins sont possibles pour se rendre de Vormes à Carennac, mais tous supposent des détours et excèdent considérablement les trois kilomètres qui par voie d'eau les séparent. A pied et sac au dos, le plus simple consistait à guéer en dessous de la drague, du côté de Mézel, là où la rivière s'éveille et redevient limpide et vive sur les galets après son lent sommeil au dessus d'un abîme de plus de quarante mètres. Puis, la Dordogne une fois franchie, il suffisait de suivre la départementale sinueuse et ombragée qui la longe en épousant ses courbes. Alors on traversait d'abord le nuage de poussière blanche de la cimenterie, et l'on arrivait bientôt au virage en aiguille amorçant la partie terminale, plus raide, de la montée jusqu'au village. Mais si l'on avait craint la traversée de la Dordogne à pied, ou bien si en raison de quelque lâcher d'eau -rare en été- le courant était trop fort pour guéer, on pouvait aussi rester sur la rive droite et traverser la plaine basse qui occupe l'intérieur du méandre jusqu'au pont suspendu situé au niveau du lieu dit *La Bastende*, passé Issartou et Mazeyrolle. Là, traverser conduit jusqu'à un pré en contrebas où l'on pouvait pique-niquer sous les pommiers, à côté de l'usine électrique désaffectée. C'est ce que nous avons fait en soixante-quatre, avec Claude et Sonia. Pour Claude j'avais cueilli des pommes encore vertes mais que personne ne récolterait, et Sonia avait fait la vaisselle dans la Dordogne. Longtemps, j'avais possédé une diapositive sur laquelle, tout à fait par accident, car elle n'avait pas été le sujet du photographe, on voyait Sonia accroupie de dos, coiffée d'un bob blanc, au plus près de l'eau, en train de récurer une gamelle d'aluminium, avec quelques assiettes, des quarts et des couverts posés sur les galets autour d'elle.

Je me souviens que plus tard, dans l'après-midi, comme nous nous ennuyions, nous avons fait le tour du cloître, laissé ouvert et à l'abandon en ces temps reculés. Yves, pour impressionner les filles, s'était mis à en escalader les parties les plus ruinées, à l'étage, devant les anciens dortoirs des moines. Puis nous nous étions même amusés à sonner la cloche dans le clocher, sans susciter la moindre réaction dans le monument désert. Carennac, avant l'arrivée des Hollandais, était aussi vide et silencieux qu'un village abandonné. Nous étions seuls sur la Dordogne, et le pays tout entier nous appartenait.

Lorsque l'année suivante j'étais venu avec Josée, Carennac était déjà tout parsemé des souvenirs de Claude, Sonia, et de quelques autres auxquelles je pensais moins. Par la suite, les choses s'étaient encore compliquées, et donnaient signe de continuer à le faire.

Je me souviens d'un détail un peu secondaire mais qui me rappelle que nous avons cette année là à nouveau déjeuné près de la vieille usine électrique, et qui concerne Rosy. Nous étions assis tous en rond dans l'herbe haute et fraîche et le repas était presque fini. Pour quelque raison, le hasard sans doute, elle était assise juste devant moi et assez près, et comme on nous avait donné des pêches, je lui avais par accident lancé en plein front un noyau que je destinais au champ ou à la rivière. Mais elle n'avait pas été blessée, et elle ne m'en avait pas voulu : et ce n'est pas cela qui fit que peu à peu nos relations s'espacèrent. Simplement je me souviens de son regard étonné, sur le moment, et de ma confusion pour une maladresse qui aurait bien pu terminer une belle histoire s'il avait été écrit qu'elle devait arriver.

Pourtant, il y avait aussi l'oubli. Les monstres du tympan roman à l'entrée du prieuré étaient demeurés en place, inchangés, et demeureraient encore quand les mots, les pensées, s'effilochaient, s'envolaient, sans qu'il en reste rien. Mes amies, où étaient-elle ? Je me souvenais pourtant que Josée et Josie avaient été parmi les plus allantes de notre troupe qui s'était étirée dans la longue montée finale, et elles seules, que j'avais aidées aussi en les tirant par la main, étaient demeurées en avant avec moi. Nous nous étions assis côte à côte sur le parapet. Nos jambes se balançaient doucement dans le vide. Elles se frôlaient parfois mais nous affectons de ne pas y attacher d'importance. Ensuite seulement, d'autres avaient fini par nous rejoindre, haletants. Zoé, peut-être Rosy. Je ne sais plus. Nous contemplions en silence l'eau stagnante en contrebas et les sureaux. J'avais expliqué : « *-Une digue autrefois retenait l'eau au dessus du moulin. La rivière était plus vive ici dessous, et l'on venait en barque jusqu'au pied du village.* » A Josée et Josie, je n'avais rien dit de Claude et de Sonia. Et pas même que j'étais déjà venu en ce lieu : mais cela découlait de ma façon d'en parler. Il faisait comme aujourd'hui très chaud. Après moi, d'abord, personne n'avait plus rien dit. Puis Josie seulement « *- J'ai les pieds qui me cuisent* ». Cela faisait cinq jours que dans le petit chemin derrière les douches nous avions cueilli les premières noisettes, encore toutes petites et laiteuses : et surtout pour le jeu.

Après Carennac, avec Josée et Josie, comme l'année précédente avec Claude, mais par un autre chemin, nous étions montés sur le causse. Notre objectif était Padirac en traversant la partie du causse de Gramat qui le sépare de la Dordogne. Mes amies n'avaient aucune idée encore des visions qui nous y attendaient, mais je savais déjà un peu comme là bas, le feuillage clairsemé des petits chênes aux troncs grêles et tourmentés filtre le soleil de onze heures qui tombe, çà et là, sur la pierre blanche tachée de vert et d'ocre. Je savais comme, déjà jaunies, les hautes herbes nées des pluies du printemps sont encore tendres et s'offrent comme la plus délicieuse des couches au marcheur fatigué. Souvent le vent les a ployées, ou bien quelque troupeau en passant. Toutes illuminées, elles semblent éclairer la chênaie de leur lumière propre. De grosses branches noires et moussues agonisent à terre dans un silence habité par le vent. Une photo en couleur que j'ai faite plus tard et conservée depuis le montre : tout vit ici jusqu'à la pierre instable et vagabonde des murets autrefois sans cesse reconstruits, abandonnés désormais, mais irradiant encore, eux aussi, de lumière intérieure. Tout fait image de la vie spirituelle des choses, de l'unité du monde et de la continuité de sa substance. Ici un champ est habité de deux grands chênes en sa ligne médiane. L'un est un peu plus vieux, il a fait place à son cadet en s'écartant un peu du centre, tous deux

sont debout, en ce moment, l'ancien plus près de la sortie et le plus jeune au fond du champ. A mi-chemin entre eux, logé où bon lui semble, un unique coquelicot, rouge et seul de ce ton, quelque peu défraîchi, mais nonchalant sans complexes, laisse flotter au vent ses quatre pétales comme des drapeaux.

## 18. Géographie

L'année de Claude et de Sonia, nous avons, après Carennac, suivi la route qui monte à Tandinou en passant par Magnagues, et tout en gagnant de la hauteur nous nous étions, à vol d'oiseau, peu écartés du cours de la Dordogne, car il n'est pas nécessaire de couvrir beaucoup de distance pour passer des ombres de la vallée à l'aridité du causse. Là où la pente se faisait soudain moins rude, nous avons compris que nous allions quitter le flanc arboré de la vallée et nous enfoncer dans un pays entièrement différent. Nous retournant alors, nous avons pour la première fois parcouru du regard tout le ruban argenté de la Dordogne, très loin vers l'amont, vers l'aval, le théâtre entier de notre vie à venir pour ces quelques semaines où nous serions ensemble. A tous ces points singuliers auxquels s'attacheraient bientôt tant de souvenirs, notre ignorance n'attribuait pas encore de noms. Impossible aussi d'imaginer tous les parcours possibles entre eux, selon que l'on emprunte la route ou la rivière, selon aussi les années et les aventures. Plus anciens marcheurs, plus anciens amoureux en ces lieux, nous aurions pu reconnaître les falaises blanches de Gluges et de Copeyre, les cingles sous Montvalent, Creysse et Lacave, les plages de galets, le pont et le château à Puybrun, tout près à droite Saint-Michel Loubressac et droit devant, Queyssac, plus loin, invisibles encore mais qui nous attendaient aussi, le pays plus froid d'Argentat et Beaulieu, Souillac, Beynac tout à l'ouest, et Saint-Céré vers le sud au contraire, penchant vers la Méditerranée. Tout le reste n'est pas de ma connaissance.

Le causse de Gramat n'est peut-être pas le plus étendu des causses de la région et nous ne devons qu'à peine y pénétrer, mais il est aussi compliqué qu'un autre et les cartes étaient infidèles. En soixante-cinq, avec Josée, nous nous étions un peu perdus. Jean-Robert avait voulu suivre la ligne électrique et nous étions partis sous le soleil à travers les champs d'herbe rase et d'épineux, droit au sud, en direction, pensions-nous, de Mansergues, escaladant les murets, contournant les chemins fermés par les éboulis ou hérissés de prunelliers, les genoux et les mollets bientôt couverts des griffures du genévrier et du petit-houx qui nous battaient les jambes au passage et des morsures plus cruelles des ronces qui allaient jusqu'au sang. Il fallait aussi s'aider des mains là où la terre rouge le cédait tout-à-fait aux affleurements du granit. Tous n'affrontèrent pas la difficulté avec la même aisance. Josie, surtout, était à la traîne et nous nous arrêtions de temps en temps pour l'attendre.

D'abord, j'avais donné la main à Josée d'un côté et à Zoé de l'autre, et je les entraînaï, les encourageant du discours à ne pas céder au désir d'arrêter. Le feuillage clairsemé des chênes verts, projetait sur le chemin et les murets mille taches de lumière, et nous habillait au passage d'un mouvant camouflage. Le chemin était perdu et il fallut progresser au jugé, à travers les petits champs de blé récemment moissonnés, quelques vignes et parfois des rangées de noyers. Aussi, nous franchissions à grand peine et comme nous le pouvions les haies, les murets, les fouillis d'arbres morts. Enfin l'on nous dit que nous étions arrivés. Nous nous étions laissés choir sur place et nous avions aimé la douce chaleur de la pierre et de la mousse sèche.

## 19. Un pacte

Une fois venu à Carennac il était normal et logique, dans la logique du souvenir, de gagner les hauteurs, mais au lieu de cela, notre mission en soixante-dix était de faire, pour l'exercice et pour prouver notre aptitude, la descente de rivière jusqu'au camp par le bras vif. C'était la première fois que je repassais par là après toutes ces années. Je n'avais pas reconnu le lieu où j'avais dessalé en soixante-quatre, l'année de Claude et de Mado, parce que la Dordogne avait été fortement grossie par les pluies de la fin de l'été, et n'avait pas son aspect habituel. Cette première fois, mon canoë avait été brusquement soulevé en passant par dessus un arbre mort emporté par la crue et qui était resté à demi immergé dans le lit de la rivière. Une seule branche en émergeait encore, mais seulement de quelques centimètres, et je n'avais pas su l'éviter. Il avait fallu que Mado nous repêche et dégage le canoë coincé sous un tronc d'arbre. J'avais été très vexé de l'incident, parce que l'on m'avait confié, avec mission de la mener à bon port, l'épouse du directeur, et bien que l'on ne m'ait fait aucun reproche et que tout se soit bien terminé, j'avais le sentiment d'avoir failli.

Cette fois, j'avais davantage d'expérience et je commençais à connaître les pièges de la rivière, et à les voir venir de loin. Il m'arrivait rarement de me laisser surprendre. Je m'étais bien méfié des branches basses, mais un certain nombre de caravaniers, plus novices, avaient connu des mésaventures. Elisabeth en particulier, que l'on appelait 'jupette' au début parce qu'elle portait le plus souvent une jupe de tennis rayée bleue et blanche, et que cette particularité était, dans les débuts, tout ce que l'on savait d'elle, avait eu très peur avec Marc le grand dans un certain drossage à gauche, en dépit du fait que cet été là, qui devait suivre un hiver et un printemps trop secs, la Dordogne était plate comme un lac en de nombreux passages ou d'autres fois elle courait assez vite, et que les étapes en étaient rendues interminables. La fois suivante, elle s'était mise en quête d'un arrangement moins risqué, et c'est ainsi qu'elle devint ma co-équipière pour le reste du séjour.

Lorsqu'il s'agissait de se transporter par voie d'eau, les moniteurs avaient pour destin habituel de convoier les caravaniers les plus malhabiles et les plus anémiques, et je n'étais pour cette fois pas trop mal loti. Elisabeth était une partenaire convenable et qui savait se rendre utile en cas de difficulté. Je l'avais seulement dispensée de pagayer sur le plat à condition qu'elle me fit la lecture. De plus, la rivière sentait bon la rivière. J'étais donc satisfait. Cela ne changeait rien, me disais-je, à nos rapports, qu'elle ait pris Gérard pour chevalier servant, quoique seulement après que Gisèle en avait eu les prémices dès le premier soir. Mais était-ce si sûr, puisque je constate, après avoir bien cherché, que Gérard n'apparaît pas une seule fois sur mes clichés ? Comme si j'eusse préféré qu'il n'eût pas existé, alors que cela ne me faisait rien en principe, et ne me regardait pas.

Chaque soir, les caravaniers, qui n'étaient après tout que des ados, faisaient quelque bêtise. Le dernier soir précédant notre départ en randonnée, ils avaient dérobé, pour aller se promener, les vélos du camp fixe. Manquant d'être surpris, Gérard, le grand Gérard, qui jouissait du respect d'Elisabeth alors que par un préjugé stupide je l'avais d'abord cru un peu simple en raison de son accent marseillais, avait jeté le sien dans des orties, comme un péteux, pour ne pas se faire réprimander. Et il était parti en laissant les copains se débrouiller. Sa position morale en fut durablement affectée, mais c'était pour d'autres raisons qu'Elisabeth, déjà, s'était écartée de lui. De tout cela, je ne sus rien sur le moment. C'était arrivé dans la nuit et était resté une affaire entre caravaniers. De mon côté, j'avais passé la soirée avec Nicole, même si, depuis la rencontre avec les nouveaux caravaniers et le partage du chocolat, j'avais la tête ailleurs.

C'est sans avoir l'air d'y tenir qu'Elisabeth m'avait proposé de devenir mon équipière. Moi, cela me convenait bien et j'avais accédé à sa demande avec une affectation d'indifférence. De toutes façons, voulais-je croire, c'était à la recherche de Josée disparue que je partais le lendemain: en réalité tout seul en ce voyage. Sans ressentir beaucoup de tristesse en raison du passage du temps et de la vie qui allait, je me trouvais dans une position plus triste encore que la première fois où j'étais revenu seul et où j'avais tristement attendu Claude : car sans espoir de revoir personne, il ne me restait que le paysage, et même si je projetais d'en désigner quelques secrets à mes nouveaux amis, il n'était pas question de leur parler de ce qui en faisait l'intérêt : le peuple des fantômes qui le hantaient pour moi seul.

J'avais déjà à cette époque rassemblé en quelques feuillets les souvenirs qui me restaient vivants de l'aventure que je voulais initiale : celle de soixante-cinq avec Josée et Josie, mais où Claude figurait elle aussi. J'étais tombé sur la pensée que Josée et Josie avaient sans doute de leur côté fini par revenir à Vayrac, comme Claude avait fait, et par s'y retrouver. Elles se l'étaient promis devant moi, et rien ne pouvait logiquement les en empêcher, dès l'été suivant. Dans ce cas, elles avaient sans doute parcouru la rivière.

Cette pensée était d'une part douloureuse, car cela signifiait que je les avais manquées et rejetées plus d'une fois. Mais si les vivants passent dans le temps, la rivière, qui elle aussi passe, demeure en même temps toujours identique à elle-même. On descend toujours la même rivière, et en parcourant les mêmes lieux que mes amies avaient peut-être parcourus sans moi, il n'était pas absolument impossible que je les retrouve un peu,

que je gagne quelque intelligence de la vie qu'elles avaient peut-être connue aux mêmes endroits précisément.

Il s'agissait de devenir le témoin, comme s'ils se déroulaient aujourd'hui, d'événements depuis longtemps révolus, ce qui pourrait sembler une impossibilité radicale. Pourtant, me disais-je, n'est-il pas vrai que les astrophysiciens d'aujourd'hui prétendent qu'ils pourraient reconstituer le passé le plus lointain de la galaxie, et depuis des temps encore plus reculés que ma propre jeunesse, si seulement ils pouvaient observer les confins de l'univers au moyen de leurs machines géantes ? Là bas, disent-ils, ont fui toutes les images de tout ce qui est une fois advenu : là bas, loin d'avoir disparu à jamais, se trouve conservée toute l'histoire du monde comme dans une gigantesque bibliothèque. Il ne s'agit que de l'exhumer.

Et donc, Elisabeth et moi, nous pourrions bien être physiquement proches, moi à l'arrière et elle devant, mais nous ne naviguerions pas sur les mêmes eaux. Moi, je serais sur le fleuve du temps, recueillant le témoignage des branches basses, des rochers immergés, des souches anciennes, de tout ce qui pourrait porter l'empreinte des regards que Josée aurait autrefois posés sur eux, si elle était revenue, avant moi, par fidélité, plus fidèle, plus tôt que moi après nos moments ensemble : les rangées d'arbres au bord de la rivière, les collines en retrait, les toitures indifférentes des villages éloignés, cachés par la végétation. Je ne savais même pas si, comme elle en avait exprimé l'intention, elle était bien retournée, et si elle avait fait ce parcours. Je ne savais pas si ce parcours je le faisais vraiment à sa suite, ou bien plus seul encore que je croyais : seul absolument, après qu'elle ne soit jamais revenue. Mais je voulais faire cette tentative, retrouver ses pensées au jour le jour, et instant après instant, sous les mêmes soleils et les mêmes averses, recueillir le témoignage des témoins si j'en rencontrais, et sinon, celui du vent, des pierres, des herbes et de l'eau.

## **20. Taillefer**

Lorsque en soixante-quatre j'étais allés à Padirac pour la première fois de ma vie, j'avais marché tout du long dans la pensée de Claude, mais je n'avais pas fait équipe avec elle, car on avait voulu me confier, pour la vie matérielle du campeur itinérant, à des sujets plus raisonnables. Toutefois, son équipe et la mienne ne se quittaient pas et aussi bien en route qu'après la halte définitive, une fois le camp léger installé tandis que chacun s'affairait à trouver de l'eau, préparer le repas, je ne la perdais pas de vue. Elle aussi venait parfois vers moi pour voir si je ne serais pas plus hardi que l'autre soir sur la route de Vormes. Puis elle retournait surveiller ses copines qui faisaient cuire des raviolis : mais en soixante-quatre, la saison avait été sèche. Nous avions cueilli des mûres. Nous n'avions plus faim et nous en avions eu vite terminé avec le repas : si bien que le soir, nous avons marché jusqu'au château de Taillefer, une ruine qui domine la



Dordogne. Je n'eus longtemps aucune idée que je me trouvais alors presque en face de l'île des Escouanes : un lieu qui ne m'aurait de toutes façons encore rien évoqué.

En soixante-cinq, nous nous étions enfoncés dans la cause un peu davantage, et nous nous étions arrêté plus tard et davantage fatigués. Pourtant, alors que la nuit tombait, saisi par l'esprit de répétition, l'idée m'était venue d'entraîner mes amies pour la même visite au château des Templiers, négligeant que depuis Mansergues cela supposerait presque une heure de marche.

La progression nous avait bientôt semblé difficile. Nous marchions plutôt vite dans un chemin étroits, caillouteux, serré entre deux murets. La lune n'était pas encore levée. C'était l'heure où l'on peut suivre le vol des premières chauves-souris. Le ciel se fait d'un bleu de plus en plus intense. Une ombre noire se détache brusquement. L'oeil cherche à la suivre, mais chaque fois la perd. On attend qu'une autre paraisse, mais sans savoir où regarder : et toujours une autre apparaît en effet, ou peut-être la même, imprévisible comme une passion. Je distinguais seulement devant moi le chemisier blanc sans manches de Josée, puis ses bras et ses jambes comme des taches claires dont je suivais les mouvements pour éviter les branches basses et les ronces tendues en travers du chemin. Mais ce n'était que la partie la plus facile car une descente venait ensuite, escarpée, encombré de grosses pierres et très malcommode. C'était au point précis où la pente s'accusait brutalement et où de jour on découvrirait tout le panorama de la Dordogne, que le château de Taillefer avait été posé comme à califourchon sur la gorge étroite, taillée dans la roche, qui plongeait dans la pente et vers la vallée. Quiconque voulait par ce chemin passer du cause à la rivière devait s'engager sous le château comme sous un tunnel. Mais la puissance des Templiers avait été abattue, et tout cela n'était plus que ruines désertes.

Au retour nous avions marché trop vite. La nuit, chaude en son début, s'était faite très noire, et des rires entremêlés de plaintes aiguës s'élevaient dans mon dos. Josie soudain poussa un cri de douleur et Josée s'arrêta pour l'attendre. Sans dire un mot, Zoé et Dominique continuèrent avec moi en avant. Des réflexions inquiètes s'élevèrent bientôt. On avait peur de se perdre à présent, de ne pas retrouver le campement. De devoir coucher à la belle étoile. Les plus taquins se mirent à évoquer les pires épreuves, nommant toutes les bêtes qui devaient grouiller dans les environs : crapauds hérissons et serpents... Sans doute aussi des chiens qui viennent vous lécher la figure tandis que vous dormez... Et pourquoi pas des rats ? On se mit à beaucoup exagérer. A parler d'ours, d'aigles et de loups, et de la bête du Gévaudan. « Arrêtez, dit Josie, j'ai le sang qui se glace ! » , et une autre : « Moi, les chiens, ça ne me fait rien, mais les crapauds, alors là, ça me dégoûte » . Et Josie à nouveau : « Mais marchez pas si vite ! Ouh la, la, ma cheville ! Boudiou que je souffre ! » Bref, on s'amusait bien.

## 21. Gluges ou la permanence

Le lendemain de la visite à Carennac et de la descente d'initiation, nous partions, et il pleuvait. Eponges et toiles imperméables étaient toute notre préoccupation. Nous avions chargé les canoës et nous nous étions abandonnés au courant, cette fois pour ne plus revenir avant au moins quelques aventures. Je découvrais le cours inférieur de la Dordogne pour la première fois. Comme au niveau du camp, les berges avaient été en de nombreux endroits renforcées contre les crues au moyens de gros blocs de pierre assemblés dans des mailles de fil de fer. Notre première destination était Gluges, où nous devions prendre notre premier repas de vagabonds. Il y avait là un passage autrefois connu pour sa difficulté, mais le cours de la rivière était changeant et je n'étais pas bien assuré de reconnaître avec l'anticipation nécessaire le rapide, réputé difficile, qui se trouvait là, et qui était devenu comme une légende parmi les caravanières du temps de Pierre et Mado. Ce serait notre première épreuve.

Longtemps, Gluges n'avait été pour moi que cet endroit sous les arbres où nous avions pique-niqué deux fois en partant pour Lacave, et la rivière n'y figurait que comme un filet d'eau tranquille et limpide, au bout du champ, où nous avons pu laver nos assiettes. Je n'avais jamais su ce qu'était Gluges du point de vue de ceux qui y arrivaient par la rivière. Je me souvenais seulement comme, sur un vieux film tourné en format super-huit dans les années soixante, on voyait Pierre et Mado négocier l'un après l'autre les grandes vagues du rapide lors d'un stage de printemps. La rivière est grosse et l'on voyait aussi comment un autre équipage, qui s'y était moins bien pris avait coulé sur place à force d'avoir embarqué de l'eau. Le canoë sautait de vague en vague tout en sombrant progressivement tandis que son équipage hilare continuait à pagayer avec un acharnement de plus en plus dérisoire.

D'abord, je n'avais rien reconnu : et surtout, rien de difficile, apparemment : ce qui était bien décevant. Gluges, avec les moyens et les techniques anciennes, faisait figure d'épreuve décisive dans la légende des caravanes mais l'habitude m'avait mis en garde contre l'amplification de la mémoire, et j'étais devenu méfiant. A l'époque des lourds canoës de bois qui présentaient en outre l'inconvénient de ne pas être du tout pontés, le passage pouvait sans doute, même en été, être l'occasion de certaines surprises : mais déjà sur le film de Pierre et Mado, on voyait que la passe était franche et ne supposait pas une grande finesse de manœuvre. Il suffisait d'aller bien droit et avec les canoës en fibre de verre tout devait bien se passer.

Une difficulté était que je n'avais jamais vu le passage. Parti en avant le long de la berge, je l'avais guetté en vain, puis j'avais fini par le franchir sans m'en apercevoir. Ce n'était donc que cela. Puis je m'y étais retrouvé. En ce cours changeant de la rivière qui use et peu à peu ronge ses bords, qui avale parfois un saule ou un peuplier progressivement privé de son assise et finalement abattu, qui délaisse d'une année sur l'autre tout un bras de son lit devenant marécage, Gluges, une fois vu de l'aval, ressemblait bien à ce que j'avais vu cinq ans plus tôt à Vayrac sous forme de cinéma, le lendemain du jour où j'avais perdu mes amies. L'endroit formait bien, à l'opposé de

tout ce que j'avais encore vu depuis le matin, une image de la constance dont sont capables les choses en apparence les plus éphémères. Un îlot massif, aux bords abrupts, massif et surplombant comme un navire, partageait le cours en cet endroit resserré, profond, puissant, de la rivière. Il était bien, comme autrefois, couronné d'un gros bouquet d'arbres dressés comme des mâts, si bien que la rivière accoutumée à des rives distantes basses et libérales semble ici hésiter à s'engager dans la passe, rendue plus sévère encore par une solide amorce de jetée en béton évoquant en rive droite la possibilité de quelque traquenard. On se rendait compte qu'avec plus de volume, le passage pouvait en effet être amusant. Pour combien de temps encore ?

Abordant dans le contre-courant à droite, j'avais laissé le canoë à la garde d'Elisabeth et je m'étais posté sur un rocher au plus près des remous les plus vifs pour être prêt à assister ceux des caravaniers qui peut-être en dépit des basses eaux se mettraient tout de même en difficulté. Et cela s'était en effet produit, tant nous étions à ce point tous novices. J'étais habité d'un sentiment mêlé de désillusion et de satisfaction. Avec cette première visite en un lieu fameux mais nouveau pour moi, une des taches blanches de ma cartographie personnelle disparaissait sans pourtant que j'en ressentisse une quelconque satisfaction. J'étais parti sur les traces de mes amies sans pour autant les retrouver. J'étais venu et leur esprit n'y était pas. Et je n'avais rien appris. Et je ne me sentais même pas saisi d'une bien grande tristesse. Tout en moi était refroidi et mes regrets mêmes étaient comme des soleils morts.

## 22. La répétition

Normalement, on l'a compris, les amis d'un été ne se revoyaient plus jamais, et trouvaient qu'au fond c'était très bien comme cela. Mais en soixante-cinq, Claude avait fait exception à la règle. C'était sous la forme nouvelle d'une caravanière, alors que je me sentais désormais engagé dans une toute autre histoire, et que je ne pensais plus du tout à elle, non plus qu'à Denise ou à qui que ce soit d'autre, que Claude, était réapparue. Pensionnaire du camp fixe l'année précédente, Claude, qui était désormais une ancienne, faisait partie de cette petite élite itinérante qui ne séjournait parmi nous que par brefs intervalles parce qu'elle était aguerrie à cette vie vagabonde où l'on affronte les intempéries, où l'on couche à la dure, et où l'on se nourrit de ce qu'offre le pays traversé. C'était très peu de temps après la randonnée qui nous avait conduit par tant de chaleur, à Padirac. Nous ne le savions pas, mais de la chaleur il n'y en aurait plus beaucoup. Les caravaniers de la deuxième session, cette année là, n'avaient pas de chance, qui ne faisaient qu'entamer leur séjour alors que l'automne, un automne prématuré, arrivait.

Devenue transitoire, Claude n'aurait pas dû apporter beaucoup de trouble à mon existence. Muni d'une autre vie et de mes nouvelles amies, je me sentais à l'abri, mais

elle m'avait inspiré, l'année précédente, un sentiment d'une chaleur extrême, et il fallait bien qu'il y eût à cela quelque raison stable, échappant aux fluctuations de nos "moi" les plus superficiels. Il était à attendre, en la retrouvant un an plus tard que les moments que nous allions peut-être à nouveau partager ne soient pas habités de simple politesse. Et puis j'étais attiré par cette autre vie imprégnée de l'odeur du bois mort, qui s'écoulait au rythme de la rivière, jamais loin de son chant et de son scintillement, jamais loin des peupliers et des saponaires, les nuits attentives à la rumeur des rapides et les matins à frissonner dans la brume. Tout cela qui nous était étranger, à nous autre, Josée, Josie, moi-même et les autres, pris dans le cercle de plus étroites promenades.

Cependant, en une année, Claude avait changé. En soixante-quatre j'avais aimé sa rondeur féminine, mais en une année ses formes s'étaient épanouies un peu au-delà de ce qui s'accordait à mon goût, et elle ne me semblait plus du tout séduisante. Aussi, elle avait laissé pousser ses cheveux, auxquels elle avait donné un air assez banal. Si bien que, quelques jours à peine ayant passé depuis que, solitaire, j'avais aspiré à son retour, voilà que, plongé dans de nouvelles pensées nées de nouvelles rencontres, je m'étais mis à penser à l'inverse, et au premier abord je l'avais trouvée importune. Il s'agissait de vivre dans l'instant présent, et Claude n'aurait pas dû revenir, me disais-je méchamment ! D'ailleurs, qu'est-ce que l'amour, sinon le désir de ce qui échappe ? Et aussitôt qu'il s'abandonne à l'accord des volontés, il s'évanouit.

Claude avait réapparu au moment le plus incongru, alors que je ne pensais plus du tout à elle et où j'étais tout occupé des nouvelles aventures qui demandaient à être vécues. Je me souviens, c'était sur le chemin de halage : elle était en train de participer aux premiers essais des équipages qu'il fallait constituer pour la randonnée d'initiation du lendemain, et je ne l'avais d'abord pas reconnue. Mais elle m'avait vu de loin et venait droit sur moi. Elle souriait gentiment, visiblement heureuse de me retrouver. Et cette scène que j'avais imaginée et désirée quelques semaines plus tôt m'était devenue si superflue, je trouvais si peu à m'y insérer à présent que je ne la reconnus pas comme la réalisation d'un désir. Le temps était - provisoirement sans doute - oublié où elle m'avait fait ressentir pour la première fois le vertige de tenir sa main dans la mienne. Un an avait passé, et puis surtout un autre été, et si je pensais encore à elle intensément quelques semaines plus tôt, c'était à la personne abolie de l'année précédente que je pensais, et non pas à celle qu'elle avait pu devenir.

Sur le chemin de halage, Claude, qui m'avait aperçu et reconnu de beaucoup la première, avait avancé droit sur moi. "*Salut*", avait-elle dit simplement. Elle avait parlé comme à un bon camarade que l'on n'a plus vu depuis un moment et avec qui on partage des souvenirs tous agréables et indifférents. Elle souriait sans le moindre air de réserve : comme si nous nous étions toujours parfaitement entendus. Comme aux derniers moments de l'année précédente, ou nous nous étions perdus de vue sans douleur, au point que j'avais oublié les circonstances et les détails de cette première séparation. Comme offrant de reprendre tout simplement l'histoire là où nous l'avions laissée. D'habitude, les amies de l'été ne revenaient pas. Il ne m'était jamais arrivé rien de tel et même s'il n'y avait pas eu cette circonstance aggravante de mes nouvelles amitiés de l'année, il aurait fallu que j'invente très vite une conduite à tenir : quelque chose que je n'avais jamais su faire.

Mais de son côté, que pouvait-elle savoir de mes préoccupations de l'instant ? Elle approchait donc sans la moindre arrière-pensée, simplement contente de me voir, et sans avoir l'air de rien demander non plus, de rien attendre, n'ayant rien à offrir, et surtout sans se souvenir, apparemment, des angoisses qu'elle m'avait infligées l'année précédente. Toute prête à me les pardonner, puisqu'elle les avait oubliées, et ne s'en était d'ailleurs jamais préoccupée. Et moi, j'avais été surpris d'abord, puis après un instant je m'étais demandé si j'étais plutôt content ou plutôt embêté de la voir, dans ces circonstances, au milieu d'une nouvelle histoire.... N'en savait-elle pas un peu trop sur moi? Ou plus exactement sur un moi révolu et dont je n'étais pas bien certain de vouloir qu'il revive, même de façon allusive. Elle tombait mal et j'étais mal à l'aise.

Je ne savais pas comment répondre à son salut. Je crois que je n'avais même pas songé à demander des nouvelles de Sonia. Moi je voulais aimer année après année de la même façon. Les lieux étaient constants, mes souvenirs aussi. Claude en chair et en os venait tout compliquer. Et puis je la savais capable d'être mordante : comment me fier à elle, même en admettant que je fusse moins naïf que l'année précédente, même avec d'autres atouts encore: et surtout cette vie avec d'autres, sur laquelle elle n'avait pas de prise? Ce n'était pas tant qu'elle m'avait appris à craindre ses exigences et sa versatilité, et que je ne voulais plus souffrir par elle : car en réalité je voulais bien souffrir. Mais le temps change les êtres et l'écart, inévitable, mais dont je faisais pour la première fois l'expérience, entre le souvenir et son objet transformé par le temps, me rendait impossible d'être à la fois fidèle à l'amour que je lui avais porté, et capable d'aimer celle qu'elle était devenue.

Claude, si elle avait eu le moindre tact, aurait dû comprendre que je ne pouvais pas être avec elle comme j'avais été l'année précédente parce que je devais être fidèle au contraire à cette existence nouvelle et supérieure qui était la mienne avec mes nouvelles amies, plus belles et plus vivantes qu'elle désormais, belles et vivantes comme elle avait été peut-être - comme elle n'était plus. Elle aurait dû le savoir. C'est elle après tout qui m'avait enseigné la versatilité, et la douleur d'aimer. Elle, l'infidèle, elle, l'inconstante ! Avait-elle le droit de méconnaître à ce point le risque de ne pas correspondre longtemps aux sentiments que l'on a une fois inspirés ? Car voilà, c'était arrivé : tout d'abord je ne ressentis que de la gêne et de l'ennui à la revoir, elle dont j'avais été si amoureux un an plus tôt, qui m'avait rendu si malheureux, et dont je croyais être encore amoureux quelques jours plus tôt seulement. En repensant à ces moments, et aux sentiments assez bas que j'avais éprouvés, et que je regrette, je me dis que la vie est bien ironique, et l'amour un idéal dont j'aurais dû me méfier encore davantage.

## 23. Confusion

Un peu après Gluges, la pluie avait cessé et Elisabeth avait repris sa lecture. J'avais au passage reconnu la tour de Montvalent, mais non le lieu que, venant par l'intérieur, je voyais plutôt comme un large entonnoir de verdure: un paradis à structure infernale, avec ombre et fontaines, et dont le fond était tapissé d'herbe drue, et les parois de buis odorant. Dans ma mythologie personnelle, Montvalent était associé à une chaleur accablante, et au repos dans cette chaleur de l'après-midi, qui me rappelait aussi la route surchauffée de Rocamadour qu'il avait fallu prendre ensuite, et Claude, qui m'y avait lancé son dernier défi avant de jeter l'éponge et de renoncer à me dégeler.

De ce premier pèlerinage à Rocamadour, dans lequel elle m'avait accompagné, il me restait encore en effet le souvenir de Claude, par une après-midi de forte chaleur qui avait ressemblé à nos premières journées de paresse sous les peupliers. Nous avons fait halte sur la hauteur en ce lieu dit l'Hospitalet parce qu'on y accueillait traditionnellement les pèlerins. C'était là qu'elle avait décidé que je l'avais définitivement déçue et nous ne nous parlions plus guère. Puis le temps avait passé, et quelques jours plus tard encore, nous avons planté nos tentes à Lacave. En soixante-cinq il avait plu, mais l'année précédente il avait fait encore très chaud. Avec Claude, nous avons passé du temps à paresser dans l'herbe, et aussi à nous promener le long de la Dordogne : car ce fut là que nous nous étions reparlé pour la première fois. Nous nous étions mis à évoquer nos sentiments passés, dont il était bien clair qu'ils n'étaient pas seulement passés : car, c'est ce que je comprends aujourd'hui, elle n'en avait pas davantage fini avec moi que je n'avais renoncé à elle, et notre relation inaboutie était elle-même devenue le sujet excitant et délicieusement douloureux de nos conversations. Nous nous étions parlé comme deux qui, en raison du passé, avaient l'un par rapport à l'autre, des engagements à tenir. Et donc, alors que le temps courait et qu'il ne nous restait à tous plus que quelques jours pour faire de notre amitié quelque chose, c'est en cet état nouveau, parce qu'elle ne m'intimidait plus autant et faisait des efforts pour revenir vers moi, que quelques jours plus tard nous avons dû nous quitter.

Je ne me souviens plus du tout de mon tout premier trajet de Gluges à Lacave, avec Claude, en 1964. Je me souviens seulement qu'il faisait très chaud. Peut-être même n'avais-je pas pris part à cette étape, car on ne me les autorisait pas toutes, en raison d'autres obligations que du coup je haïssais. En soixante-cinq en revanche, je me souviens que j'étais là et même que je m'étais rendu utile. Jean-Robert avait voulu autant que possible éviter la route la plus fréquentée et il nous avait fait traverser la Dordogne à gué presque tout de suite après le camp, là où le bras mort après la drague rejoignait le cours principal venant de Carennac. Nous avons longé la Dordogne sur sa rive gauche et comme nous avions voulu d'abord éviter la route de Montvalent et rester le plus possible en contrebas dans la plaine au plus près de la rivière, il avait fallu faire un peu d'escalade pour la rejoindre. C'est moi qui avais eu l'idée d'emprunter une conduite d'eau assez abrupte et qui devait faire une jolie cascade à la saison humide, mais qui, aux alentours du 20 août, était à sec. A Creysse au contraire, une dizaine de jours plus tard, nous avons eu droit à la pluie.

Tout cela pour dire qu'il était impossible pour moi d'admettre, si même je m'étais posé la question, la proximité des villages de Creysse et de Montvalent, qui, bientôt connus à quelques jours d'intervalle mais non pas à la suite l'un de l'autre, et dans des dispositions mentales entièrement différentes, resteront toujours séparés et même opposés dans ma géographie mentale : comme Queyssac, par exemple, ne sera jamais pour moi sur la route de Vayrac à Beaulieu, tant ce passage à mes yeux n'est permis qu'en suivant la Dordogne. J'aurais pu me souvenir pourtant que c'était Mado qui m'avait fait découvrir cet endroit si éloigné de la rivière, et si terrestre que simplement s'y rendre sanctionnait excellemment, comme cela était toujours arrivé, la rupture et l'acceptation qu'une page de vie était tournée. J'aurais pu aussi, pour soupçonner que tous les mondes si différents que j'avais hantés avec mes amies n'étaient pas reliés seulement par les images qui me restaient d'elles en ces divers endroits, me souvenir de la découverte que j'avais faite, par hasard, au pied de Montvalent, du gouffre de Georges – que certains préfèrent nommer la *Fontaine de Georges*, car ce 'gouffre' se présente de façon très rassurante comme une simple étendue triangulaire d'eau vert émeraude, fascinante encore que d'étendue modeste - dont j'avais appris bien plus tard que c'était en réalité non une banale mare aux canards, mais la résurgence, à des kilomètres de distance, de la rivière souterraine qui avait creusé le gouffre de Padirac. Et ainsi tous les points des pays que nous avons traversés étaient en réalité reliés les uns aux autres comme un seul et même pays, comme tous les moments si disparates de nos vies en ces lieux ne formaient qu'une seule et même histoire. Toutes sortes de forces et de circulations agissaient en ces lieux, dont nous subissions l'influence sans forcément en soupçonner l'existence. Comment, par exemple, avais-je découvert, non loin de l'ouverture béante, effrayante, du gouffre de Padirac, la charmante chambre de verdure que j'allais un jour montrer à Claude, le jour où je serais si triste de l'indifférence inattendue d'Hélène? Quel instinct m'avait bien pu guider là?

Dès les premiers temps j'avais su pourtant que des gouffres insondables venaient s'ouvrir à la surface des lieux ensoleillés où nous vivions tranquilles et innocents. Nous passions au-dessus d'eux sans en soupçonner l'existence, et lors même que nous les approchions, ils n'étaient pas l'objet de notre souci, mais bien plutôt le temps qui passait. Nous frissonnions pourtant en dépit du plein soleil d'été en songeant à ces lacs souterrains évocateurs de la mort, de l'oubli à venir, et de l'attente vaine et indéfinie du retour du bonheur. Il devait, par exemple, exister une caverne souterraine en dessous de l'Hospitalet, et nous en avions deviné un accès, sous les broussailles, en soixante-quatre, alors que nous n'étions surtout, encore, qu'une petite bande d'enfants fouineurs et toujours à la recherche d'une bêtise à faire. Mais, reculant devant l'inconnu, nous n'étions pas allés plus loin, et je ne peux que supputer ce qu'une telle visite aurait apporté de clarté.

Car ce pays ne se comprend que si l'on tient compte aussi de sa géographie souterraine. Montvalent, par exemple, se relie en surface à la sécheresse du causse parce qu'en 1965 nous avons découvert ce lieu par un jour de forte chaleur, et qu'il fut d'abord pour nous la première étape sur la route de Rocamadour. Et je me souviens comme nous avons été soulagés de trouver, au pied de ses tours, des pruniers et une fontaine, car nous étions arrivés très assoiffés, épuisés par la longue montée depuis Floirac où nous avions pour

la dernière fois rempli les gourdes, et nous avons tout d'abord installé notre camp pour la nuit parmi les buis et les pommiers.

A Montvalent un petit chemin prend naissance au pied du donjon et descend en détours jusqu'au puits communal que les habitants du lieu nomment *la fontaine du Barry-Bas*, imposant ouvrage de granit surmonté d'une croix, également de pierre, semblable à celle qui orne le parapet de l'esplanade où est posée l'église de Creysse, petite mais si remarquable de par sa position élevée et ses deux absides accolées. C'est un petit peu plus bas encore que nous avons planté nos tentes au milieu d'un petit amphithéâtre de verdure dont la présence en un lieu et en un temps si sec trahissait la proximité de la rivière qui l'a autrefois creusé avant de s'en retirer un peu, juste assez loin pour que des novices en ce pays, comme nous étions alors, n'en soupçonnassent pas l'influence secrète. Mais je ne veux pas anticiper trop sur ce que nous comprenions à l'époque.

Une fois installés seulement, et alors que la plus grosse chaleur avait passé, nous étions remontés, Josée et moi, chercher de l'eau et nous nous étions attardé un moment auprès de la fontaine. Josée décidément était de toutes mes nouvelles amies celle avec laquelle je préférais rester seul. Qui me faisait passer l'envie de m'isoler ou au contraire de retrouver les autres. Non pas que nous eussions fait ou dit quoi que ce soit de notable : et il ne me reste rien ou presque des conversations que nous pouvions tenir. Je me souviens seulement qu'en retournant nous nous étions arrêtés pour échanger quelques mots avec une vieille femme qui nous avait invités à cueillir quelques prunes du prunier qui poussait devant sa maison. Un incident plus notable était survenu un peu plus tard lorsque nous étions remontés à cinq ou six jusqu'au village, et où, la porte en étant ouverte, nous avons pénétré dans la crypte du château sur la place, où le châtelain avait gardé, à travers toutes les révolutions, le privilège d'enterrer les siens.

En pénétrant par curiosité indiscreète dans la crypte du château de Montvalent, nous nous étions trouvés, Josie, Josée, moi-même et quelques autres, étonnés et soudain silencieux, devant des cercueils alignés. Chaque fois que ce souvenir me revient, je songe en même temps à cette histoire qu'on raconte de l'empereur d'Allemagne Otton III descendant, à la pentecôte de l'an mil, au tombeau de Charlemagne, trouvant l'empereur assis sur un trône et le contemplant longuement avant de prendre la croix pendue à son cou et de le faire placer dans un sarcophage de pierre pour le reste des temps. Dans le val d'Alzou on avait, dit-on, longtemps vénéré le corps parfaitement conservé de Saint Amador que des excavations de la roche avaient par hasard mis à jour.

C'est lorsque la première émotion est déjà flétrie que les actes symboliques deviennent surtout nécessaires : mais je me suis toujours défié du rituel comme tuteur de l'émotion que le passé recèle. Il faut au contraire, comme Otton, oser porter la main sur ce que l'on vénère, et le faire durer en en faisant sa vie. En en faisant son miel. Aller chercher de l'eau au puits. Pour la cuisine du soir une eau noire et pure sur laquelle nous nous sommes penchés avec un regard interrogatif. S'asseoir sur un des deux bancs taillés dans la roche. Y babiller un grand quart d'heure : nous n'étions pas les premiers à le faire. En soixante-cinq, j'étais venu là avec Josée seulement. Une vieille femme nous avait permis de cueillir des prunes. Ici l'adolescent naïf pourrait croire à la possibilité de vivre libre et seul, face à la grande tâche de donner un sens à sa vie... Car le meilleur est pour



rien, le meilleur est en vain... C'était là, un peu tard, que je m'étais dit que Josée, décidément, était la personne depuis toujours la plus proche de mes aspirations : car jamais plus ensuite je n'allais me trouver seul avec elle, si ce n'est une dernière fois pour constater notre éloignement.

## 24. L'escalier des pèlerins

Un très vieux cliché montre Josie, Josée et Christiane, souriantes et se tenant par la taille sur le grand escalier des pèlerins à Rocamadour. Evidemment je me souviens. C'était le moment le plus ardent de l'été, et cette photographie dit tout. Ce qui fut, ce qui aurait pu être. Josée est au centre, presque écrasée entre ses deux compagnes. La mauvaise qualité de l'image dissimule ses traits mais on devine au moins quel genre de beauté était le sien. La grâce presque encore d'une petite fille. Un fruit vert, un peu acide lui aussi, mais sans le même excès que pour Christiane. Un bandeau blanc retient ses cheveux, qu'elle porte encore mi-longs, et qu'elle fera couper plus courts au milieu du séjour. Un maillot un peu pelucheux moule son buste qui semble comme projeté en avant sous l'effet de la pression exercée par Josie et de Christiane qui la serrent de part et d'autre. Je crois qu'elle portait aussi une jupe ce jour là, mais cela ne se voit pas sur la photo. Josie est en pantalon fuseau, et Christiane, dont je crois me souvenir qu'elle était restée en short, n'avait probablement pas prévu de pénétrer dans le sanctuaire où, dans cette tenue, elle n'aurait pas été admise.

Josie, et cela m'étonne un peu aujourd'hui, porte une montre et tient un sac à main. Ces objets, souvenirs probables de communion solennelle, dont Josie n'avait même pas envisagé de se séparer pendant tout un mois de randonnées, de baignades, d'escalades et de nuits au grand air, me ramènent à la réalité de ce que nous étions encore pour la plupart : des enfants sages. Physiquement, on peut voir cependant à ses hanches plus larges et à ses formes pleines comme Josie est déjà proche de la femme qu'elle était destinée à devenir. Mais face à la féminité épanouie qui est la sienne, mes sens se taisent aujourd'hui comme ils se taisaient à l'époque.

A côté de Josie, Josée a tout à fait l'air d'une petite fille. Et même, pour être précis, d'une petite fille que l'on pourrait prendre pour un petit garçon tant ses membres sont à la fois étirés et galbés d'une musculature que l'on devine nerveuse et tonique. Josée avait des jambes d'athlète, ou de danseuse, et sans être bien certain de l'effet qu'aurait pu procurer la caresse, je continue à la trouver extrêmement séduisante. Par ailleurs, je suis bien convaincu qu'elle n'avait jamais seulement embrassé un garçon : et cela ne fait qu'augmenter mon regret rétrospectif de n'avoir pas été le premier. Mais il était donné d'emblée que, d'elle et de moi, il n'y en aurait pas un pour brusquer l'autre.

## 25. Possession

*'If I can't have you, I'll be dreaming of you'*

L'air était vif en soixante-dix au premier soir où nous avons été sur l'eau, et la nuit fut féconde. Je m'étais endormi en pensant à mes amies d'autrefois disparues et un rêve m'était venu. Nous étions assis dans l'herbe. Cette image venait de Lardenne. Les briques rouges venaient perceptiblement des bâtiments de l'école que je fréquentais à Toulouse, mais aussi du pull rouge de Josée, qu'elle portait aux derniers jours, froids et bruineux. Nous étions ensemble et bien aise encore. Mais de proche, mon amie s'était peu à peu éloignée : et cela venait de la vie. La nuit avait fini de tomber et les constellations dans le ciel étaient nouvelles et ignorées. Je les lui avais nommées sur le cause : mais plus jamais. Nous étions en un lieu où les créneaux et les statues se détachaient sur le ciel d'un bleu d'encre et où les pavés luisaient après la pluie. Josée et Josie m'avaient suivi jusqu'au cœur de l'édifice par les couloirs et escaliers compliqués et dissimulés que j'avais découverts au fil du temps. Nous étions parvenus au puits dans la chapelle et nous étions tombés, comme à Montvalent dans le château qui surplombait le cirque des buis, sur le puits dans la chapelle : en réalité un tombeau. Tout était sombre et silencieux, mais nous avons dérangé les simulacres des habitants d'autrefois, les gisants en armure.

Josée, Josie, tous pour tromper leur appréhension échangeaient des mots plaisants : mais nous savions bien que l'heure était solennelle. Le temps était venu des harpies et des stryges, endormies à cette heure dans leurs vitrines, mais dont je n'étais pas seul à entendre les chuchotements. Se rendormiraient-ils ? Nous avons fui par le versant sud de l'Alzou, la tour de guet qui commande la sortie du cañon n'étant pas gardée. Profitant du couvert des petits chênes, nous avons grimpé depuis la route sur le cause, comme lorsque en face de Montvalent nous avons manqué la route de Creysse avec Jean-Robert nous avons escaladé le conduit d'eau pour la rattraper. Un sentier semblait partir tout droit vers le sud. Nous retournant une dernière fois, nous avons vu l'agitation qui régnait dans la cité. Des lumignons tremblaient dans la nuit, qui semblaient se déplacer tous dans la même direction : ceux à coup sûr de nos poursuivants. La nuit était sans lune, et les inégalités du sol rendaient la marche hasardeuse, comme à l'approche du château des Templiers à Taillefer.

Lorsqu'elle comprit, bientôt, que j'étais la cause de tout cet émoi, mon amie, qui avait été si proche, se mit à changer. Son expression d'abord, puis sa figure elle-même : et à l'issue de ce cycle de métamorphoses, elle semblait s'être vidée de sa substance. Elle la dernière, mais elle aussi finit par devenir transparente d'abord, puis invisible enfin. Je me retrouvai enfin seul, mais l'amertume de ce passage se convertit bientôt en une étrange douceur. Je sus que je serais un autre désormais. Et que les moments que nous avons partagés étaient affectés d'une valeur nouvelle.

## 26. Copeyre

Notre alliance, avec Josée et Josie, avait été scellée après Rocamadour, la marche dans la plaine et sur le causse, l'escalade de la conduite, la fontaine et le tombeau à Montvalent, et la photographie sur l'escalier des pèlerins. C'était une amitié nouée sous le soleil d'août, et dont nous ne considérions pas la fin. Très peu de temps après cela, et comme si nous n'avions pas suffisamment marché, on nous avait envoyés aux Quatre-Routes pour la fête votive qui tombait le vingt-huit. Nous nous étions habillés de propre. Les filles avaient mis des robes et les garçons des pantalons longs. Rosy en me voyant ainsi accoutré m'avait considéré d'un autre œil, et même l'avait dit : non pas que cela m'importât, car mes préférences étaient désormais fixées. Elle-même avait l'air d'une dame, et se sentait bien dans cette nouvelle peau.

Tout endimanchés, nous avions bien marché. Aux Quatre-Routes, il y avait des manèges et des marchands de moulins à vent en celluloïd. En dépit des pantalons, le marchand de barbe-à-papa nous avait appelés '*les enfants*' et nous l'avions laissé dire. Mais ensuite, comme c'était le jour de mon anniversaire et que la famille passait avant tout, j'avais dû rentrer au camp séparément, contrarié mais docile. On avait été gentil avec moi, et même Jean-Robert, qui trouvait méritoire mon intérêt pour les livres, m'avait offert '*Le Lion*' de Joseph Kessel et '*Sparkenbroke*' de Charles Morgan. Mais le petit noyau de l'équipe de Thérèse qui m'était devenu distinctement le plus proche avait été fâché de ma désertion. On m'en avait voulu aussi de m'être laissé commander trop facilement.

Cependant, une épreuve plus décisive était à venir, car on n'aimait pas beaucoup en haut lieu que l'on fît bande à part comme nous commencions à le faire, depuis Floirac, Montvalent et la route de Rocamadour, et on avait voulu y mettre le holà : mais quand il avait été question de nous séparer tout à fait, nous nous étions défendus avec assez d'opiniâtreté pour que l'on décide finalement de laisser les choses aller comme elles allaient. Et elles allaient très bien. Jean-Robert, s'était je crois le premier inquiété de notre proximité, et il avait tout d'abord objecté à ce que l'on inscrive notre fréquentation presque continue dans l'organisation même des jeux et des tâches communes : car le temps n'était pas encore venu où l'on s'accoutumerait aux équipes mixtes dans les camps et les caravanes. Mais il avait fini par lui-même nous défendre, jugeant et même promettant que nous serions raisonnables, ne causerions pas de scandale et ne donnerions pas de mauvais exemples : ce qui nous connaissant n'était pas trop s'aventurer.

Nous ne demandions rien après cela que ce que nous avions déjà. Tout semblait aller bien entre nous, et nous aurions dû être parfaitement tranquilles et satisfaits. Mais n'était-ce pas là pure illusion ? Il était facile de calculer que Claude qui, devenue caravanière, suivait pour sa part un itinéraire d'eau, passait sans doute en ce moment

même en dessous de Domme et serait bientôt à Beynac, ou peut-être plus bas, car les caravanes autrefois descendaient la Dordogne jusqu'aux Milandes. Après cela, elle serait de retour à Vayrac elle aussi, par la route, comme en soixante-dix nous ferions à notre tour. Et cela risquait de me remettre devant le même genre de dilemme qu'au premier jour quand je l'avais vue sur le chemin de halage.

Déjà, dans l'autocar très bruyant qui m'avait ramené de Padirac avec mes nouvelles amies, nous nous taisions, non seulement en raison du bruit, mais aussi parce que l'humeur, sans qu'il y eût à cela la moindre raison précise, n'était plus aux chansons. Cette fois déjà, nous nous étions à peine arrêtés à Copeyre. C'était une injustice. Situé au milieu du cours utile de la rivière, et à un carrefour entre tous les pays qui m'intéressaient, ce point dominant permet de juger un instant de la situation acquise, de sortir du jeu, prendre du temps et du recul, faire un moment abstraction des intérêts, des engagements immédiats : Copeyre, la pierre taillée, le point où Napoléon III avait fait percer à main d'homme la falaise de cinquante mètres pour que la Dordogne s'écoulât librement. Et les marécages s'étaient transformés en plaine fertile depuis Biars jusqu'à Gluges. Ce n'était pas si ancien: la vallée longtemps était restée sauvage et ignorée, et l'on y avait survécu de peu, en parfaite autarcie. Dans chaque village, un château et une église, autour, une muraille, et sur la muraille un boulevard, une citerne et des arbres. Et désormais on bâtissait dans la plaine.

A Copeyre deux mondes se rejoignent qui auraient peut-être dû rester séparés. C'est de ce point que l'on découvre les deux pays à la fois: le nouveau monde ouvert à la civilisation, que je parcourais depuis plus longtemps sans connaître son histoire, et l'ancien, que je venais de découvrir, plus heureux, plus accueillant depuis toujours, mais qui m'intéressait moins parce que mes souvenirs y étaient moins densément semés. En soixante-dix aussi, Copeyre avait été le lieu d'un revirement. J'avais humé côté ouest dans le soleil déclinant le parfum de quelques épisodes chaleureux, le marché à Souillac, à Meyronne notre premier campement, et au-delà La Roque-Gageac et tout le reste. A l'est et dans l'ombre déjà s'étendaient des régions plus compliquées, mêlées d'eaux et de pierres brûlantes, d'ombres et de pluies, de musiques et de silences, et une vie mal distincte s'y annonçait encore à l'horizon confus. Mais avec Josée, Josie, Zoé et les autres nous avions à peine été intéressés par le point de vue, dont je ne compris que plus tard comme il marquait la césure entre l'avant et l'après dans notre amitié, aussi bien qu'entre le cours supérieur de la rivière et le cours inférieur. Celui où elle est indisciplinée et propice, en positif, aux rêves, aux aventures et aux initiatives, et en négatif, aux ruptures et aussi aux cauchemars, et l'autre en opposition, en apparence apaisé, mais gros de désillusions.

Josée avait pour elle d'être actuelle, immédiate, mais elle aussi un jour s'en irait et ne serait plus qu'un souvenir du passé. Claude m'avait causé une émotion d'une intensité particulière, et elle n'allait pas facilement disparaître de mes pensées. Dans mon cœur et dans ma nostalgie, elle avait été la première, et elle le resterait pour toujours. Quelle ne serait pas la force de cette persuasion lorsqu'elle ne s'opposerait plus qu'à la puissance d'une émotion plus récente, mais elle aussi passée ? A quelle vitesse les sensations qui me resteraient de Josée, avec qui j'irais, si cela se trouvait, moins loin encore, s'évaporerait-elles ?

## 27. Une perspective

*'Un souvenir est toujours un secret'*

Sur l'eau, Elisabeth avait été toute étonnée de trouver avec moi des sujets de conversation, même si évidemment elle ne me disait pas tout, et surtout pas l'essentiel de ce qui aurait pu me concerner. Elle m'avait d'abord cru trop différent pour vraiment chercher à se rapprocher, et m'avait tacitement abandonné dès le premier jour aux attentions de Claude, que celle-ci avait clairement affichées dans leurs conversations entre filles – comme je l'appris plus tard, lorsque tout entre nous trois fut joué - mais elle et moi nous avons en définitive bien agréablement passé le temps. Je faisais aller l'esquif, elle me faisait la lecture, et sans aller au delà nous étions en somme bien contents l'un de l'autre.

A Creysse non plus, je ne savais pas arriver par la rivière. En fait, toute mon expérience de la partie du pays où la Dordogne déroule son cours inférieur me venant de mes anciennes randonnées pédestres, je n'en connaissais bien que les hauts, et beaucoup moins la vallée. Le trajet par la rivière entre Vormes et Lacave, que je parcourais pour la première fois, établissait entre les lieux que j'avais connus avec d'autres et dans d'autres successions des associations incongrues. A peine après avoir passé sous Montvalent et sa tour, nous défilions devant le port de Creysse sans même y prêter attention, car notre campement était prévu plus loin, exactement comme si ce lieu n'avait aucun intérêt. Et j'étais sans doute le seul de tout notre groupe à percevoir ce scandale. Aussi, à peine le campement établi, j'étais revenu. J'étais d'emblée monté sur la petite acropole qui domine le cingle et j'avais vérifié en effet ce que je n'avais pas remarqué cinq ans plus tôt, ni même l'année précédente lors du petit pèlerinage d'automne que j'avais effectué depuis Toulouse : Montvalent était bel et bien en vue de Creysse, occupant seulement deux points diamétralement opposés du même grand cingle. Pour des raisons qui auraient fait rire mes amis d'aujourd'hui si je les leur avais exposées, cette constatation me bouleversait.

Depuis la terrasse où j'étais en soixante-cinq monté simplement pour lire, et non comme aujourd'hui religieusement, et où je m'étais longuement arrêté parce que l'endroit était plaisant et retiré, mais sans prêter au paysage qui s'y découvrait toute l'attention dont j'étais désormais capable, j'avais découvert au loin, perdues dans la verdure au loin, mais bien distinctes, les tours de Montvalent. Et voir depuis Creysse la tour de Montvalent réunissait deux lieux qui se trouvaient être dans mon histoire et dans ma géographie personnelles essentiellement incompatibles : l'un écrasé de chaleur et l'autre noyé de pluie, l'un illuminé d'amitié nouvelle, et l'autre tout attristé d'amitié finissante.

Mettre Montvalent en vue de Creysse, et les associer comme relevant du même climat était, du point de vue des sensations et des émotions, une absurdité. On ne passait pas par Montvalent pour se rendre à Creysse, un village marqué par la pluie et l'humidité, mais seulement pour aller à Rocamadour, dont le souvenir est tout de soif et de chaleur extrême. Et comme, après avoir gagné Carennac, il avait été dommage, si l'on se rappelait les joies connues cinq ans plus tôt, de ne pas monter sur le causse, de même après avoir aperçu la tour de Montvalent, la logique du plaisir et de l'enquête aurait consisté à continuer sur la route, aussi brûlante soit-elle, jusqu'au champ caillouteux, à l'Hospitalet, où Zoé et Monique, toute luisantes de transpiration, s'étaient affalées sous les arbres, ou bien, mieux encore, jusqu'au petit lopin d'herbe verte au bord de l'Alzou où nous devions, l'année suivante, passer une seule nuit, mais la plus délicieuse, sous le ciel noir et les étoiles, dans le silence absolu que trouaient seulement les quarts d'heure scandés par le carillon du château sur la falaise. Mais avant Rocamadour, avant Montvalent, avant Gluges même, il fallait passer par Floirac, où l'on trouvait une fontaine : et nous avons fait là notre halte, en soixante-cinq, sur la place en dessous des grands arbres, et rempli nos gourdes. Là aussi, nous avons laissé des traces, quoique seulement visibles pour l'esprit.

La petite église de Creysse sur son piton rocheux et la tour carrée du château de Montvalent se répondaient pourtant à présent, voisines et solidaires, signifiant la brièveté des moments heureux, et même de la vie réelle où elles avaient d'abord été séparées, mais, à la réflexion, de si peu. Et Josée, qu'en avait-elle pensé, si elle était venue, par exemple en soixante-six, alors que j'étais pour ma part exilé sur l'Yonne avec des gens sans intérêt ? Cette question un peu absurde, mais qui pour moi était au programme, je sus immédiatement que les pierres ne pouvaient pas, évidemment, lui donner de réponse. Et si elle était venue, avait-elle trouvé ce qu'elle recherchait ? Seule ou en compagnie de Josie ? Ou bien, plus probablement, pas du tout ? Avait-elle pensé à moi ? S'était-elle souvenue de nos jeux, de nos soifs, de nos après-midi paresseuses, de nos chansons du soir sous la pluie déjà automnale ? Devant toutes ces questions sans réponses je me sentis, de frustration, comme sur le point de cuisiner Danièle, qui avait connu Mado, qui avait sans doute pris la succession de Pierre, et qui avait peut-être elle-même... Danièle aurait été bien étonnée de mes questions, sans doute. Mieux valait avec elle continuer à ne tenir que des propos indifférents.

A Claude, qui m'avait suivi, je n'allais pas expliquer pourquoi j'avais gravi avec tant de détermination et toute l'assurance de celui qui connaît parfaitement les lieux l'escalier de pierre qui conduit jusqu'à la petite église aux deux absides accolées, mais dont la porte était désormais verrouillée. Il était de toutes façons à parier que le soleil à cette heure ne jouait pas encore à colorer le dallage à travers les vitraux comme il l'avait fait la première fois que j'étais revenu. J'ai dit pourtant quelques mots à Claude sur l'intérêt du lieu, et je lui avais nommé les points intéressants, si intéressants, du paysage qui s'était déroulé devant nous : et donc, par rapport à moi, elle sautait une étape dans son initiation. Mais mes paroles ne revenaient pas à une quelconque confiance.

C'était là que Josée et Josie, pour me rendre jaloux, et peut-être parce que je ne m'occupais pas assez d'elles et qu'elles s'ennuyaient, avaient filé avec des garçons du pays : mais en quoi aurait-ce pu intéresser Claude ? Et d'ailleurs, ce n'était pas très

intéressant. A part cela, ce lieu était tout empreint de pensées très belles et un peu inquiétantes, mais qui n'étaient pas facilement communicables. Ici j'avais été très mélancolique devant la fin de l'été qui venait et des amies que j'allais regretter, pas comme aujourd'hui, mais le banc de pierre taillé dans le parapet et la croix, de granit elle aussi, sous laquelle je m'étais assis, mon livre à la main, ne semblaient rien avoir retenu de notre passage ensemble. Aussi, après quelques instants, je retombai dans un profond silence, fait de dépit et d'impatience. Puis une réflexion me vint. C'est ici je crois que j'avais renoncé à aller plus loin avec Josée. Que j'avais dû sembler m'écarter d'elle. Que j'étais à ses yeux devenu comme un fantôme de moi-même. Etait-ce la première fois que je m'en rendais compte ? Si c'est le cas, je n'étais pas venu pour rien.

Claude, à côté de moi, respectait mon silence. Je ne bougeais pas, comme attendant l'heure où le soleil jouerait avec le vitrail ouest. Ce n'était pas de soixante-cinq que je le savais puisque alors il pleuvait et puisque l'automne arrivait précocement, avec toute sa mélancolie, mais il le ferait aujourd'hui, où l'été battait encore son plein. En attendant, Claude pouvait bien rester là avec moi, pourvu qu'elle ne dise rien et ne demande rien. Je regardais au loin, Montvalent, de l'autre côté du cingle de la Dordogne, et plus loin encore, dans l'invisible.

## 28. L'orage

Presque tout de suite après la fête aux Quatre-routes qui m'avait déjà un peu séparé de Josée et Josie, nous étions partis pour une dernière randonnée jusqu'aux grottes de Lacave. Les deux tiers du séjour s'étaient écoulés et le temps nous était compté, d'autant qu'avec l'approche de septembre déjà l'automne s'installait. Comme l'année précédente, nous avions pris vers l'ouest et c'était, déjà, comme un retour puisque tout le début de l'itinéraire suivait de près celui qui nous avait menés à Rocamadour la semaine précédente. Est-ce pour cela que je ne conserve aucun souvenir distinct de la marche de plusieurs heures qui nous fit arriver à Creysse ? La carte dit que nous devons logiquement plutôt être restés, cette fois, sur la rive droite de la Dordogne. Etre passés par Gluges à nouveau, mais alors pour la première fois dans le village lui-même, au pied de la falaise, et sans même nous douter que nous laissions Copeyre sur la gauche, et le plus beau point de vue peut-être sur la vallée lorsque la lumière était favorable. Je me souviens seulement que nous avions pique-niqué au soleil dans un champ au bord de l'eau : le même peut-être qu'avec Claude et Sonia l'année précédente, mais de cette fois là il n'y a pas de photographie. Il me reste seulement, comme preuve certaine, le vieil exemplaire à la couverture cachou de l'*Ethique* de Spinoza qu'on m'y avait apporté et que j'allais ouvrir à Creysse pour la première fois.

En soixante-cinq, à Creysse, il pleuvait. C'est le genre de choses que l'on n'oublie pas quand on campe : et les archives de la météorologie nationale confirment que *la fin du*

*mois d'août 1965 fut froide et pluvieuse, l'automne s'installant dès le début de septembre, avec de la neige au-dessous de 1200 mètres d'altitude dans l'Est du pays.* D'une façon générale, 1965 fut l'année de la pluie. Après un assez long moment car je ne voulais pas quitter le banc de pierre en haut sur la terrasse, j'étais retourné sous la tente dans la prairie du bas où mes amies étaient revenues elles aussi. Nous écoutions la pluie crépiter sur la toile et qui ne semblait pas vouloir s'arrêter. Puis Josie était partie terminer la vaisselle de la veille, tandis que je préparais du chocolat. C'était comme un hiver et nous étions transis. Dans l'attente de l'étape suivante, nous restions tous immobiles, et le temps lui-même semblait s'être arrêté.

Dès la première et fragile éclaircie, le lendemain, nous étions repartis, sacs au dos : et de ce cheminement là non plus je ne retrouve aucune trace dans ma mémoire. Avais-je la tête ailleurs ? Le silence était-il à ce point tombé entre nous qu'aucune parole n'émerge plus du passé ? C'est une étrangeté. J'imagine que nous avons marché très vite et en silence jusqu'à Lacave, car nous étions las de tout. Le Belcastel était perdu dans la pluie et nous avons renoncé à monter les tentes.

Il faisait très chaud en 1964 lorsque nous étions passés à Lacave, et nous y étions restés pour dormir. L'après-midi, je me souviens, Claude devait m'aimer encore un peu, ou bien m'aimer à nouveau, puisque nous nous étions promenés le long de la Dordogne. Elle m'avait raconté sa vie parisienne, avec sa soeur et sa mère couturière non loin de la place Blanche. Puis, l'ennui l'emportant sur la paresse, nous avons fini, malgré la chaleur, par gravir le sentier escarpé qui conduit au Belcastel, sur son piton rocher : un indélébile souvenir de félicité, car Claude en plus avait été gentille, me parlant de sa vie à Paris et de ses projets d'avenir dans le dix-neuvième arrondissement.

A propos de Claude, il y avait encore, parmi mes meilleurs souvenirs, ceux qu'à chaque fois que j'y retournai, évoquèrent, à Lacave, les bancs rouges et blancs du local où l'on vendait les billets pour la visites des grottes. Non loin de là partait le petit train électrique qui faisait la navette jusqu'au point de départ de la visite à pied. On monte en effet aux salles de la rivière souterraine et des concrétions par un long tunnel rectiligne creusé dans la roche, et qui n'était éclairé à l'époque que par quelques méchantes ampoules électriques d'un modèle ancien comme celles que nous utilisions aussi sous nos tentes alimentées en vingt-quatre volts. On prend place dans un petit train de wagons découverts avec des bancs en bois sur chacun desquels tiennent place trois ou quatre personnes, et qui gravit péniblement la pente à l'aller pour la dévaler à toute allure au retour. Ce trajet retour, à toute vitesse et dans le noir dans ces wagons découverts et brinquebalants pouvait susciter une légère angoisse, semblable à celle que l'on ressent à la fête foraine sur les montagnes russes ou dans le train fantôme. Une angoisse amusante que nous avons conjurée en criant à tue-tête dans le noir pendant tout le temps du trajet. Juste de quoi affirmer l'exubérance confiante de la vie Et d'ailleurs, ayant pris goût à la chose, nous avons, avec la complicité de l'employé préposé à la manoeuvre, fait l'aller et retour plusieurs fois, exactement comme sur un manège. Je crois que, comme nous étions les seuls passagers, il avait même, pour la rigolade, un peu accéléré le mouvement par rapport à la norme prescrite. Evidemment ces choses là ne seraient plus concevables aujourd'hui.



La petite maison aux billets qui me rappelle Claude en 1964 est aussi une image qui me reste de soixante-cinq, mais de tonalité différente, car c'est là que nous avons attendu, cette année-là, que l'on vienne nous chercher après la visite pour nous reconduire au camp. Nous avions entassé nos affaires dans la camionnette, où l'on nous avait fait monter en surnombre, par paquets de trois ou quatre, en raison de l'urgence.

Nous n'avions rien vu de la route. Mouillés et frissonnants nous nous serrions les uns contre les autres, mais en silence. Josée semblait absente. Nous étions comme désaccordés. Et d'ailleurs après que Josée et Josie m'avaient d'un commun accord évité et laissé à la traîne pendant tout le temps de la visite, pénétrer sous la terre m'avait semblé beaucoup moins amusant que les fois précédentes. Viendrait un jour où je préférerais songer à la surface sous un soleil ardent.

L'été finissait un peu vite. Il nous restait une dizaine de jours, et en arrivant au camp, j'avais tout de suite constaté que la caravane était de retour. Peu après, elle allait repartir pour le cours supérieur de la rivière : des lieux pour nous inaccessibles. Les falaises et les châteaux, les gorges encaissées tapissées de grands arbres, les flots profonds courant sous les branches et caressant les berges, la rumeur indéfinie des rapides la nuit, la vie entière imprégnée des odeurs de rivière: tout cela nous était interdit. Nos promenades à nous, désormais, seraient de plus en plus limitées, et, avec l'avancement de la saison, il ne s'agirait peut-être jamais même plus de soleil jouant sur les galets dans un peu d'eau transparente. Ce fut peu après que j'avais revue Claude ce jour-là, puis, tout de suite après cela, qu'un gros orage de grêle marqua la fin du plein été.

Lorsque l'orage avait éclaté, c'était au début de la soirée, Josée et moi nous étions réfugiés dans une des grandes tentes réfectoires qui se trouvait être vide car le démontage du camp était déjà entamé et l'on en avait ôté les tables et les bancs qui s'y étaient trouvées. Tous deux debout dans la semi-obscurité devant une ouverture, nous avons observé le spectacle des éclairs et des peupliers violemment agités par les bourrasques. Le bruit assourdissant de la grêle sur la toile nous isolait et nous faisait taire, mais nous sentions sous nos pieds nus, chaud et rassurant, le tapis de feuilles tombé de la saison précédente. Puis peu à peu, au bout de quelques minutes, tout était rentré dans l'ordre, et nous étions rentrés dans le fil du temps : mais j'avais senti, et elle aussi sans doute, car la première elle s'était écartée, que mon intimité avec Josée avait passé son point le plus extrême et n'irait pas plus haut.

Mais toujours, tant que j'en aurai le souvenir, Josée sera là, debout contre moi dans serrés dans l'*Estafette* du camp, derrière le chauffeur, dans son pull rouge qui sentait le mouillé. *"L'esprit humain ne peut être totalement détruit, mais il en reste toujours quelque chose qui était éternel"*, disait aussi Spinoza. Mes souvenirs même les plus dérisoires sont en réalité Claude et Josée, et toutes mes amies d'autrefois, sous l'espèce de l'éternité. *Car il y a nécessairement en Dieu un concept ou idée qui exprime l'essence de corps humain sous l'espèce de l'éternité.*

## 29. Méandres

A Meyronne, le coiffeur a sa boutique au pied du pont qui s'est depuis le temps des premières caravanes effondré et que le génie militaire a remplacé par une passerelle provisoire. D'une main maladroite il a inscrit ses horaires à la craie sur la porte. Les commerces sont de l'autre côté, à Sainte-Sozy, où il nous faudra aller à pied pour le ravitaillement puisque c'est ici, plutôt qu'à Creysse, que nous avons décidé de faire halte. Mais tout cet espace se tient dans un mouchoir de poche : si bien que même en soixante-douze, où nous nous étions arrêtés de l'autre côté, avec Serge, Alain et Bénédicte, c'est ici que nous étions venus boire un verre. Il y a là un café avec un balcon ombragé qui donne sur la rivière. Il faisait chaud et nous y étions restés longtemps à boire des anisettes. En soixante-dix, Danièle et Bernard s'étaient moqués de la vétusté des lieux, mais je m'étais dit que peut-être les yeux de mes amies s'étaient posés sur les mêmes vieilles poutres : et en soixante-douze Bénédicte m'avait trouvé si content d'être là qu'elle s'était emparée de mon appareil photo pour saisir le moment. On devait me le dire encore, cette année là : ce n'était pas souvent que l'on pouvait me surprendre à sourire.

Ce soir là, j'avais relu pour eux *Les Cenci* à la lueur de la torche électrique. L'étape du lendemain était d'un genre spécial – je ne m'en étais à la vérité pas encore fait la remarque – puisque, la rivière épousant exactement le cours sinueux de la route – n'importe qui d'autre le dirait à l'inverse mais c'est comme cela, pour des raisons précises, que les choses se présentent pour moi – le trajet depuis Creysse, et qui devait passer par Lacave, ferait coïncider pour une fois, une seule fois, par exception, la nouvelle traversée des lieux avec l'ordre correct des souvenirs. De Creysse à Lacave : c'était bien aussi la troisième et dernière étape des randonnées pédestres d'autrefois, que j'avais faites aussi bien avec Claude une année et puis avec Josée l'année suivante.

En soixante-dix, par comparaison avec les deux fois précédentes, il ne s'était rien passé du tout à Lacave, si bien que mes passages successifs en ce lieu avaient suivi une pente constamment déclinante. En réalité, on ne revient jamais : mais c'est seulement à présent que je le regrette un peu, car sur le moment, cela avait cessé de me préoccuper. Seul incident marquant, Jacques avait dessalé en abordant dans les remous qui marquent le confluent de la Dordogne et de l'Ouyse au pied du Belcastel. Là, le contre-courant, que je découvrais, était assez vif et délicat à négocier en dépit des basses eaux. Puis nous avons pique-niqué, et nous nous étions baignés, ce qui nous avait été défendu autrefois, en raison du danger supposé du lieu. On voit sur les photos non seulement Solange et Gisèle, mais Claude aussi, récemment sorties de l'eau, avec leurs longs cheveux blonds alourdis et plaqués sur leurs épaules, se réchauffant au soleil en attendant le départ. Puis nous étions repartis en effet, car si les caravaniers sont exempts de la peur des éléments, les excursions de rivière sont, je le découvre alors, plus strictement réglées que les terrestres. Il fallait, pour calculer les étapes, tenir compte de la vitesse du courant, et pour nous ce jour là il s'agissait d'atteindre Pinsac avant le soir.

A Lacave, donc, cette fois, au lieu de nous installer, nous avons à peine touché terre pour une étape du midi. Même Hélène et ses camarades, les plus jeunes du groupe, et guère plus âgés que Claude et Sonia en leur temps, avaient dédaigné les tape-culs et escarpolettes. Pinsac n'était pas très loin, c'était l'affaire d'un seul méandre, mais cette année-là, je l'ai dit, la Dordogne était paresseuse et en dépit des remontrances nous nous étions mollement laissés descendre au fil de l'eau, non sans un certain ennui parfois, que nous trompions en chahutant de diverses façons : si bien que d'arrosage en bourrades, en glissades et en plongeons, nous passions beaucoup de temps dans l'eau tiède. Chargé de fermer la marche et de ne laisser personne en arrière, j'avais toutes les excuses pour flâner moi aussi en écoutant Elisabeth et en considérant un paysage que je voyais pour la première fois et qui ne me disait rien.

A Pinsac, la tradition voulait que l'on campât non sur le terrain municipal, comme en la plupart de nos autres haltes, mais à la ferme du *Père Beauchamp*, qui avait une fois pour toutes adopté les caravanières, et ceci depuis fort longtemps, au point que l'une de nos embarcations, la plus ancienne, reconnaissable à sa couleur jaune pour la partie supérieure et rouge écarlate pour le dessous, avait été baptisée d'après lui. Et en effet le *Père Beauchamp* nous attendait et nous avait hélés depuis le pont qui précède de peu le château de la Treyne, dans une section de la rivière depuis déshonorée par un franchissement autoroutier. Nous lui avons rendu visite. Depuis quelques années, il n'hébergeait plus dans sa grange les caravanes de passage, car il ne récoltait plus de foin, et il fallait monter les tentes, mais il offrait encore l'eau de vie de prune qu'il fabriquait lui-même. Je me souviens qu'Hélène n'en avait pas voulu. Moins préoccupé de cela que quelques jours plus tôt, et même encore la veille, je m'étais retenu de lui demander, encore qu'il ait pris plaisir à raconter quelques anecdotes du passé, s'il ne gardait pas par hasard la mémoire d'une autre caravanière aux yeux verts. Cela aurait été un faux pas, car une telle interrogation, qui m'aurait mis à part de mes compagnons de voyage et qui aurait peut-être engendré de l'étonnement, voire de la méfiance, aurait sans doute été pour lui énigmatique, en dépit du fait que lui et moi nous eussions visiblement appartenu à la même corporation des gardiens du passé.

Ce soir là, comme le lieu l'autorisait et que le lendemain matin devait être consacré au repos, nous sommes restés tard autour d'un feu de camp dressé sur les galets. Claude à mes côtés riait parfois et me donnait souvent raison, mais nous n'avions pas encore pris l'habitude de chanter, ni, par flemme de monter les tentes, celle de dormir à la belle étoile. Hélène était plus loin et ne disait rien. Je m'étais dit que mes pensées depuis quelques jours étaient un peu folles. Il était clair, à la voir, que tous ces lieux qu'elle traversait n'avaient pour elle que la valeur d'un décor comparable à un autre. Comme pour moi la toute première fois, ils n'étaient que le théâtre de ses plaisirs, de ses attentes et de ses douleurs à venir. Entre elle et moi, entre la personne réelle qu'elle était et le rôle idéal que je voulais lui assigner, l'éloignement n'était pas de quelques petites années terrestres. Cela seul n'aurait pas été un obstacle. Mais en réalité, par la divergence de nos préoccupations il se mesurait en années-lumière. Un jour peut-être elle serait d'un sentiment différent, mais je ne serais pas là pour le voir et ses sentiments ne rejoindraient pas non plus les miens, car nos vies, c'était bien clair, étaient destinées à ne se toucher que très peu.

## 30. Les lanternes à Saint-Julien

*'These memories lose their meaning when I think of love as something new'*

Après Pinsac, la Dordogne était cette année là comme un lac. Nous étions accablés de chaleur. A Souillac pour la première fois nous avons dormi à la belle étoile, et nous avons peu dormi. Un geai au bout du champ -c'était le *Camping des Ondines* - poussa son cri rauque tout le début de la nuit. Puis Pierre, qui avait bu et cuvait son vin depuis la fin de l'après-midi, s'était réveillé et avait entrepris de se réconcilier avec ceux et celles qu'il avait offensés, mais qui voulaient dormir. Puis Claude avait hurlé en sentant le contact froid d'un crapaud qu'Elisabeth avait caché dans son duvet. Car ces deux là s'amusaient de plus en plus souvent ensemble, et du coup de plus en plus souvent avec moi. De Pierre, elles parlaient en mal : je n'allais pas les contredire. Seule l'équipe quatre avait sagement monté sa tente. J'avais vu Hélène revenir du bourg seule et aller se coucher. Nous avons dormi par longs moments entrecoupés de réveils, jusqu'à voir les étoiles disparaître noyées dans la lueur laiteuse du petit-matin.

Le matin avait dissipé les malaises de la nuit. A Souillac c'était jour de marché. Nous avons levé le camp au début de l'après-midi. Il fallait atteindre Saint-Julien de Lampon, sur une eau presque immobile. Nous glissions lentement dans les méandres entre des plages de galets où poussaient les saponaires et des falaises parfois entaillées de failles où l'eau s'immisçait et que certains n'hésitaient pas à explorer, parfois assez profondément, en dépit de leur étroitesse et de l'obscurité. De temps en temps, nous dérangions quelque vipère qui fuyait devant nous, la tête seule émergée et dressée au-dessus de l'eau. Il ne se passait rien. Il y avait d'un côté le souvenir, et de l'autre la vie, obsédante et banale à la fois.

Formant les canoës en radeaux, les plus délurés entraînaient les autres dans des ritournelles absurdes. Alain avait été le premier à lancer des airs parfois grivois. Comme les filles se plaignaient de ne pas avoir à satiété eu accès aux douches, Alain lança un premier couplet :

*Il disait : c'est de poudre pilée que je brosse mes dents  
Le plus fin, c'est la peau de zébu dont sont faits mes escarpins  
Nous quand on marche à côté de nos grolles  
On a l'air plutôt tartignolle  
Nous comme dentifrice on s' dégrasse  
Les crochets à l' Ajax*

A Saint-Julien de Lampon, nous avons dormi dans une jolie prairie toute en longueur et à l'herbe drue un peu en dehors du village. La nuit une fois tombée, j'avais marché sur la route jusqu'à la limite où s'étendait l'éclairage public, de lumière en lumière et vers la nuit : et les réverbères sous lesquels je passais projetaient mon ombre sur le sol, en arrière de moi, puis devant à mesure que je les dépassais. Mais en outre, chaque nouveau réverbère que j'approchais éteignait l'ombre projetée par celui que j'avais dépassé : un peu comme un souvenir, un amour, si l'on n'y prend pas garde, occulte un souvenir, un amour plus ancien. Je devais découvrir bien plus tard comme, il y a fort longtemps, et avant la généralisation de l'éclairage public, Donne avait usé à peu près de la même image en relation avec le mouvement du soleil : et '*A lecture upon the shadow*' était devenu un de ses poèmes qui m'importait le plus parce qu'il donnait, à son avis, qui rencontrait le mien, la description la plus parfaite du déroulement fatal de toute passion. '*Except our loves at this noon stay, we shall new shadows make the other way...*' : Donne, il est vrai, s'intéressait au mensonge et non à l'oubli, mais la même image décrit aussi bien la lutte des amitiés anciennes et des nouvelles amitiés que les ruses réciproques des amants. Les lois qui régissent cela sont aussi rigoureuses que celles de la géométrie. On voudrait ne plus souffrir, et pourtant c'est ainsi et l'on n'y peut rien : une personne apparaît et instantanément semble se détacher sur la toile de fond qu'est le reste entier des êtres et des paysages. Et cela ne trompe jamais : la première impression est la bonne. Cette personne là sera toujours à part. On ne peut même pas parler d'un choix : on est là devant le destin, ou la fatalité, et l'on n'est plus maître de rien. On peut toujours transiger, obtenir des délais, comme dans *Le septième sceau*, le chevalier avec la Mort, mais à la fin ce qui doit arriver arrive. C'est en général le chagrin. Il faut accueillir l'inévitable. Et un jour cette ombre là elle aussi pâlera.

## 31. Approches

Le lendemain, nous avons trouvé la pluie. Nous nous réfugiions à l'abri des surplombs de schiste pour laisser passer les plus grosses averses. Elisabeth s'était couverte et elle avait rangé le livre. Puis au bout d'un moment, Danièle avait fait signe, et nous nous étions approchés d'un point où elle avait accosté, sur la droite, sous un surplomb de la falaise d'où pendaient des ronces longues comme des lianes dans la forêt vierge et chargées de mûres énormes et inaccessibles. Il s'était passé, je le compris bientôt, que Danièle savait un endroit, presque invisible et impossible à trouver pour le voyageur

non prévenu, d'où partait un petit chemin qui montait jusqu'au château de Montfort : et elle voulait nous initier sur ce point.

Au contraire de moi, Danièle connaissait parfaitement tous les lieux en aval de Lacave : une limite au-delà de laquelle je ne m'étais pour ma part jamais aventuré. Pour elle aussi, et plus encore qu'en ce qui me concernait, ces quelques jours sur la Dordogne ne devaient être que le retour d'une vie qu'elle avait d'abord connue au temps de Mado. J'avais soudain réalisé cela, et au bout d'un moment, j'avais réalisé aussi qu'étant à peine plus âgée que moi, Danièle, à qui je n'avais jusque là prêté que bien peu d'attention, si ce n'est que je la trouvais très tolérante de ma bizarrerie, se trouvait être de ce fait, et bien qu'elle ne me la rappelât en rien, une exacte contemporaine de Josée. Comment ne m'étais-je pas dit plus tôt que peut-être elle l'avait connue ? Et même, si Josée était effectivement revenue, alors les chances qu'elles se soient fréquentées, cinq ans plus tôt, lorsqu'elles étaient toutes deux de simples caravanières étaient considérables. C'était une conclusion stupéfiante, mais même si j'avais avec Danièle des rapports tout à fait sympathiques, il n'était pas question d'ouvrir, pour le moment au moins, une enquête qui aurait supposé des questions étranges et difficiles, tant elles auraient concerné des moments éloignés, oubliés ou bien, dans tout esprit normal, irrémédiablement confondus.

A peine à terre, Elisabeth s'était échappée, car elle n'était à moi que sur l'eau, et nous avions commencé l'ascension vers le haut de la falaise et le château de Montfort. Mais Hélène en revanche m'avait rejoint et nous étions restés ensemble jusqu'au moment de retourner aux canoës. Alain l'avait alors reprise. Nous étions repartis et nous tirions enfin sur les pagaies avec un peu d'ardeur. Et pour encourager tout le monde j'avais demandé à Alain de se remettre à chanter. Il avait alors donné une suite au couplet précédent :

*A ce type là  
On y a dit on est pas des paumés  
On est de Gennevilliers  
Mon p' tit gars,  
J'y ai dit moi seul personnellement  
J' connais même Orléans  
Mais il avait vu l'Afrique noire  
Les plus grands trafiquants d'ivoire  
Tous les pays du Bénélux  
Il connaissait Guy Lux!*

Et puis il avait continué, et il était passé à d'autres choses encore, et après un peu d'apprentissage nous chantions tous avec lui.

En arrivant à Caudon il avait fallu prendre un bras mort sur la gauche pour rejoindre le lieu où il était prévu de nous héberger pour la nuit. Il y avait là une institution qui ressemblait un peu au camp fixe qui nous servait de base à Vayrac, mais de règle plus austère, et le directeur avait accepté de nous recevoir, en dépit de de notre réputation de négligence, de saleté et d'improvisation. Arrivés au plus près des installations - un

kayak avait été hissé et retourné sur la berge - nous avons sauté dans la vase et transporté notre matériel au sec, puis nous avons monté les tentes tout au fond d'un grand champ que l'on nous avait désigné comme convenable parce qu'il était lointain.

Claude s'était gentiment mise en devoir de préparer le repas. Quand elle eut fini, elle vint s'allonger à côté de moi et nous avons écouté en silence l'orage qui grossissait peu à peu. Beaucoup d'entre nous, attirés surtout par le sec et la chaleur, et quoiqu'ils ne fussent pas vraiment les bienvenus, car le directeur craignait qu'ils ne corrompissent les âmes dont il avait la charge, s'étaient invités à la petite soirée qui se donnait dans les bâtiments en dur du camp fixe, et quelques unes des filles avaient réussi à profiter des douches aussi longtemps qu'il était resté de l'eau chaude. Allongés sous la tente, nous étions demeurés immobiles, un long moment seuls, Claude et moi, tous les deux dans le noir, et nous nous sentions bien malgré toute cette obscurité. Puis nous avons décidé de rejoindre les autres. Tout de suite dans cette lumière et cette chaleur confortable, qui allait bien avec les cris des ados, j'ai pensé qu'il était temps d'aller dire un ou deux mots à Hélène et je suis allé m'asseoir près d'elle.

## 32. Tentation

Tôt le lendemain matin, nous avons mis un point d'honneur à plier bagage vite et sans nous faire remarquer. La menace qui venait du ciel tendait aussi à mettre un frein à nos chahuts. Je ne sais pas bien pourquoi, beaucoup des photos qui me restent de cette histoire furent prises dans les quelques jours qui allaient venir. Les premières, assez nombreuses, montrent comme nous étions partis ce matin là. On y voit les premiers qui avaient été prêts en train d'attendre les retardataires en faisant des ronds dans le bras mort étale. Quelques équipages sont montrés en particulier : Gisèle avec Pierre *le Thaïtien*, Claude avec Marc, Patrick avec Solange, et Gérard avec Hélène, qui regarde l'objectif en souriant.

Sur le dernier cliché de la série prise à ce moment là, car après cela j'avais jugé plus prudent d'enfermer mon petit appareil dans son sac étanche, on voit enfin le chapeau blanc du barreur, mais qui se trouve saisi de dos, sur un dernier canoë qui s'éloigne. Il est impossible de dire de qui il s'agissait. Après examen soigneux des documents, il semble que plus d'un chapeau était en circulation parmi nous. Sur l'une des photos qui me restent on voit certes Gisèle porter un chapeau blanc aux premiers jours, mais aussi sur un autre cliché un garçon que je sus jamais identifier car il se présente à nouveau de dos. Était-ce le même chapeau, mais qui avait changé de mains ? Car depuis le temps que nous vivions ensemble, les objets s'étaient mis à circuler de façon constante et

compliquée, souvent en signe de confiance et promesse d'amitié, à la façon des sauvages. Et avec les objets, diverses attentions.

Il convient de préciser que la notice remise à chaque caravanier au moment de son inscription pour un séjour nautique préconisait qu'il pensât à se munir *d'un livre pour les moments de repos, qu'il pourrait prêter autour de lui lorsqu'il l'aurait terminé, d'un chapeau et de lunettes de soleil, car la réverbération est intense sur la rivière*. Ce dernier passage, on s'en doute, avait suscité de l'ironie après deux jours de pluie. Quant au livre, j'en avais apporté deux ou trois, dont surtout le troisième livre des *Essais*, que je n'avais prêté à personne, d'une part parce que j'y tenais beaucoup, et aussi parce que je ne suis jamais parvenu à être certain de l'avoir terminé.

En sus des deux premiers chapeaux dont je viens de parler, il y avait au moins celui de *Montpellier*, blanc lui aussi, mais qui ne quittait jamais sa tête. Pierre pour sa part portait presque toujours un chapeau noir aux larges bords, qui lui donnait un air d'élégance et qui devait être pour quelque chose dans ses succès auprès des filles. On voit Pierre, justement, avec son chapeau noir, sur une autre série de clichés qui a saisi les caravaniers un peu plus tard, alors qu'ils avaient été surpris par la pluie qui avait repris et que, totalement à l'arrêt, ils s'étaient abrités sous les branches basses qui surplombaient les berges.

Reste encore, appartenant à la même série, une image isolée de la Dordogne, vide à l'exception de quelques canoës isolés au loin et démesurée comme un fleuve sibérien. Et l'on voit aussi comme la surface de l'eau est frappée de l'impact des gouttes. Pourtant certains chantaient encore :

*Elle lui disait Marcel  
Fais encore la mousson  
Bon, passez-moi le sel,  
Il lui faisait la mousson*

Mais le silence était tombé sur la plupart, surveillant seulement l'horizon dans l'attente du pont, de la première maison, qui annonceraient un village et le terme de l'étape.

A Cénac, nous avons retrouvé la foule. Une série de clichés nous montre tous réunis et au sec, assis dans un restaurant où nous nous étions repliés. On remarque que certains sont rieurs et d'autres plus graves : et même Solange un peu triste. Sur la photo où elle figure, contrairement à ce que j'aurais attendu, Marc n'est pas à ses côtés : ce qui fait qu'il n'existe de lui, sous cette forme au moins, pas la moindre trace qui me reste et qui permette aujourd'hui d'anticiper ce qui était sur le point d'arriver. D'Hélène, en revanche, plusieurs images gaies subsistent, qui sont prises d'assez près : mais il est perceptible que l'ambiance n'était pas, à cet instant précis, aux échanges sérieux. Le temps s'était remis au beau dans le courant de l'après-midi. Gisèle avait ressorti sa guitare et Alain avait conduit le chœur :

*A Shangai  
Il avait échangé des Chinois contre des porte-clés  
Ils avaient mis des tigres en cage  
Ils avaient bouffé des sauvages*



*Aux vieux ils leur avaient sucé les yeux  
Il paraît que c'est fameux.*

Alors, remettant à plus tard le montage des tentes, nous avons décidé de visiter les lieux. Nous avons ôté chandails et imperméables pendant la longue montée qui conduit sur les hauteurs d'où Domme domine la vallée. Je n'avais pas été très étonné de constater que de tous, Hélène avait le plus de souffle. Là où la montée était la plus rude, elle avait lâché tout le monde et elle avait filé en avant : mais elle s'était laissée rejoindre dans le labyrinthe rupestre, où elle avait profité d'un recoin obscur pour me parler de Claude et de ses intentions.

Claude en réalité ne s'était jamais avouée vaincue, cela était manifeste, même si je ne sais toujours pas ce qu'elle avait bien pu suggérer à sa cadette influençable. S'il y avait eu complot, manoeuvres, calomnies, la personne la plus susceptible de l'avoir su aurait été Elisabeth : mais Elisabeth n'avait rien dit. Ce secret qu'elle avait sur le coeur expliquait-il sa gêne, sa réserve des derniers jours, à un moment où je m'étais aperçu à quel point je l'aimais plus et autrement que je m'étais imaginé, et qu'elle allait me manquer, et qu'il fallait essayer de le lui faire comprendre ? De Claude, je crois pouvoir dire, avec le recul, qu'elle m'avait littéralement pris au piège.

Quant à Hélène, j'avais encore été pusillanime. A Caudon, je ne lui avais finalement rien dit. Et à Domme non plus. Les circonstances avaient pourtant été favorables. Les grottes et leurs rivières souterraines, si évocatrices de rêves, si propices aussi, et si analogues aux amitiés flottantes et subreptices, avec leurs miroitements, leurs parcours erratiques et leur semi-obscurité, étaient assurément le meilleur symbole et le parfait réceptacle de la vie que nous menions ensemble en ce temps là. Cela ne convenait pas à tous et je me souviens comment l'année suivante Claudie, qui était pourtant une jeune fille sensible et douée pour la vie sauvage, avait absurdement préféré se jeter à la Dordogne - délicieusement tiède il est vrai cette année-là- plutôt que de pénétrer avec nous dans une faille de la haute falaise qui limite la Dordogne sur sa droite aux approches de Souillac, et qui semble si profonde qu'il allait falloir, croyait-elle, pour l'explorer jusqu'au bout, naviguer dans l'obscurité sous la terre. Mais Hélène était sans appréhensions de ce genre. Tout au long de la longue visite qui avait suivi, nous étions restés tout près l'un de l'autre, nos doigts sacrilèges effleurant par instant les gravures millénaires. Un moment, j'avais été tenté de la retenir, et sa main était restée un instant dans la mienne comme un oiseau prisonnier, mais cette fois encore, elle s'était esquivée sans que j'aie eu le loisir de lui suggérer quelque chose de mes préoccupations. Aurait-ce d'ailleurs été bien approprié ? Pouvait-on même seulement devant elle évoquer de tels mystères sans l'inquiéter, l'éloigner ?

Sur la terrasse du jubilé, elle avait été ramenée à sa forme de vie antérieure par ses camarades de l'équipe 4 : Marc *le petit*, Elisabeth *la jeune*, et l'ainsi-dite '*Montpellier*'. Une vie un peu enfantine où elle se trouvait bien à l'aise, les photos en témoignent. On les voit tous les quatre achetant des glaces et s'installant autour d'une table sous les arbres pour passer le temps. Puis Pierre, comme personne ne faisait attention à lui, avait

grimpé sur l'étroite balustrade de la terrasse et fait l'intéressant au dessus du vide. J'avais pensé à Yves, en soixante-quatre, lorsqu'il avait fait le tour de la fontaine de Georges plaqué contre le rocher à la recherche de prises incertaines au dessus de l'eau verte, insondable. Et cela m'avait rappelé les moqueries de Claude, à l'époque, qui ne s'était pas laissée impressionner par ces acrobaties d'histrion. Claude : cela faisait un moment que je n'avais plus pensé à elle. Ni d'ailleurs à Denise.

### 33. Initiation

Avec Hélène, en raison de ce qu'elle avait dit, nous étions redescendus un peu différents des hauteurs de Domme. Je m'étais isolé avec mon livre, et Claude s'était d'abord posée à côté de moi comme un animal familier, mais elle avait respecté mon silence, et m'avait finalement laissé m'éloigner sans chercher à me suivre. Dans la descente, j'avais dépassé Gisèle, qui était partie en avant, seule avec Pierre le Thaïtien. Solange n'était pas avec Marc, mais je n'avais rien remarqué. Je regrettais le temps, un temps comme celui de l'enfance en vérité, où tous vivaient en paix et bonne intelligence, en dépit des préférences ou parce qu'elles n'existaient pas encore.

A Cénac nous avons passé la nuit et encore la matinée du lendemain. Les *grands* avaient fait sécession et puisqu'il n'était pas question, sous ce ciel, de bivouac, s'étaient rassemblés pour la nuit, autour d'une ou deux radios, sous deux grandes tentes affrontées dont ils avaient exclu les *petits*. Le lendemain matin nous étions reposés et le temps semblait décidément vouloir se remettre. Et comme nous avons été éprouvés par les jours précédents, et que rien ne hâtait plus, l'étape à venir devant être courte, nous étions retournés à notre nonchalance. La Roque-Gageac n'était pas éloignée, où nous devons faire halte, et la flotille entière s'était étalée sur la Dordogne large et immobile. Les caravaniers les moins démonstratifs s'étaient peu à peu joints au chœur des plus arsouilles et reprenaient avec eux :

*Elle lui disait Marcel  
(Il s'appelait Marcel)  
Fais-moi l'Africain  
Il lui faisait l'africain  
Elle lui disait Marcel  
J'en ai marre de Paname  
Fais moi le tam-tam  
Il lui faisait le tam-tam*

La falaise à droite répercutait les chants, et nous avions lentement dérivé jusqu'au pied du village et du château, où nous nous étions formés en étoile pour un petit ballet nautique hérité de la tradition. Alain et les autres après lui s'étaient tus et Danièle avait repris la direction des manoeuvres. On la voit sur la photo donnant l'exemple des gestes à faire, la première à s'être dressée, debout dans son canoë. Elle était en cette conjoncture presque religieuse la maîtresse de cérémonie, et notre institutrice à tous, la détentrice de l'authenticité liturgique, la seule à avoir vraiment connu Mado et toutes ses pompes qui lui venaient de loin dans le passé.

Je m'étais tenu à part, pour la photographie, spectateur et non participant, selon mon tempérament. J'avais été ému en les voyant faire, songeant que sur le chemin de l'initiation, qui n'était pas, pour moi non plus, achevée, et dont j'étais en train de manquer un moment essentiel, j'arrivais jusqu'à ce moment juste après Danièle, étant avec elle le seul ici à savoir que Mado avait existé, et à l'avoir rencontrée. Par rapport à nous, tous les autres ici n'étaient, malgré tout, que des enfants.

Presque immédiatement j'avais, forcément, pensé à Josée et Josie. Avaient-elles, avant moi, connu cela ? Avec Mado ? Avec Pierre peut-être même ? Avec Danièle ? Pour Claude, c'était une certitude : et même, quand j'avais fini par la suivre sur l'eau, délaissant mes nouvelles amies, elle avait cela dans sa musette à souvenirs, et elle ne m'en avait rien dit. Mais Josée ? Était-elle un jour passée par cette initiation ? Si oui quelle misère que nous ne l'ayons pas connue ensemble ! A coup sûr, à l'opposé d'Hélène qui me semblait bien prude, elle aurait été, formée qu'elle était à la tradition des *bandas*, parmi les plus promptes à chanter.

## **34. Transgression**

A La Roque-Gageac, nous avions planté nos tentes au sommet de la presqu'île que formait le cingle, exactement en face du village, mais dissimulées par un rideau de petits saules qui poussaient entre les galets. Devant les plages de galets blancs, là où la

Dordogne, opaque et ocre dans les parties de son cours où elle était profonde, courait au contraire en eau claire et où il fallait parfois descendre pour alléger le canoë et même le pousser, toujours je repensais à Sonia, puis immédiatement après à mes autres amies de l'année suivante et aux premiers jours où je les avais connues. Et depuis mes tout premiers moments avec Josée et Josie, je ne pouvais plus utiliser un canoë pour simplement passer l'eau sans penser au soir de la baignade pirate à Vayrac sous la drague, le jour où Josie avait été punie pour avoir désobéi. Or après toute la pluie des derniers temps, et la nuit vite tombée sur nous, car nous étions arrivés tard à la Roque-Gageac, nous avons voulu trouver un peu de lumière et de chaleur dans un bistrot du port. A quelques uns nous avons traversé la Dordogne à la lueur des lampes-torches pour trouver un abordage entre les gros blocs de pierre qui défendaient la concavité du cingle contre l'érosion. Avec Alain pour équipier, il était normal qu'Hélène, enfin délurée, se soit à la longue mise à chanter elle aussi :

*Elle lui disait Marcel  
Bois un verre de vin frais  
Dis-moi, l'île aux pucelles  
Est-ce que ça peut être vrai?*

Elle avait fini par trouver cela amusant, comme les regards des garçons, et justement on la regardait davantage. Et au retour, lorsque au moment de se dire bonsoir pour la nuit je lui avais donné un baiser, elle avait tout d'abord eu un mouvement de surprise et de recul, puis, se ravisant après un moment de réflexion, elle s'était vivement avancée pour me le rendre.

La nuit était ensuite longuement passée sur tout cela. Nous avons dormi profondément malgré l'inconfort du lit de galets que nous nous étions donné, et lorsque nous nous sommes éveillés au matin, la nature était déjà toute sèche de la rosée du matin. Il faisait grand soleil, et presque trop chaud sous les tentes. Nous sommes sortis de nos duvets avec un sentiment de trop tard, comme craignant, à entendre les bruits de la nature tout à fait éveillée, d'avoir manqué quelque chose. Nous étions presque arrivés au terme de notre exploration vers l'aval. La dernière étape serait courte, mais la journée promettait d'être compliquée.

Ce n'est qu'en arrivant au port de Beynac que nous avons été bien sûrs de pouvoir ranger les vêtements de pluie. Nous avons hâte de voir à nouveau le soleil caresser les peaux nues, mais les photographies de l'époque témoignent qu'au moment de hisser les canoës sur la berge et de les charger sur le camion qui devait les rapporter au camp, on n'avait pas encore rangé les chandails et les pantalons. La plus intéressante de toutes montre l'équipe quatre au complet sur le point, mais elle ne le sait pas encore, d'effectuer une visite clandestine de la grande forteresse qui, sur la rive droite, domine le cours de la Dordogne. Elle montre que ce petit noyau avait attiré autour de lui diverses individualités. Posant devant un accès prévu dans les murailles extérieures, mais qui n'est pas l'entrée normalement réservée aux visiteurs, on voit Hélène et ses proches : Gérard *le frisé* et Elisabeth *la jeune - Montpellier* seule faisant défaut-,

accompagnés en outre de Marc *le petit* et Pierre *le chinois*, que l'on trouve déjà aux alentours sur des photos plus anciennes, mais aussi, et cela est nouveau, le grand Serge, et même Patrick sans Solange, sa partenaire sur l'eau, ni Martine, que jusque là il ne quittait presque jamais quand il était à terre. On voit aussi, mais c'est moins significatif, Alain, le coéquipier d'Hélène, et dont l'entrain avait fini par la gagner. Je ne dis rien du photographe, si ce n'est qu'il eut peu après l'idée, un mur s'étant trouvé bien bas, de prendre le château d'assaut. Je ne me souviendrais plus de ce moyen qu'ils avaient pris pour s'amuser ensemble s'il ne restait une photo d'Hélène, saisie en vue plongeante à l'instant même où elle se hisse par dessus la grille qui aurait dû leur interdire le passage. On devine tout de même dans son regard une certaine inquiétude.

En pratique, tout s'était bien passé. Beaucoup mieux en tous cas qu'en 64 à Padirac lorsque Yves avait eu l'idée excessive de sauter dans la *fontaine miraculeuse* pour s'emparer des pièces de monnaie jetées en offrande par les touristes. Alors il avait fallu très vite remonter en surface, par l'escalier, pas l'ascenseur, pour échapper à la colère des guides ameutés contre nous. Même Claude, qui lui était d'ordinaire favorable, et trouvait qu'on me favorisait trop parce que j'étais raisonnable, avait jugé qu'Yves avait un peu charrié ce coup là. J'avais pour ma part des inventions moins extrêmes et à Beynac, tout s'était bien passé. Nous avons visité les coins et les recoins du grand château en évitant de nous faire voir. Hélène s'était prise au jeu. Sur la tour de guet, tout en haut, je lui avais désigné dans le lointain quelques points remarquables que nous venions de fréquenter et, prenant son indépendance, elle s'était mise à morigéner Elisabeth qui ne voulait pas la suivre dans les couloirs les plus obscurs qui donnaient sur le chemin de ronde. Puis nous étions repartis.

## 35. Trahison

Avec Hélène, le charme avait été rompu dès le lendemain. Après Beynac et la visite du château, nous étions rentrés à Vayrac par un long détour en car. Deux clichés montrent devant moi, au premier rang à droite, Danièle assise à côté d'une caravanière aux longs cheveux blonds. Il pourrait s'agir de Solange, qui n'était plus jamais aux côtés de Marc. A la réflexion, je ne vois pas qui cela pourrait être d'autre, et il n'est pas exclu, à en juger par l'expression de Danièle, que leur conversation en soit venue sur ce sujet des vents sur l'eau trop passagers et de la légèreté des garçons. A la réflexion, ce n'est pas pousser trop loin le goût de la spéculation que de supposer que peut-être Solange s'était assise au premier rang pour qu'on ne la voie pas pleurer.

A l'époque, je ne m'étais pas aperçu que très vite, une fois dissous les équipages, de nouvelles associations, nées du temps passé ensemble, s'étaient composées une fois

cette contrainte levée, dans la liberté retrouvée. Que je n'aie d'abord pas compris ce qui se passait n'a rien d'étonnant, le merveilleux pouvoir de l'objectif étant d'enregistrer sans faute maint détail qui échappe d'abord à l'oeil du photographe. L'autre cause de mon étourderie était qu'Hélène était venue s'asseoir à côté de moi. C'est un détail qui avait échappé à l'objectif car la proximité même de cet objet essentiel à la compréhension du moment l'avait mis hors-champ. Ici, le recours à la seule mémoire est essentiel, mais le souvenir est solide et sans équivoque.

Hélène ne se voit pas non plus sur le second cliché, qui, à l'examen, confirme les impressions du premier. Les vastes baies du car, qui s'ouvrent vers le ciel montrent le défilé rapide des arbres qui bordaient des deux côtés la route. Nous filions sur Les Eyzies, puis Sarlat, avant de regagner Vayrac, et les visages étaient graves. Là bas, sans doute, le camp qui nous attendait était déjà jonché des premières feuilles mortes de l'été, comme un tapis pour de nouveaux jeux sous de nouveaux ombrages, et Hélène dormait. Après cela, pendant un long moment je n'avais plus pris de photos.

Ce soir là nous avons fait des crêpes. La fin du mois d'août approchait et nous avons voulu fêter ce passage de la ligne caniculaire. Dans deux jours, nous allions partir pour une nouvelle exploration, que j'attendais avec espoir et appréhension à la fois. Danièle avait expliqué que pour commencer, sur la route d'Argentat, qui longe longuement la Dordogne jusqu'au plus haut de sa portion navigable, nous nous arrêterions pour déposer le matériel de camping au lieu d'arrivée de la première étape : un endroit qu'elle avait appelé '*Vaurette*', et que j'attendais de voir avec une certaine fébrilité.

Ce soir là, Pierre parlait beaucoup et je savais que c'était pour Hélène. Gisèle avait pris sa guitare, mais personne n'avait le coeur à chanter. Ce n'était pas seulement la fatigue, et pourtant nous étions assez vite tous partis nous coucher. Je voyais bien que Danièle était préoccupée. Pierre surtout avait fait l'objet d'une remarque dépréciative : elle le trouvait bien audacieux et bien vain. Mais moi je pensais qu'elle le sous-estimait. Et dès le lendemain, cela s'était bien vu.

## 36. Une nuit d'août

Le lendemain était prévu un jour de repos. Nous avons dressé une grande table pour déjeuner tous ensemble sous les arbres. Mais je n'avais pas du tout faim, et je ne regardais que le ciel. A nouveau comme sous la pluie à Creysse, mais cette fois par temps de canicule, les horloges et même le soleil semblaient s'être arrêtés. C'est que nous avons quitté la rivière, qui était le véritable principe de tous nos mouvements, en

même temps qu'elle était à l'image de nos vies, faites de retours qui n'en étaient pas vraiment.

Hélène seule, parce qu'elle avait toujours été différente, ne semblait pas affectée par l'atonie générale. Pour elle, c'était comme la fin d'une enfance, et chaque minute était intéressante. Depuis la piscine, j'étais revenu seul sur la route sinueuse qui conduit du village à la rivière : un chemin que je ne peux parcourir sans penser à la nuit où je l'avais fait avec Claude, et où je lui avais pris la main. J'étais soudain si loin, si seul, si bien : mais en même temps je me demandais s'il ne fallait pas appliquer aux lieux la même doctrine qu'aux personnes, et si je n'avais pas eu tort de revenir.

Le soir, dans le but de clarifier les choses, Danièle avait convoqué une assemblée générale. J'ai compris bien plus tard que cela pouvait avoir eu un rapport plus particulier avec Solange, même si la question était plus générale. Solange, si cela se trouve, avait dit qu'elle avait trop de chagrin et qu'elle en avait assez. Si elle avait franchement menacé de s'en retourner dans sa famille, cela avait dû inquiéter Danièle, car cela pouvait créer des difficultés pour la composition des équipes et des équipages. Et puis cela aurait été une défaite de l'amitié qui nous importait à tous. Evidemment Solange avait des torts de son côté. Et d'abord elle avait eu tort de tomber amoureuse. Ou du moins à ce point. Personne d'autre, jusque là, n'avait affiché sa détresse avec autant d'indécence, même si plus d'un peut-être s'était sentimentalement engagé avec imprudence dans une amourette de vacances. Je pense que Danièle avait eu envie de lui dire cela, mais elle était bonne et pratique, et, déléguée parmi nous par le monde des adultes, elle assumait avec beaucoup de bonne volonté les tâches qui s'empilaient sur elle par notre faute. En l'occurrence, elle avait décidé de nous réunir pour mettre à plat tous les problèmes de cette nature en une seule fois, et pour nous engager à quelques résolutions nécessaires.

L'ironie de la chose fut, que tout au long des échanges, il n'apparut à aucun moment, et je continuai donc à ignorer, que l'amitié entre Marc et Solange venait de se fracasser : une amitié d'une qualité particulière, croyais-je, et que nous respections tous parce que contrairement à d'autres, trop bruyantes et trop passagères, elle ne semblait pas compromettre la vie collective. Et Marc m'impressionnait, avec sa tranquille fidélité, qui semblait donner tort à toutes mes hantises lorsqu'il s'agissait de se risquer à aimer, et démentir toutes les bonnes raisons que je trouvais de me tenir en retrait. Evidemment, de cela il ne fut pas question, et j'aurais été le dernier à mettre le sujet sur la table : cela m'évita au moins, dès le lendemain de me sentir ridicule lorsque l'on vit Marc, au mépris de tout ce qui avait été dit, et même de ce qu'il avait promis, s'afficher avec Gisèle.

Il est vrai que bien peu avait été résolu. Nous nous étions assis tous en rond sous la tente réfectoire, et Claude, pour signaler son succès, s'était placée à côté de moi : cela, je pouvais d'ores et déjà le comprendre après les révélations qu'Hélène m'avait faites à Domme devant les gravures rupestres. Mais qu'y pouvais-je ? Hélène s'était de toutes façons installée à part avec ses camarades de popote. Gisèle était dans un coin à gauche avec Pierre : car bien qu'ils se fussent réciproquement consommés dès les premiers

jours du séjour, et cherchassent désormais d'autres frissons, la situation avait fait d'eux des alliés.

Danièle avait pris la parole pour regretter que certains préférassent la vie de couple à la vie de groupe. Il leur appartenait de se reconnaître et de s'amender. Gisèle avait ri : elle trouvait que les deux pouvaient se concilier. Il fallait bien s'amuser un peu ! Et à la réflexion, on aurait pu faire remarquer que sa pratique personnelle des relations à deux était si peu exclusive qu'elle ne la coupait en effet de personne : mais comme j'aimais bien Gisèle, je n'allais bien sûr rien dire de tel. Marc, alors, sans prendre pour lui l'attaque, mais affectant la plus parfaite tranquillité avait suggéré une refonte générale des équipes. D'autres, plus avisés que moi, avaient peut-être compris pourquoi il voulait cela : mais personne n'avait rien dit, et surtout pas Solange. Sans doute, ceux qui la connaissaient mieux ont-ils pu comprendre son calme et son silence comme de la résignation.

Alors, Elisabeth avait parlé en conciliatrice. Ce qu'il fallait, avait-elle dit, c'était que chacun fasse un effort vers ceux auxquels il ne s'était pas encore intéressé. On avait aussi parlé de tirage au sort pour refaire des équipes : mais les avis étaient partagés, si bien que finalement on n'avait rien changé. Et après, on avait chanté :

*Un matin  
Un matin ils se sont embarqués vers des contrées fleuries  
Elle a dit  
Elle a dit je quitte les îles mollusques  
Pour le paradis  
Le vent du large bon apôtre  
Les a poussés l'un contre l'autre  
La mer était trop petite pour contenir leur amour*

Le lendemain, nous devions tous ensemble aller à Padirac et à Rocamadour.

## **37. Désertion**

*'T'll follow the river'*

Une série de deux ou trois photos prises au camp en mon absence aux alentours du cinq septembre montrent Josée, vêtue de sa robe la plus légère et la plus juvénile, celle de Vichy bleu, avec en outre des faveurs nouées dans les cheveux. Cette excentricité vestimentaire qui tendait à la rajeunir encore s'explique par le fait que les photographies avaient été prises à l'occasion de la fête de fin de camp qui avait eu lieu le dernier dimanche avant le départ : et on leur avait demandé de se déguiser. L'équipe de Josée



avait décidé de le faire sur le thème de la famille. Josée, ainsi accoutrée, était censée représenter la petite fille et tenait à la main la représentation d'une sucette découpée dans du carton, tandis que Josie toute en rose, représentait le nouveau né. Si Josée, même sans sucette, pouvait passer pour une petite fille, Josie en revanche ne figurait pas un nouveau-né vraisemblable, et elle s'était munie, pour souligner l'intention, du même genre de découpage, mais figurant un énorme biberon. Autour d'elles, leurs camarades incarnaient le reste de la famille. Dominique était très bien en chien, ainsi que Zoé en petit garçon, et Christiane en oncle militaire de carrière était à peine reconnaissable avec ses moustaches. Rosy avait choisi d'être la mère, ce qui lui avait permis, très élégante, de s'habiller à peu près comme elle avait déjà fait sans prétexte de déguisement chaque fois que les circonstances lui avaient permis de s'abstraire de sa condition de campeuse. Elle n'était pourtant pas allée, faute peut être des articles nécessaires, jusqu'aux talons hauts.

Le calcul montre que ceci se passait le cinq septembre : et à cette date je n'étais plus là, avec mes amies. Quelques jours plus tôt, le temps s'était remis au beau. Il restait cinq jours avant la fin et Mado était partie sur la Haute-Dordogne avec ses caravanières pour une dernière série de découvertes. On m'avait fait valoir qu'à la suite d'une défection elle avait besoin d'un coéquipier, et j'avais tout de suite dit oui.

Une autre photographie montre qu'après la présentation des déguisements, et probablement quelque distinction accordée à l'équipe trouvée la plus méritante, on avait déjeuné sous les pommiers. Pour l'occasion, les règles avaient été un peu assouplies et je vois que si l'on avait respecté le cadre des équipes pour s'installer autour des tables, tous les membres de la direction s'étaient mis ensemble, et que mes amies, par exception avait été autorisées, au lieu de garder les places assignées au début du séjour, alors qu'elles ne se connaissaient pas encore, à s'asseoir côte à côte. Leur amitié, il est vrai, était devenue extrême, et même excessive - quoique cela ne me gênât en rien, et que même au contraire cette pensée me fût douce. De toutes façons, je n'étais plus en situation de m'en mêler.

## 38. Au bord de l'eau

*"Je m'éveillai enfin, et la peur fut alors un peu quiète, qui au lac de mon coeur avait duré, la nuit que je passai en si grande pitié."*

Avec Mado en tête, et Claude était là elle aussi, quelque part, nous étions partis d'Argentat, en Corrèze, et pour la première fois j'avais découvert vraiment la rivière. Au ras de l'eau, l'air était encore tiède et le soleil toujours caressant. Le vent léger bruissaient dans les feuillages. Le paysage défilait comme une aventure et j'attendais avec excitation le grondement annonciateur des rapides. Les années suivantes ajouteraient chacune à la magie du phénomène. Remonter à la source, c'était comme

renaître, et suivre le cours toujours renouvelé de l'eau était comme vivre d'une vie nouvelle : ou mieux encore, c'était la même vie recommencée, puisqu'il y avait le souvenir. Le passé n'était pas aboli, on le voyait se dérouler au contraire comme ressuscité, mais les erreurs étaient effacées : et tout redevenait possible. Tout ce qui avait été manqué pouvait être cette fois réussi. J'avais compris le sens de la rivière.

Au premier soir, nous étions arrivés dans un endroit charmant, une vaste pelouse au bord de l'eau, très basse, un peu sauvage mais parfaitement accueillante, où l'on pouvait dormir sans quitter la rivière, sans cesser de l'entendre chanter. Et cette nuit là, je l'avais vraiment passée avec la rivière. J'avais rêvé que mes amies avaient disparu. Elles s'étaient enfuies et je les recherchais. Je les imaginais perdues en des profondeurs inaccessibles, au fond d'une vallée noyée. Elles avaient fui, pour ne plus me revoir peut-être. Etre ensemble et à l'abri de moi, complices à mon encontre. Je ne savais si je pourrais les suivre : et à quoi bon ? Puisqu'elles ne voudraient plus de moi.

Josie, c'était son habitude, laissait parfois, quand elle allait en canoë, équipière d'avant, avec moi souvent, parfois avec Josée, son pied traîner dans l'eau, ou simplement l'effleurer. Cela créait de petits tourbillons qu'elle se plaisait à observer, et un jour qu'elle s'y était amusée sans s'être d'abord débarrassée de sa sandale elle l'avait perdue dans le courant qui était vif avec la crue d'automne. Comme j'étais tout près sur la rive, je m'étais mis à l'eau pour la rattraper. L'eau était froide comme toujours lorsqu'on ouvre les barrages, mais cela ne me faisait plus rien. La sandale avait coulé assez vite. Elle était descendue en tournoyant dans la profondeur brune et opaque où je l'avais suivie.

A quelque profondeur, totalement immergées, j'étais tombé sur les ramures d'un arbuste sans doute arraché aux rives d'amont dans l'hiver précédent, et qui avait sombré là, pour y rester depuis. C'était étrange, car nous étions passés maintes fois au-dessus de cet endroit sans nous douter de rien. La sandale y était accrochée.

Mais je me souviens aussi que mon attention avait alors été attirée par les lumières d'un village englouti dans l'eau glauque d'automne. Je voyais des clochers et j'entendais les cloches, comme on montre à Lacave dans un des gours le reflet d'un village englouti figuré par les concrétions de calcite. Je m'étais, inexplicablement, senti rassuré, et soudain, Josie était à mes côtés et voulait bien m'aider. Josée était plus loin, plus profond : mais où exactement ? Josie ne savait pas, n'ayant pas voulu la suivre, comme elle avait fait à Creysse quand elle était partie avec des inconnus. J'étais bien embêté : mais ce n'était qu'un rêve et je m'en étais échappé. C'était le petit matin. Dehors, la brume glacée de Septembre flottait à la lisière d'un champ de maïs voisin que des barbelés cernaient, et qu'un homme longeait à pas lents. En repensant à mes amies, je me figurais les hirondelles, comme elles font leur ronde semblant s'attendre et ne pas s'attendre, faisant halte et repartant sur les fils électriques, partant pour revenir plus nombreuses, comme des notes de musique sur les fils électriques, comme l'une au petit jour laisse partir sa compagne et se retourne pour un adieu furtif à celle-là qui reste et que l'hiver va glacer.

Le matin, très tôt, en sortant de sous ma tente, j'avais buté sur une paire de pataugas abandonnée dans l'herbe. Il faut dire qu'à la colonie on nous en donnait une paire au début de la session, et même une deuxième ensuite si, avec toutes ces marches et ces randonnées nous avions usée la première. Claude avait demandé qu'on lui en apporte une, que ce soit à Argentat, ou bien plus bas sur la Dordogne, et j'avais été chargé de la commission.

Claude avait eu de la chance : j'étais arrivé très vite. Mais pour les pataugas, je m'étais grossièrement trompé sur sa pointure : étourdimement j'avais fait comme pour moi. Je ne savais pas Claude vaniteuse, mais elle s'était mise en colère. J'avais eu droit à un nouvel échantillon de son langage : '*Du trente-neuf ! Franchement tu charries. Tu me prends pour quoi ? Tu peux te les garder tes grolles*' avait elle grondé. Et depuis, elle refusait de me parler.

J'avais abandonné les chaussures, inutiles, dans l'herbe aux abords de ma tente, et je les trouvais là, au petit matin, après ce rêve étrange. Tout me le disait donc : il fallait rentrer. Rejoindre avant le franc automne mes tendres compagnes de l'été que je n'aurais jamais dû désertier. Retrouver l'aimable facilité des rapports avec elles et l'égalité de leurs tempéraments sans fureur et sans complications. J'escomptais que, fidèles, elles n'auraient pas bougé en mon absence. Mais il fallait attendre un peu pour les rejoindre : un jour et une nuit encore, ce qui était une éternité dans les échelles de temps où nous nous mouvions. Il fallait passer encore une nuit loin d'elles. Une nuit et ses rêves peut-être. *There is the rub*. Et même si j'espérais les retrouver au point où je les avais laissées, je craignais un peu qu'elles fussent tristes comme moi désormais, et pleines d'amertume.

## 39. Abjuration

Ce soir là, nous étions arrivés à Beaulieu. Et puisque j'avais rejoint l'espèce errante des descendeurs de Dordogne - ce qui deviendrait peu à peu mon identité essentielle - on m'y avait offert, en gage de bienvenue parmi la confrérie, une menthe sauvage cueillie dans l'herbe humide. Au près du feu de camp une inconnue chantait, s'accompagnant à la guitare, sous le ciel vide et noir. J'étais sensible au charme de sa voix, mais je restais inconsolé. Pourquoi m'étais-je privé des derniers moments d'un bonheur si rare ? Josée et Josie sans moi riaient et buvaient du jus de pomme. L'humanité sédentaire était en fête et, la tête ceinte de guirlandes, levait des coupes emplies d'un breuvage doré qui rendait immortel. Et moi, pendant ce temps je frissonnais, seul dans la nuit. Je me trouvais exilé à deux grandes étapes en amont, en Corrèze : un pays tout différent.

Un rendez-vous était prévu le lendemain, à Puybrun, où je pourrais, si je le voulais, décider de rentrer sans attendre. Le temps passait. Bientôt il serait trop tard. Septembre était là. Il ne pleuvait plus pour le moment, mais au matin la rosée mettait des heures à disparaître et le soir la nuit soudaine nous laissait éperdus. Elle était finie la saison des amours. Josée, Josie avaient, j'en suis certain, appris ma pauvre histoire de l'année précédente avec Claude, car tout se sait en vérité, et elles avaient forcément reconsidéré nos rapports, tout comme moi j'avais fini par apprendre quelques détails que je n'aurais pas imaginé sur mon amie Michèle de l'été d'avant Claude, en Bretagne. Et donc, il était trop tard. A coup sûr, Josée et Josie avaient compris avant moi ce que j'avais fait en partant sur la rivière. Se doutaient-elles de la façon dont les choses avaient tourné ? On ne rectifie pas une histoire ratée : surtout après avoir dans la pensée et dans le cœur écrit le mot '*fin*'. Et cela valait aussi bien pour une histoire que pour l'autre.

Josée et Josie, surtout Josée, m'avaient défié en s'enfuyant et j'admiraais que des captives comme elles aient pu, malgré la faiblesse de leur situation, prendre le dessus par la seule puissance qu'elles exerçaient sur mon esprit, qu'elles aient trouvé le moyen de se faire inaccessibles, elles qui étaient comme attachées au piquet, aux lieux de nos premiers mots échangés. Et rien de tout cela ne pouvait ressembler à un jeu.

Mon rêve disait comme elles s'étaient mises hors de portée sans pourtant se montrer infidèles aux lieux où nous avons été heureux ensemble. Elles étaient parties dans les rues noyées du village englouti. C'était là qu'il fallait retourner pour les voir : tel était le message, et il était irrésistible.

Je pensais à ce que j'allais leur dire, en les revoyant, puisque j'étais bien décidé à les revoir, à revenir avant qu'elles soient parties. Je voyais déjà cela, comme nous marchions parfois le long de la rivière sur le chemin de halage. Josie était au milieu. '*Vois, lui disais-je, comme nous sommes aujourd'hui séparés. Notre amitié est passée dans l'ombre de celle qui te lie à Josie. Celle-là est plus forte, et moi je m'y suis résigné...*'

Je me résignais un peu vite. Pour me consoler, je cherchais à me remémorer mes premières impressions de Josée, vêtue d'un flottant bleu, d'un pull Bordeaux et de socquettes blanches, à genoux sur le parquet grossier du grenier, le buste un peu penché en avant, légèrement appuyée sur les doigts tendus de ses deux mains, démontrant la numération Inca. Elle ne regardait pas du tout vers moi, non par calcul, à cette époque, ni pour se revancher de mon indifférence, mais parce qu'elle ne me connaissait pas encore. Et moi, je la regardais, puisqu'elle s'était mise au centre des choses, quoique modestement, et tout de suite elle m'avait beaucoup plu, si sûre d'elle-même et si pénétrée de ce qu'elle faisait, si posée. Elle avait encore ses cheveux longs, tenus par un bandeau bleu, qu'elle allait faire raccourcir par la suite. Et moi, perché sur une pile de sacs à dos qui avaient été rangés là pour l'hiver et que nous nous répartirions bientôt, je la regardais de loin. J'avais su dès le premier instant que cette image ne me quitterait plus, qu'avec quelques autres elle m'appartenait pour toujours. Aucun éloignement, pensais-je, ne pourrait plus à partir de cet instant nous séparer.

## 40. Le verdict

L'été de 1970 n'avait pas été aussi pluvieux que celui de 1965, mais il y avait tout de même eu de violents orages, et même le 4 août une tornade dans les Landes. Cependant, comme exprès pour nous, le temps était redevenu favorable à partir de la mi-août, et il s'était maintenu ainsi, si bien que cinq ans presque jour pour jour après le moment où un automne précoce avait troublé les jeux qui me réunissaient avec Josée et Josie, nous avons eu très chaud le jour où nous étions allés avec Danièle à Padirac et à Rocamadour.

Cette nuit là, j'avais rêvé à nouveau des monstres cruels qui vidaient peu à peu mes souvenirs de leur qualité émotive, mais je m'étais éveillé sans angoisse. Cette fois, tous mes compagnons avaient depuis longtemps changé de camp: ils avaient rejoint le camp de l'oubli, et j'étais en train de les rejoindre. La dernière, la personne qui m'était la plus précieuse - et le rêve ne se prononçait pas sur son nom - fut prise d'une lente évanescence, et je la vis soudain, sans un soupir, se faire transparente et cesser de m'apparaître. L'amertume de ce que je subissais se mua alors en une extraordinaire douceur, à laquelle je m'abandonnai tout à fait.

La nuit nos rêves nous punissent pour les choix que nous avons fait le jour : mais le jour suivant vient enfin, un jour gai, un jour triste, et les chasse. Et donc le lendemain du jour où j'avais été si triste de voir Hélène s'éloigner, j'étais si bien reposé, et si bien dans mon duvet, que tout empli du songe de la nuit, que je serais resté là un long moment encore, dans le noir, si, envoyée par Danièle, car il était déjà tard et bientôt l'heure du petit-déjeuner serait passée, une ado du camp ne m'avait fait voir, en soulevant la toile pour entrer dans la tente, la lumière éclatante de l'un des derniers jours du mois d'août. Elle était très jolie, et il se trouve que nous nous étions parlé la veille. Elle partait en randonnée et venait aussi pour me dire au-revoir. Elle s'était assise dans la pénombre et j'avais d'abord voulu lui parler des lieux qu'elle allait découvrir. Mais je m'étais rapidement lassé d'une entreprise si inutile, car je savais que j'allais omettre l'essentiel. Je lui avais donc dit seulement que je penserais à elle, comme sans doute elle penserait à moi : sagement résolu tous les deux à ne pas errer au-delà d'une belle profession d'amitié et de ce parfait échange.

Puis les choses avaient moins bien tourné. Je ne pouvais pas en vouloir à Danièle pour cela, mais nous avons tout fait de travers ce jour là. D'abord, Danièle avait voulu nous montrer Saint-Céré, cité un peu inutile à laquelle aucun souvenir ne s'attachait jusque là. Padirac me parlait davantage, mais je n'avais plus envie de retourner sous terre. Cela faisait un moment que je m'étais mis à penser à mes premières amies perdues et au lieu de cela, c'est ce jour de l'excursion à Padirac, parce qu'il n'y avait plus rien d'autre à faire, à moins de s'enfoncer dans les profondeurs de la terre, que de s'asseoir quelque part à l'ombre et de ne plus bouger, que j'avais commencé à jeter les premières idées du *cahier jaune*, qui est à l'origine de ce récit. Claude était restée au bord du gouffre avec moi, mais comme je l'ai déjà dit, tout souvenir est un secret, et il n'était pas question en ce lieu de lui parler de l'essentiel. Tout de même, je lui avais un peu montré le cause :

les murets, les broussailles, et étonnamment, un endroit où poussait un peu d'herbe tendre et que je connaissais de longtemps. Beaucoup d'idées me venaient mais je restais silencieux et elle s'en contentait. Je sus plus tard que notre disparition avait été remarquée, mais cela ne faisait pas partie de mes préoccupations.

A Rocamadour nous étions arrivés par le haut et nous avons pris le chemin de croix à l'envers. A mi-descente, je m'étais assis sur un petit muret de pierre qui domine la vallée et j'avais revu pour la première fois depuis l'automne la prairie divisée par l'Alzou, un simple ruisseau, où nous avons campé. Je n'avais pas remarqué Claude qui était venue s'asseoir à côté de moi. Hélène était passée très vite. Elle riait en dévalant les marches avec ses copains. Presque en bas, le grand escalier des pèlerins m'avait ramené au jour où nous étions passés dans l'autre sens avec Josée, Josie et Christiane, qui s'était vu interdire l'entrée du sanctuaire parce qu'elle était en short.

Je me suis souvenu qu'à Rocamadour, on célébrait en 1970 le septième centenaire de la visite de Saint-Louis : avec Josée et Josie nous avons vu l'affiche autrefois qui annonçait le pèlerinage à venir, et nous nous étions, en riant, promis d'être là. Puis j'avais fait, sur le grand escalier une photographie de groupe avec Josée, Josie, Christiane, et quelques autres. Mais prendre les gens en photo n'est-il pas une façon de leur dire adieu ? Il y a, chez le photographe, une façon de tourner le dos quand l'image est dans la boîte qui a quelque chose d'odieux et de définitif. Tout de même j'avais souri en me disant que j'étais là : je n'avais pas tourné le dos sans retour. Mais mes amies ? Avaient-elles été fidèles ? Je ne savais toujours pas.

Après cela, pour une fois, nous avons fidèlement respecté la halte de Copeyre, point de tous les revirements. Martine s'était faite photographe avec Marc, qui à Rocamadour, dans une des boutiques où l'on vend des colifichets aux touristes, lui avait fait un petit cadeau avec de l'argent emprunté à Solange. Au moment de repartir, il avait fallu attendre Gisèle, toujours aussi joyeuse, et qui avait dû courir pour rattraper le groupe. Elle m'avait raconté comme elle avait gagné une petite boîte de foie gras en jouant des airs pour les passants. Debout dans l'autocar, j'avais rapidement vérifié que l'on n'avait oublié personne. Hélène était bien là, qui s'était installée au fond avec ses nouveaux compagnons de jeu. Puis le chauffeur avait démarré sèchement car il ne s'agissait pas de traîner si l'on voulait encore voir Sarlat – mais voulions-nous voir Sarlat ? - et perdant l'équilibre j'étais tombé assis aux côtés de Gisèle qui avait de peu sauvé sa guitare. Bientôt elle s'était levée et, refusant que nous rentrions tristes au camp, elle avait fait chanter tous ceux qui n'avaient pas été déçus ou trahis, et ceux qui l'avaient déjà surmonté :

*Un fol amour  
Se consume au bout de quelque temps  
Comme un feu de Saint Jean*

Le soir, j'étais allé retrouver Nicole. Les ados du camp fixe, à ce qu'elle disait, n'étaient pas plus intéressants. Il est vrai qu'en cinq ans - et quelles années ! - les ados avaient beaucoup changé, mais le directeur n'y était pas non plus pour rien : il ne prenait aucune initiative pour les intéresser, disait non pour tout et ne se préoccupait que de sa propre

tranquillité. Cela n'avait plus rien à voir avec ce que j'avais connu, lorsque les vacances au plein air étaient encore un peu une idée politique. Alors, disait Nicole, ils ne faisaient rien de la journée. Ils restaient vautrés sur leur lit, lisaient des romans-photos ou bien organisaient des concours du baiser le plus long. Il n'y avait rien à en tirer.

Je plaignais Nicole d'être assignée au camp fixe. Elle aurait dû venir avec nous. Cela aurait peut-être même pu s'arranger. Nous, sur l'eau, nous souffrions mais nous ne nous ennuyions pas, et après tout, depuis Jarménil elle appartenait à notre famille. J'étais sûr que sur l'eau, par les prairies, par les gués, par les bancs de galets et par les taillis, nous nous serions si bien entendus, Nicole et moi : mais cela ne devait pas être. Je crois que sans le dire elle me reprochait ma philosophie de la vie. *"C'est drôle, avait-elle dit, rien ne semble avoir d'importance avec toi. Tout glisse !"* Or c'était faux. J'aurais bien voulu ne rien ressentir, mais je pouvais seulement faire semblant : mais comment le lui expliquer ?

De Nicole, qui n'était revenue qu'une fois, il ne me reste qu'une seule photographie de cet été là : une photographie qui est aussi la dernière que je pris jamais d'elle, enfin si l'on peut dire, car c'est une vue générale du camp au coucher du soleil, et on l'y reconnaît à peine, si ce n'est à sa posture, d'une rare distinction, debout, très droite et mains croisées sur la poitrine, passant au loin entre les tentes et dans la direction des bâtiments en dur. Une simple silhouette qui s'éloigne, et ce cas ne faisait que confirmer mon opinion : les amitiés de vacances tirent tout leur prix de leur brièveté, et du fait qu'elles trouvent à peine le temps d'éclorre et certainement pas celui de faner. Leur loi est de se succéder sans empiéter les unes sur les autres. C'est à ce prix que chacune peut rester dans la mémoire comme une joie pour toujours. Mais c'est ensuite un peu plus faiblement chaque année que, l'été revenant, je reconnus le retour de la brise chaude et enveloppante de cette année là. Et moins encore l'aube brumeuse de Vaurette. Ensuite, l'été ne ramena longtemps que les pluies, chaudes ou froides, et le vent et la brume : rien qu'un décor vide et mélancolique, et un jour plus rien même de tout cela. Et je devais longuement me repentir de ma désinvolture.

Tout glissait ? Non. C'était faux : Martine, par exemple, comme je l'avais regardée s'éloigner, à Créteil. Dès le début elle m'avait fait penser à Claude, avec ses yeux d'un châtain profond et ses cheveux bruns mi-longs. Elle me la rappelait encore par son accent parisien et son ton déluré, et j'avais pensé, la situation étant assez comparable, au premier soir de son arrivée à Vayrac, en 1964, sous la tente réfectoire. Tout cela aussi je l'avais oublié, jusqu'à ce que Martine me le rende en disant, sur le quai du métro, à Londres, n'avoir jamais su ce que pouvait être l'innocence. J'ai tout de suite pensé à Claude : ce n'était pas si loin après tout... Et au bout de quelques semaines seulement j'avais fini de la dégoûter de moi et elle était partie sans se retourner, sur la dalle, en pantalon bleu et imper blanc, avec cette façon bizarre de se dissoudre sous le regard, comme retranchée derrière une barrière invisible. Et ce ne devait pas être la dernière fois. Sylvie, Josiane, Rachel, Armelle, et Dorothee : elles étaient parties sans que je les retienne. Et Dominique aussi, à Villar : mais celle-là je me la pardonne, car c'était trois mois à peine après avoir perdu Josée et j'étais encore comme en deuil. Mais tant d'autres encore dont je ne sus jamais ou oubliai vite le nom : mes plus grands échecs. Mais j'étais toujours parvenu à me persuader que je ne souffrais pas.

Nicole me comprenait, je crois : mais justement. Elle me trouvait spécial, mais pas dans un sens qui l'intéressait : d'où son attitude, et la façon dont elle me tenait à distance. Je lui avais bien proposé de faire un tour dans la nuit, sous les étoiles, mais elle n'avait pas voulu. Elle avait dû penser que je ne parlais pas sérieusement, et elle était partie se coucher.

## 41. Le gage

Cinq ans après mes jours entre Josée et Claude et toutes les impossibilités qui m'avaient si cruellement cerné, j'étais remonté à nouveau vers les sources de la rivière, jusqu'à Argentat. C'était avec Danièle cette fois, et cette autre Claude, à qui je ne disais rien de ce qui m'importait, et dont le courroux m'eût été indifférent : c'est à dire que l'histoire s'était répétée, mais sans rien rappeler de nouveau, sans du tout se relier au passé.

Après la longue randonnée qui nous avait fait découvrir la partie civilisée de la rivière et l'escapade triste et désordonnée dans des terres qui avait suivi, et au cours de laquelle j'avais dépouillé les lieux de la magie dont ils avaient un temps été revêtus au lieu, comme j'avais cru pouvoir le faire, de m'en pénétrer de nouveau, ou, pour user d'une autre image, de m'y plonger comme dans une eau lustrale, il était prévu de faire en trois jours à peu près la partie haute, plus vive et plus froide, plus aventureuse et plus intéressante aussi, puisque je ne l'avais qu'esquissée dans les temps désormais anciens où je divaguais entre Claude et Josée. Et après ce serait la fin.

L'usage était, en montant à Argentat, de déposer le matériel de camping au point d'arrivée de la première étape. Depuis la route, il fallait descendre jusqu'au campement au bord de l'eau par un chemin assez long qui ne m'avait d'abord rien rappelé, mais lorsque le soir nous étions revenus par la rivière, j'avais tout de suite reconnu l'endroit où s'était terminée cinq ans plus tôt, avec Mado et ses filles, dont il ne me restait aucun souvenir, ma toute première étape de randonnée nautique.

Il y avait en particulier ce long chemin bordé de barbelé, ces maïs. Je m'étais souvenu de Claude et d'un matin où je m'étais réveillé de bonne heure. Et aussi du vieil appareil photo que j'avais extrait de son étui tout racorni. Il avait fonctionné, et je possédais encore cette photo, un chasseur longeant un champ de maïs dans la brume. La photo, même si je détestais me l'avouer, avait été impuissante à conserver l'émotion du moment, et j'ignorais, encore en soixante-dix, jusqu'au nom de cet endroit où je n'avais passé que quelques heures, mais cinq ans plus tard mon corps le trouvait familier et même émouvant.

Contrairement à soixante-cinq, l'année de la pluie, il faisait franchement chaud le jour où nous étions passés à Vaurette, et nous avons beaucoup folâtré sur l'eau et sur



l'herbe. Les filles avaient été jetées à l'eau. On leur avait dérobé leurs bouteilles de jus de fruit pour improviser un jeu de passe à dix. Lorsque le jeu voulut qu'Hélène me poursuive, elle avait d'abord hésité à jouer avec moi, puis s'était rappelée que nous étions réconciliés. Ensuite pour bien marquer l'étendue de ses droits, elle avait encore volé des noisettes. Enfin, nous avons décidé, à quelques uns, de dormir à la belle étoile.

Elisabeth, depuis quelques jours, ne s'éloignait plus de moi dès que nous touchions terre pour aller rejoindre ses autres amis. Elle était venue lorsque j'avais dû aller chercher de l'eau, et le gros chien du fermier nous avait laissés passer. Et comme elle était restée, assez tard dans la soirée, assise à mes côtés pour regarder le soleil se coucher, et semblait ne pas vouloir bouger de là, Claude avait pris soin en préparation de la nuit d'interposer son duvet entre nous.

Pour ma seconde nuit de Vaurette, il ne m'était venu aucun rêve. Je m'étais pourtant réveillé à nouveau de bonne heure. Tôt le matin, j'étais allé piquer une tête dans l'eau froide - voulais-je me punir d'avoir manqué à la nostalgie ? - puis nous étions repartis. Sur l'eau, avec Elisabeth, nous étions entre nous. Après quelques minutes, elle s'était retournée et elle avait détaché de son cou un petit pendentif en laiton de style hippie qu'elle avait acheté en Angleterre, et qu'elle portait depuis le début du séjour. Elle me l'avait tendu et m'avait demandé de le porter. C'était un objet très simple et sans grande valeur, sinon comme gage d'amitié. Et donc, il faut dire que sur la rivière, si l'on souffrait, au moins on ne s'ennuyait pas.

## **42. La fête à Beaulieu**

Le beau temps n'avait pas duré, et lorsque nous étions arrivés à Brivezac en fin de matinée une petite pluie fine avait commencé à tomber, pour s'interrompre bientôt. Mais la menace était là. Comme Bernard nous quittait, nous nous étions trouvés en nombre impair et après la halte du déjeuner j'avais dû prendre le canoë monoplace et abandonner à Claude la sauvegarde d'Elisabeth. Assez vite il s'était mis à pleuvoir franchement, et nous avons recommencé à raser les berges pour y trouver la protection des feuillages. En dépit de cela, nous avons vite été trempés jusqu'aux os. L'étape n'en finissait plus et nous avons été soulagés de détecter les approches de Beaulieu. La Dordogne était comme un grand lac, retenue par un déversoir qui barrait tout son cours sauf un étroit boyau sur la droite, que nous avons dévalé avant de nous arrêter sur l'île qu'il délimitait, à gauche, où se trouvait le camping. Ce n'était pas là que Mado s'était arrêtée autrefois.

Il avait fallu monter les tentes sous une pluie qui s'était encore renforcée. Il était déjà tard, et nous avons fait la vaisselle à la nuit. Je me souvenais comment cinq ans plus tôt c'était déjà la nuit qui nous avait enveloppés à peu près en ce lieu, une semaine plus tard à peu près dans le cours de l'année, et comment mes amies d'alors m'avaient manqué.

Nous avons besoin de chaleur, de lumière, et nous sommes allés au bourg. Il y avait de la vie dans les cafés en face du foirail et nous nous y sommes mêlés. Seul Gérard était vraiment triste ce soir là, car Elisabeth, elle me l'avait confié, l'avait jugé définitivement ennuyeux et s'étudiait à l'éviter. Je restais avec Claude, mais Hélène n'était jamais loin depuis que nous avons fait la paix, assis en équilibre au dessus de l'eau, à la pointe la plus extrême de l'île. Il y avait une soirée à *La Cabane* : la *Cabane* était vraiment une cabane, un peu en dehors du bourg, où les jeunes gens du pays se réunissaient pour danser entre eux, et comme il ne pleuvait plus, ils nous avaient décidés à les y suivre. Et nous avons dansé en effet. Gisèle surtout, avait été très à l'aise et avait dansé avec tout le monde, et moi surtout avec Elisabeth. Pierre faisait beaucoup de bruit lui aussi, et Hélène au contraire restait un peu à part, maussade et sans entrain.

Nous étions rentrés en faisant bien attention à ne pas trébucher dans l'obscurité sur le sol glissant et gorgé d'eau. Il avait fallu passer dans l'île, puis regagner les tentes sans se tromper, dans l'obscurité. Une place restait dans la nôtre depuis le départ de Bernard, et Claude avait trouvé un prétexte pour venir l'occuper. Elle s'était fourrée entre Danièle et moi. Elle n'avait rien sous son gros pull rouge.

## 43. Les eaux vierges

*'Quand il fut de l'autre côté du pont, les fantômes vinrent à sa rencontre'*

Le lendemain matin, c'était le 29 août, nous nous étions réveillés tard et, considérant la fatigue générale et le fait que la pluie avait recommencé à tomber, le départ avait été remis à l'après-midi. Dans le vaste monde, on en était aux derniers préparatifs pour la dernière nuit du rassemblement géant de l'île de Wight, où six-cent-mille personnes allaient assister aux concerts historiques donnés par les *Who* et par les *Doors*. Pour les *Doors*, ce serait une des dernières fois, et Jim Morrison allait mourir moins d'un an plus tard. Ces choses là allaient avoir une certaine importance pour moi l'hiver suivant, mais dans l'immédiat, nous n'en savions absolument rien. Dans l'île des Escouanes nous n'allions trouver que le silence et les senteurs de la nature : galets, fouillis d'arbres morts et saponaires.

L'étape n'était pas très longue jusqu'aux Escouanes, et au besoin on pouvait sauter la halte à Puybrun : d'autant que la guinguette où j'avais mangé un café liégeois avec Mado lors de mon dernier passage avait depuis ce temps brûlé et n'avait jamais été reconstruite. Après ce point, ce serait pour moi la vraie découverte. Un secteur inexploré.

Si je n'avais encore jamais vu la rivière entre le pont de Puybrun et l'île des Escouanes, c'est parce qu'avec Mado en soixante-cinq, à peine arrivé à Puybrun, j'avais voulu rentrer et retrouver celles que j'avais abandonnées au camp fixe. Je n'irais pas cette année là aux Escouanes, ni même avant longtemps. Et j'aurais sans doute été plus impatient encore si j'avais eu conscience de me trouver en vue du château de Taillefer, de Mansergues, où résidaient de si chers souvenirs : des souvenirs qui s'étaient depuis ce temps là beaucoup affaiblis.

J'attendais malgré tout encore quelque chose de cette avant-dernière étape, mais avant le départ, comme il y avait des traîneurs et qu'il fallait les attendre, nous étions retournés nous asseoir, avec Hélène, sur le tronc d'arbre au dessus de l'eau où nous nous étions un peu réconciliés le soir précédent après la vaisselle. Elle voulait tirer les leçons de la veille, de ce qui s'était passé à la cabane et puis ensuite, après le retour au campement, dans la nuit. J'avais remarqué qu'elle s'était sentie seule, mais je ne me doutais pas qu'elle aurait pu ressentir quelque chose à propos de ma proximité, depuis un moment, avec Claude et en même temps avec Elisabeth. *Claude avait gagné son pari* : c'est l'essentiel de ce qu'elle avait dit, presque tout de suite, avec une ironie amère. Je lui avais répondu qu'elle n'y était pas pour rien : et c'était peut-être un peu vrai. *Oh, mais moi je m'en moque tout à fait !* Avait-elle contré très vite. Mais c'était peut-être un peu faux. Pourquoi sinon revenait-elle là dessus ? Elle tenait à être désagréable, et ne se rendait peut-être pas compte qu'elle ne pouvait pas me faire plus plaisir. Ou bien elle s'en était rendu compte, et comme elle n'était plus habituée, depuis que tout le monde faisait attention à elle, à subir la moindre contrariété, cela l'avait bien énervée. A-demi contents l'un de l'autre, nous en étions restés là.

Sur l'eau, pour nous donner du courage nous avons recommencé à chanter :

*Le Marcel*  
*Lui a dit retourne à tes deux guignols*  
*Bons baisers et bon vent*  
*Du bateau elle ne vit que la Corse*  
*En lavant les verres par force*  
*Sans adieu elle quitte Cupidon*  
*Dans la soute à charbon*

Et pour nous faire taire, Hélène et sa coéquipière nous aspergeaient d'eau à grands coups de pagaies : ce qui comptait pour peu et ne nous faisait pas taire, étant donné la pluie.

J'avais reconnu bientôt le pont à Puybrun, et dans le lointain, le château de Castelnaud, sur lequel il y aurait eu pas mal de choses à dire. Mais ce n'était pas le moment. Après Puybrun j'étais dans l'inconnu. Je découvrais la partie de la Dordogne où je savais que Claude était passée, autrefois, avec Mado, et sans moi, et peut-être aussi Josée et Josie l'année suivante. Aussi je regardais et je me taisais : mais il n'y avait rien à voir ni à comprendre. La pluie était devenue la préoccupation principale, car nous savions que là où nous allions, il n'y avait aucune installation d'aucune sorte pour nous accueillir et nous délivrer de l'averse.

Aux Escouanes nous étions arrivés trempés, et avec Elisabeth je m'étais mis en quête, sans beaucoup d'espoir, d'un lieu abrité. Il y avait parfois, dans ce genre d'endroit, des granges abandonnées : mais nous avons exploré en vain les deux rives de la Dordogne avant de nous résoudre à retourner au point où nous avons tout d'abord abordé, sur la grande étendue de galets de la rive droite, et à nous installer dans le lieu le plus sauvage, où nous pourrions au moins faire un grand feu de camp avec les branchages et les broussailles qui abondaient dans ces alentours apparemment désertés.

Les choses n'avaient pas trop mal tourné après tout cette nuit là. Nous nous étions entraînés. Nous avons taillé des branches vertes pour faire des brochettes. Hélène s'y était mise et elle n'était plus du tout agressive. Et comme la pluie s'était interrompue, Claude avait aidé Elisabeth à étendre ses affaires en espérant qu'elles sèchent. Pierre, ce qui étonnait de sa part, avait bien aidé pour la récolte du bois mort. Il arrivait toujours lorsque le moral était au plus bas que se lève tel ou tel qui jusque là s'était plutôt laissé porter.

Tout en récoltant de quoi faire le feu de camp, avec Pierre, nous avons parlé d'un sujet que nous avons en commun : car depuis un moment, et jusqu'à nos conversations récentes, c'était surtout par lui que je touchais encore un peu à Hélène. Or il était catégorique : Hélène était un bébé, et il n'arrivait à rien avec elle. Et l'autre soir à la cabane, il avait carrément laissé tomber l'affaire. J'avais fait mine de compatir, mais pas très longtemps parce qu'il avait fallu que je me lève pour pourchasser Alain qui m'avait volé une pomme au miel que j'avais mise à cuire dans la cendre. Puis quand je m'étais rassis, les paroles de Pierre m'étaient revenues, et avaient déclenché chez moi toute une série de réflexions. Pierre était intelligent, me disais-je. On s'amusait bien avec lui et avec Claude par moments. Avec Alain, aussi, pour les chansons. Nous formions une bonne bande pour passer le temps. Était-il sincère à propos d'Hélène, ou bien cachait-il son jeu ? Après tout, cela ne me souciait plus tant que cela. Elisabeth, c'était autre chose. Je l'avais aimée l'autre soir, à la Cabane... sa chaleur : cela m'avait rappelé Claude, autrefois. La chaleur n'est pas la même dans tous les corps, après tout. Il y avait longtemps que je n'avais plus pensé à Claude, ni à Josée. C'était troublant.

Finalement, comme avec la nuit qui était tombée rien ne séchait, nous avons partagé les tentes, les duvets et les habits qui étaient restés utilisables et nous nous étions réchauffés autour du feu en mangeant des brochettes et des pommes de terre en robe des champs. La pluie n'avait pas repris, si bien que, la fatigue aidant, car nous avons beaucoup marché, nous avons dormi dehors, en désordre, éparpillés sur la plage de galet, sous les nuages de l'automne qui arrivait, comme si nous nous étions trouvés au cœur de l'été,

en un de ces moments passés où tout était encore possible et où tout un avenir s'ouvrait à nos jeux. Un tel désordre, j'en étais sûr, n'aurait pas été possible du temps de Pierre et Mado. Ni Claude ni Josée n'avaient à coup sûr pu connaître cela. Cela faisait au moins une chose que je savais d'elles et de leurs vies sans moi.

## 44. Révélations

*'Un homme est fini quand il ne peut plus rien apprendre d'une jeune-fille.'*

Le lendemain de la nuit des Escouanes était un dimanche. Danièle avait calculé l'itinéraire pour qu'au jour de notre retour, la drague étant arrêtée, il n'y ait pas à demander le passage. Avant cela, nous avions sauté sans encombres la digue de Carennac et franchi les 'S' qui viennent après. Je me trouvais désormais à nouveau en un terrain bien connu. Celui de mes tout débuts, du temps de Claude, avec Mado. Mais cette fois encore, tout avait été très différent : les 'S' de Carennac étaient apaisés avec la Dordogne à son étiage d'été et personne ne s'était trouvé en difficulté. Nous nous étions arrêtés sur la berge de droite, et je m'étais dit que nous nous trouvions en réalité sur ce que j'avais autrefois nommé 'l'île aux corneilles', et donc à peu près en face du camp, de l'autre côté, caché par les broussailles et les arbres mal entretenus qui l'encombraient au point de la rendre impénétrable.

Il allait falloir longer l'île jusqu'à sa pointe extrême du côté de l'aval, puis la contourner en remontant le courant du bras mort, s'il y avait du courant : mais je savais qu'il y en avait peu en cet endroit. C'était là qu'il y a si longtemps nous étions venus, avec Josée et Josie, pour cette baignade clandestine, interdite, à laquelle j'avais pour ma part au dernier moment renoncé. La seule difficulté était de ne pas se laisser entraîner trop loin par le courant du bras vif, et nous en étions en principe tous capables. Claude se débrouillait particulièrement bien, et nous l'avions laissée partir en solo dans le monoplace pour ces derniers kilomètres, ce qui m'avait permis de retrouver Elisabeth. Et donc tout le monde était satisfait.

Pendant ces derniers moments sur l'eau ensemble, Elisabeth m'avait voulu pour confident. Elle avait enfin rompu avec Gérard, avait-elle expliqué. Et commencé quelque chose avec Pierre. Il s'agissait de *Pierre le Thaïtien*, bien sûr : pas du coéquipier d'Hélène, car elle n'allait pas se commettre avec un gamin, ni du *Pierre* qui plaisait à Hélène, et à qui, avec des hauts et des bas, Hélène plaisait en retour : car elle n'allait pas marcher sur les plates-bandes d'une amie.

Mais, Elisabeth s'en rendait sûrement compte, il était un peu tard pour tout cela, et elle devait admettre que sa saison amoureuse avait été bien plate. Or avec le retour au camp, c'était la fin des aventures et il allait falloir se séparer. Restaient quelques devoirs à accomplir, qui n'étaient pas sans douceur puisque nous le faisons ensemble. Ainsi, avec Danièle, Claude, Elisabeth, et tous les autres, nous étions allés une dernière fois au village pour remiser les canoës. Alain seul manquait, qui était parti en catimini en nous léguant sa part des dernières corvées : mais nous ne lui en voulions pas. Il nous avait laissé aussi sa chanson. C'est moi, le lendemain, qui avais pris son appel téléphonique. Il avait quand même voulu s'excuser, dire au-revoir. Je ne lui avais fait aucun reproche. Je lui avais juste dit qu'il risquait des ennuis, mais que je lui souhaitais que tout se passe bien. Le lendemain, en tête à tête, ou plutôt côte à côte, tandis que nous remontions à Paris dans la 4L de Jean-Baptiste, Claude allait m'expliquer ce qui s'était passé. En réalité j'étais le seul à ne pas être au courant de son évasion. Les autres caravaniers lui avaient fait cortège jusqu'à la gare, à l'insu des monos. En attendant le train, ils avaient chanté et fait du scandale dans la gare. Alain avait donné son dernier couplet :

*Au retour elle nous dit vot' Marcel  
C'est un fieffé salaud  
Faites-moi le métro  
On lui a fait le métro  
Son mari a fait l' zouave  
Et moi le pont de l'Alma  
Et pleurant de joie  
Elle est retombée dans nos bras.*

D'habitude, ces occasions étaient tristes, en dépit des promesses de lettres et de mémoire éternelle. Même si les larmes étaient admises, on refusait généralement de prendre les choses au tragique, et l'on se bornait plus souvent à observer que l'on avait eu tort de mettre si longtemps, au début, à faire connaissance, à se faire confiance, à échanger de véritables témoignages d'amitié. Il y avait même des chansons où l'on se promettait de s'écrire et de se revoir, même si l'on savait que cela n'arrivait presque jamais, et l'on y trouvait une consolation. Pour cette fois, la chanson d'Alain finissait bien : si bien que ce départ là, au moins en surface, avait été joyeux.

En 1965, je me souvenais encore de cela, le train venant d'Aurillac devait passer à six heures trente, et nous nous étions rendus à la gare à pied comme ils avaient fait hier pour Alain, et comme nous ferions à nouveau aujourd'hui pour presque tous. Et cette fois là, si tôt, c'était pour accompagner Josée qui partait parmi les premières. Le chemin était le même, et le même aussi que la première nuit de toutes, en soixante-quatre. Seulement cette fois-là nous nous étions enfoncés dans la brume laiteuse du petit matin, alors qu'aujourd'hui, c'était le grand soleil d'un après-midi de septembre, et en soixante-quatre la nuit noire. A la gare, Josée, qui partait la première, m'avait embrassé le dernier. Un instant mouillé de larmes, fugace et qui me sembla immédiatement ne rien laisser d'assez puissant pour s'inscrire dans la mémoire. Cela surtout fut décevant. Quant à la réalité de la perte que j'étais en train de subir, je m'y étais longtemps attendu, et je voulais croire que ma philosophie était faite quant à la nécessité des adieux et quant à l'inutilité des retours. Mais mon accord avec la doctrine convenue des caravanes

était de pure surface. Je savais bien au fond de moi que je ne me remettrais jamais d'avoir laissé passer Josée. De lui avoir dit adieu sans lui promettre de la revoir un jour.

Pour le retour, après le remisage des canoës, il y avait quelques places dans l'*Estafette* avec Danièle pour les plus fatigués. Elisabeth avait préféré marcher avec moi, et au lieu de m'en montrer content, je m'étais amusé à la taquiner : "*Tu devrais y aller. Tu sais, il ne faut pas avoir peur : Danièle conduit beaucoup mieux que moi !*" Et elle : "*Oui, je sais : ce n'est pas difficile de conduire mieux que toi !*" Il commençait à y avoir pas mal de complicité entre nous. Puis au bout d'un moment, je m'aperçus que Claude avait disparu et que j'étais seul avec Hélène et Elisabeth. Hélène riait. Puis j'avais trébuché sur les gravillons. Je marchais souvent pieds nus, et je m'étais écorché un orteil, exactement au même endroit qu'autrefois, dans la rivière en crue. Pierre nous avait rejoints. Hélène riait d'un rien.

Le soir, nous avons voulu organiser une petite fête des adieux. Certains étaient soucieux de cultiver, pour ces derniers moments leurs amitiés individuelles, d'autres avaient encore des histoires à parfaire et nous étions tous décidés à passer ensemble le temps qui restait encore, aussi loin dans la nuit que nous le pourrions. Nous avons quémanté un petit électrophone que nous avons posé sur les marches du sanitaire. Le reste du camp semblait dormir : car quoique un dimanche, leur séjour durait plus longtemps, et ce soir là était pour eux comme un soir ordinaire.

Au bout d'un moment, je m'étais aperçu qu'Elisabeth était assise à côté de moi. Elle me parlait d'Hélène : ce que je ne savais pas, c'est qu'Hélène avait repéré Pierre depuis le tout début. Et elle avait parlé ouvertement de ses intentions dès le premier soir. C'est seulement l'aventure de Pierre avec Gisèle, presque immédiate et très brève, comme tout ce que faisait Gisèle, qui avait retardé les choses.

Lorsque elle était arrivée, quelques minutes plus tôt, Elisabeth était avec Claude. Toutes deux étaient en grande conversation, animées et pas du tout tristes. Elles parlaient de Pierre, dit *le thaïtien*, et elles en parlaient avec désinvolture. Il manquait trop d'humour. C'était moi qui avais dit cela, paraît-il. Et c'était avec moi qu'elles voulaient être à ce moment là, ensemble. Comme personne ne dansait, et que beaucoup s'étaient évanouis dans l'obscurité, nous avons mis la "*Symphonie Pastorale*".

Elisabeth était honteuse d'avoir laissé tomber Gérard pour Pierre *le thaïtien*.

Pauvre Gérard ! Personne n'était allé l'accompagner à la gare. « - *Je n'ai même pas son adresse, disait Elisabeth, et je l'ai laissé tomber pour un salaud !* »

Elle disait avoir honte. Sortir avec trois garçons en l'espace de trois semaines : jamais elle ne s'était encore comportée comme cela. Je m'étais demandé qui était le troisième. Evidemment, je ne savais pas tout. Elisabeth en revanche avait vu et su deux ou trois choses qu'elle pouvait encore m'apprendre. Et d'abord ma responsabilité dans ce qui était arrivé avec Hélène : j'étais trop moqueur. C'était manifeste ! Tout le monde était d'ailleurs convaincu que je m'étais lassé d'elle le premier, avec toutes les vanes que je lui lançais, et toujours devant témoins. Hélène elle-même, c'est ce qu'elle avait conclu.

A écouter cela, j'étais époustouflé. Ce que je n'avais pas compris, étonnamment, c'est qu'Hélène était un bébé. D'où, en partie la suite. On ne pouvait pas compter sur elle pour relativiser. Il ne fallait pas la heurter. Elle non plus n'avait pas d'humour. Cela expliquait les choses. Enfin, en partie seulement, puisqu'en réalité, dès le début elle avait eu ses préférences... Un peu plus tard, alors que Claude s'était éloignée, Elisabeth en avait dit davantage. Claude en réalité ne s'était jamais avouée vaincue. Et c'est vrai : il existe encore une photo qui nous montre en train de monter d'un pas résolu vers Domme, le lendemain du baiser à la Roque-Gageac, et je ne peux pas ne pas trouver significatif que Claude se soit trouvée là, nous serrant de près, Hélène et moi, qui en principe ne nous occupions pas du tout d'elle : et quelques heures plus tard, tout était changé, et ma vie pour un long moment bouleversée.

Dès le début, les filles entre elles s'étaient fait des confidences. Elles s'étaient partagées les garçons : et Pierre aurait été pour Hélène, dès le début, si Gisèle n'avait exercé le droit de préemption que lui donnait sa blondeur et son bagout. Claude aussi, dès le début, s'étaient tenue en embuscade, à ce que je comprends. Rien n'était arrivé par hasard. Et elle était dès le début au courant de ma tiédeur à son égard. De mon manque d'attrance spontanée. Ces choses-là se sentent de toutes façons. Cela ne l'avait pas retenue. Au contraire : cela ne faisait à ses yeux que rendre le pari plus intéressant.

Elisabeth n'avait pourtant pas tout dit. Elle, qui était la mieux placée pour savoir ce qui s'était passé, s'était tu sur le détail des manœuvres occultes qui avaient dû avoir lieu entre filles, et ce secret qu'elle avait sur le cœur expliquait peut-être sa réserve des derniers jours, à un moment où je m'étais aperçu à quel point je l'aimais plus et autrement que je m'étais imaginé, et qu'elle allait me manquer, et qu'il fallait essayer de le lui faire comprendre.

Du coup, je ne saurai jamais pas ce que Claude avait, peut-être, suggéré à sa cadette, en profitant de sa jeunesse influençable et de sa naïveté probable. Claude à la fin l'avait emporté, mais sa victoire était aussi sa défaite, et ce soir encore, quand elle avait constaté mon souci en voyant Hélène partir à l'écart avec Pierre : et c'est pour cela qu'elle avait bu à s'en rendre malade. En quelques minutes, avec Elisabeth, parce que nous allions sur la fin, et parce qu'elle avait souffert aussi et était prise d'un sentiment de révolte et d'un désir de se venger, j'avais appris sur la vie de notre petite bande des détails dont je ne m'étais jamais douté, à ne plus en finir : à la fin, tout le monde avait été cruel avec tout le monde. Quinze jours plus tard, Hélène n'aurait pas été si susceptible, sans doute, mais le résultat aurait-il été différent ? Mon expérience me dictait ce fatalisme, en raison de toutes les autres que j'avais si régulièrement manquées.

De la façon dont Elisabeth expliquait les choses, c'était malgré tout de ma faute si je n'avais pas eu davantage de chance avec Hélène. C'est moi qui l'avais fait fuir, à l'en croire. J'avais été trop froid, trop distant, trop ironique. Sinon, les choses auraient tourné autrement. Elisabeth est bien renseignée. Elle a bien vu. Et elle a parlé avec Hélène, pendant tout ce temps. Claude ce soir est triste de mon indifférence, et Hélène l'a été tout autant, à un certain moment. Comme le jour entre les deux randonnées. Ce jour là ? Mais elle avait dormi sur mon épaule, dans le car... Ou elle avait fait semblant, ce qui était encore mieux ! Que de tendresse, ce jour-là, entre nous. Et c'est moi aussi qui



l'avais embrassée le premier, le soir précédent, à La Roque-Gageac ! Cela, personne ne le savait, bien sûr : j'avais profité de l'obscurité. Mais cela vaut beaucoup moins, si personne ne le sait ! Cela ne vaut rien du tout, si tu as honte d'aimer ! De la tendresse ? Trop peu de tendresse, oui. Beaucoup trop peu ! Et trop de railleries, de feinte indifférence. Il n'en faut pas beaucoup pour effaroucher les gens ! Mais tout de même, la pensée me revient du baiser échangé dans la nuit, à La Roque-Gageac : c'est à cet instant là qu'Hélène aurait dû penser, lorsqu'elle avait douté ! A cet instant qui n'était, qui ne serait jamais qu'à nous deux.

Hélène, pendant tout le temps où nous parlons, Elisabeth et moi, danse avec légèreté. Elle est un peu grise, mais joyeuse, elle, et pas du tout malade. Un peu plus loin, près de la poutre de gymnastique, Pierre *le tahitien* et Solange conversaient de leur côté à voix basse, ce qui rendit Elisabeth un peu mélancolique. Solange en principe inconsolable après la trahison de Marc. Et en principe amie d'Elisabeth.

Hélène, qui avait sans doute assez dansé, était venue s'asseoir à nos côtés sur les marches du bâtiment sanitaire. Je m'aperçus que Claude n'était plus là. Elle était trop triste, et comme elle était triste, elle avait bu. Puis elle était allée pleurer, adossée à un arbre, un peu loin, dans le noir, là où on ne la distinguait plus bien. J'étais allé la rejoindre et je lui avais proposé de faire un tour dans la nuit, sous les étoiles. J'avais pensé qu'elle avait besoin de marcher un peu, de respirer... Peut-être aurait-elle bien voulu, mais au lieu de cela, presque tout de suite, elle avait été malade. Elle avait honte. Je lui ai dit d'aller se coucher. Mais elle ne tenait plus debout. Il avait fallu la déshabiller et la mettre au lit avec une cuvette et une serviette à son chevet. C'est Elisabeth qui s'en était occupée. Ensuite, je suis resté avec elle jusqu'à ce qu'elle s'endorme, puis je suis retourné m'asseoir sur les marches à côté d'Elisabeth. Hélène avait déguerpi.

Si Claude avait été si démoralisée ce soir, disait Elisabeth, c'était surtout de voir comme cela m'affectait, qu'Hélène soit si épanouie avec Pierre. A cela, je ne pouvais rien, et c'était acquis dès le début. Fatalité des attirances électives mais rarement réciproques. Alors, Elisabeth pouvait bien prêcher. Certes, tout le monde s'était plutôt mal conduit dans l'ensemble. Sans doute, il n'aurait pas fallu sembler mépriser Hélène, alors que, absurdement sans doute, je l'admirais : mais cela n'aurait rien changé. Au bout du compte, j'avais fait comme d'habitude, et le résultat avait été congru aux méthodes. C'est avec une autre que je m'étais essayé à quelques gestes de tendresse, et cela avait été sans sincérité. Hélène, elle, n'était plus tout à fait la même personne qui était arrivée parmi nous quelques semaines auparavant. Était-ce un bien ou un mal ? Avait-elle trouvé sa voie ? Au fond, cela ne me regardait plus : elle allait sortir de ma vie, et ce qui me resterait d'elle était déjà fixé, et ne la regardait pas. Je savais seulement cela qu'à côté de l'image de Josée, agenouillée sur le parquet au milieu du cercle de ses camarades lors de la veillée dans le grenier, à une époque où je ne la connaissais pas encore et où je ne lui avais encore jamais parlé, de Denise grelottant devant la fontaine gelée à Villar le jour où j'avais démêlé ses cheveux et réchauffé ses mains rougies de froid, resterait gravé dans ma mémoire l'instant où j'avais vu Hélène Vernis debout devant moi au milieu de la salle d'attente de la gare de Vayrac, où elle m'avait semblé recommencer Josée, et où je lui avais parlé pour la première fois parce que personne ne s'occupait d'elle et qu'elle semblait triste et seule.

Elisabeth cependant en était revenue à Gérard, qui nous avait quittés ce matin. «*Et je l'ai laissé partir sans même lui demander son adresse !* » Son adresse ? Je peux la lui donner, si elle veut. Elle accepte. Oh, c'est la moindre des choses. Pour la façon dont elle vient de se conduire avec Pierre, elle n'a pas lieu de tant se soucier : un faux-pas si tardif a peu d'importance. On peut presque considérer que cela n'a pas eu lieu. Elisabeth sourit ironiquement : bien sûr elle comprend que j'aie envie de croire ce genre de choses.

Après cela, une des premières choses qui étaient arrivées ce soir là, c'est qu'Hélène, qui seule pendant toute la soirée avait semblé gaie et pleine d'allant, était en train de se laisser embrasser sur la bouche, et que Pierre *le Thaïtien*, encouragé par cet exemple, s'était mis à faire de même avec Solange.

## 45. Incipit vita nuova

*'Celui qui a une fois compris ce qu'est le souvenir est pour toute l'éternité son prisonnier captivé'*

Après mon retour de Vayrac, et surtout étant donné la façon dont les choses avaient tourné, pendant tout l'automne j'avais vécu de plus en plus modestement, caché dans ma chambre d'étudiant du bâtiment B, chambre 114. Le samedi et le dimanche, je sortais à peine, juste ce qu'il fallait pour ne pas mourir de faim, et je passais toute la journée à lire, assis en tailleur sur mon lit. Mes camarades d'études étaient loin. Ils battaient la campagne ou partaient faire du ski dans des stations des Pyrénées que je méprisais un peu. Je luttais en m'habillant chaudement contre une brucellose que j'avais contractée de façon absurde, moi qui m'étais tenu à l'écart des animaux malades aussi bien que de tout le reste.

La rédaction des premières notes préalables à ce que j'avais ensuite appelé *le Cahier jaune* avait commencé dans le désarroi qui marquait mes rapports avec Hélène aux alentours du vingt-six août, alors que l'éloignement de Denise, après la perte de Claude et de Josée avait fourni un gros supplément de carburant à ma réflexion mélancolique : mais c'est bien plus tôt que j'avais commencé à coucher par écrit une relation de mes années de passion et de frustration, qui n'étaient pas sur le point de se clore. Je me souviens encore du moment précis où j'en avais eu l'idée : c'était un soir de 1968, probablement une de ces longues soirées d'automne, encore chaudes à Toulouse, et je descendais l'avenue de Grande-Bretagne sur le vélosolex que j'avais racheté pour un prix dérisoire à un camarade de l'école. Mon idée cardinale en ce temps là était que même si la vie d'autrefois se prolongeait encore un peu, elle n'aurait plus rien à m'offrir, car l'espoir s'était envolé depuis longtemps de retrouver Josée, et aussi le désir

de revivre des moments comparables, et de rattraper ce qui avait été manqué alors. Il ne restait donc plus que la vie de l'esprit.

Tout avait commencé par de vagues rêveries. Dans les premières semaines après avoir perdu Josée, je m'étais mis à m'interroger sur ce qui était arrivé. Un souvenir, puis un autre, me revenaient. Dans les premiers jours qui avaient suivi mon retour à Paris j'imaginai partout mes amies de l'été en visiteuses automnales. Viendraient-elles un jour ? Et sinon, penseraient-elles à moi ? Je jouais aussi avec l'idée que déjà de leur côté elles s'étaient retrouvées et songeaient à me faire signe. Etaient-elles à ce moment même en train de me chercher ? Venues à Paris exprès dans cet espoir ? J'allais par la suite peupler d'autres villes et de nouveaux paysages de la présence hypothétique de mes amies. Je les guettais sans même y penser, de plus en plus absurdement au détour des rues. J'étais assiégé par de trompeuses réincarnations. Josée portait dans ma rêverie sa robe à carreaux bleus, trop légère pour la saison, et des chaussures basses. Elle avait une faveur nouée dans les cheveux, comme le jour où elle s'était déguisée en petite fille. Elle attendait, assise au bord de la fontaine Saint-Michel, ou debout sur le parvis de Notre-Dame, absorbée dans des pensées dont je faisais partie sans doute, mais sensible pourtant à la saison et frissonnant dans la brise de Septembre. Le ciel d'un bleu sombre, pur et profond, aurait été parcouru de nuages blancs, très lumineux comme ils sont lorsque le soleil d'automne les éclaire par en dessous. J'imaginai ce que j'allais lui dire. *'Josée, que dire en te rencontrant, si tard ? Les années ont tout enseveli de nos souvenirs communs. Ton image s'est estompée. Elle est de moins en moins celle d'une personne réelle. Et pourtant, je pense encore à toi.'*

Lorsque je fus tout à fait certain que je ne reverrais plus Josée - puisque ayant passé tout un mois dans son pays je ne l'avais jamais rencontrée, et que bientôt il serait trop tard : elle aurait trop changé pour que je la reconnaisse, ou bien, mille fois pire elle serait fiancée, ou même, bientôt, car tout va si vite dans l'existence, elle serait mariée et mère de famille - ce fut, donc, lorsque je réalisai que c'était fini d'espérer et que je ne la reverrais jamais que j'avais pris de nouvelles résolutions.

J'avais décidé, puisqu'il était fait des moments les plus sérieux de ma vie, de me contenter du passé, et, y songeant toujours et exclusivement, de l'explorer longuement sans le laisser contaminer par un présent auquel je tournerais résolument le dos. J'étais d'autant plus fixé sur cette attitude qu'à force d'avancer dans la recension des événements de ma vie passée, j'avais fini par sentir la chaleur plus forte de souvenirs plus récents où de nouveaux visages prenaient toute la place, alors qu'à y réfléchir posément, je me convainquais qu'ils m'étaient moins précieux.

J'avais isolé en pensée, comme un indissociable bloc de temps, les trente jours d'été passé avec mes amies, et je m'appliquais à y penser souvent, à en passer et repasser mentalement le détail en revue comme on projette un film encore et encore en espérant toujours y découvrir un nouveau détail. C'était comme une seconde vie, une vie insoupçonnée que je menais en même temps que l'apparente, celle dont tous étaient témoins. Et c'était en réalité la principale : je ne désirais plus que de me souvenir et cet effort constant devenait l'arrière-plan de chaque instant de mon existence. La tâche que je m'étais assignée m'emplissait d'un sentiment d'importance, car une entreprise

débutante porte avec elle la confiance en son devenir. Et j'étais lourd de ce secret que je ne partageais avec personne.

J'avais d'abord considéré mes amitiés comme devant être suivies d'autres qui les périmeraient : mais c'était fini. J'étais entré dans la plus pure nostalgie du passé. Et quelquefois, rarement, je remontais à la surface un souvenir enfoui, comme un scaphandrier un trésor. Désormais, c'était cela l'aventure. Comme par exemple ce moment, que j'avais oublié, où Claude qui marchait devant moi sur la route écrasée de chaleur avait brusquement fait demi-tour pour marcher droit sur moi en me regardant effrontément dans les yeux. Mais c'est de moins en moins souvent, car il y a aussi l'oubli, qui en dépit de tout est le plus fort.

Et désormais je repensais aussi aux étés et aux hivers plus récents, à Denise, et aussi, mais un peu moins, à Hélène, à Nicole et à Elisabeth. Il y avait matière à méditer : mais aucune, dans mes pensées, ne prit jamais la place de Josée. Je repensais sans cesse à elle, la première que j'avais laissée passer, celle que je ne me pardonnerai jamais d'avoir laissé passer.

Dante condamne les devins à passer leur mort dans la quatrième bolge du huitième cercle des enfers – ce qui est tout de même très profond dans le malheur – avec la tête retournée à l'envers sur les épaules, pour les punir d'avoir toujours scruté l'avenir. Il n'avait pas pensé à prévoir une punition d'après le trépas pour ceux qui traversent la vie en regardant en arrière. Pensait-il que cela était louable, ou bien qu'ils étaient assez punis comme cela ? Mais moi, je m'en accommodais. Après tout, perdre ceux que l'on avait aimés valait peut-être mieux que le risque d'une longue fréquentation : car, ainsi que devait le remarquer mon ami Jean-Marc, aussi grande que soit l'inclination, il est bien rare qu'avec le temps on n'en vienne pas à quelque querelle.

Avec Josée aussi la terminaison, comme elles le sont d'habitude avait été triste. De retour au camp après la nuit de Vaurette, il serait injuste de dire que j'avais été mal reçu, mais mes amies, qui avaient compris le sens de mon escapade avant même que je la saisisse moi-même, ne furent plus jamais les mêmes. Au début, j'avais affecté la plus totale absence de remords, et elles avaient affecté la plus parfaite tranquillité. On m'avait rendu tout de suite ma place autour de la grande table et mon tour de corvée de vaisselle. J'avais essayé d'être amusant dans la relation de mes découvertes. Puis lorsque je m'étais enfin tu, les amies autour de la table s'étaient tues elles aussi et nous étions restés un moment en silence, les yeux baissés, regardant droit devant nous. Nous ne nous étions jamais menti comme cela. C'est toujours trop tard que l'on est sensible à ce que l'on a perdu.

Nous avions bien essayé de tout reprendre à zéro. Josée avait joué à celle qui ne me connaissait pas, et à refaire connaissance : mais il était absurde de vouloir retrouver notre innocence initiale. Nous savions les uns et les autres de quoi nous étions capables, et tout ce qui n'avait pas été dit et fait, nous le savions, ne le serait jamais.

Pour nous convaincre que le temps n'avait pas passé, nous refusions de porter d'autres vêtements que ceux qui nous avaient vus heureux. A la fin, malgré les jours plus courts

et la pluie nous ne voulions pas croire à l'automne, et nous nous obstinions chaque matin à revêtir nos vêtements légers des premiers jours : des restes de l'été, mais impuissants à le retenir. Josée surtout je la vis trembler de froid tous ces derniers jours dans son flottant trop mince et trop court. Nous étions en train de payer pour toute la joie, excessive sans doute, que nous avions eue à nous rencontrer, ou au moins à le croire.

La pluie était devenue notre camarade quotidienne. Elle entravait à peine nos projets, qui en tenaient spontanément compte, et se réduisaient le plus souvent à une vague errance. Elle était au contraire l'accroche la plus sûre pour le souvenir. Je savais que la pluie, le froid, marqueraient mieux nos mémoires que des moments qui auraient été faciles et agréables à vivre. Le désarroi venait d'ailleurs.

Avec Josée et Josie, il était dur d'être ensemble comme trois qui allaient se quitter. Qui étaient déjà séparés. Nous n'avions plus que deux ou trois jours à vivre ensemble, et nous ne les passâmes que très peu ensemble : en raison du fait peut-être que cela suscitait surtout le chagrin de devoir se quitter. Mais en ce qui concerne plus particulièrement Josée, il y avait davantage que cela dans la résolution que nous mettions à nous éviter.

A la fin chaque instant coûtait à vivre, comme lorsque le voyage dure trop. Et il y avait surtout bien sûr la perspective de la séparation, si oppressante que confusément nous en désirions la venue plus rapide. Et même il nous arrivait, avec Josée, de nous éviter pour ne pas réveiller l'angoisse, comme nous exerçant à nous passer l'un de l'autre. Mais comment ne pas nous en vouloir d'avoir mésusé des derniers instants qui restaient ? Et comment ne pas me dire que si j'évitais Josée parce que je l'aimais trop, elle peut-être faisait de même parce qu'elle ne m'aimait plus ?

Nous en vînmes au point, douloureux dans le souvenir, que nous croisant encore, parfois, par accident, nos regards ne se rencontraient plus. J'avais depuis trouvé le même accident relaté dans la *Vita Nuova* : ce qui n'avait rien ni de consolant ni de remarquable tant les fins et les moyens de l'amour, si l'on tient à user de ce terme, sont taillés sur un seul et même patron et ses tours et détours depuis toujours répétés à l'identique. Devant le fiasco, en dépit de tels précédents, et en dépit de sa répétition par la suite, on peut être tenté de se dire qu'un peu d'audace, un peu de volonté, un peu de courage, un mot, un geste, eussent suffi pour tout changer. Mais c'est sans doute une illusion. Ce n'était pas possible et ce n'est pas arrivé.

Nous avons remisé le matériel de randonnée au grenier. C'était certain désormais, nous ne partirions plus à pied à travers le causse, et nos frissons s'accordaient avec le froid qui à cette pensée emplissait nos coeurs. Le ciel décourageait la baignade et les jeux. La rivière avait changé de visage. Grosse et froide, elle était hérissée de troncs abattus, de branchages à demi immergés qu'elle charriait à toute allure. Le courant m'avait emporté une fois que j'avais voulu, en dépit de tout, la traverser une dernière fois à la nage et je m'étais écorché assez profondément en me rattrapant à des branches à demi immergées pour regagner la berge. Alors depuis je passais de longues heures à lire seul au grenier, tandis que mes amies rassemblaient leurs affaires en prévision du départ. Tout était dit,

tout était déjà presque fini. Les entrailles se nouaient à la pensée que toute la réalité de la vie que nous avions connue n'était qu'une parenthèse irréelle, un rêve, un conte et rien de plus. Et il s'agissait désormais de revenir au sérieux de la vie. De refermer le livre.

La dernière nuit était venue trois jours après mon retour, peu après la fête au village, dont il me reste bien peu de souvenir, si ce n'est que Josée et son équipe avaient représenté une scène du *Malade imaginaire* dont je n'étais pas, puisque je n'avais pas participé à sa préparation. Pour une raison que j'ai oubliée, nous n'étions pas rentrés ensemble de la salle municipale, en face de l'église, où cela avait eu lieu. C'était toujours la même route du camp au village et du village au camp qui m'avait vu d'humeurs variées, mais j'étais pour une fois absorbé dans l'instant. Je dormis mal. La blessure que je m'étais faite au pied s'était rouverte et je m'irritais de cette souffrance superflue, tout en me ressouvenant que *le corps et l'âme ne sont que deux modes d'une même réalité*. Le moment de la séparation avait été fixé à six heures.

## 46. Le village vide

La dernière fois où Denise était venue au Villar, nous avions plus ou moins repris les mêmes habitudes des premiers moments, bien avant le soir où je l'avais presque embrassée sans me douter que c'était pour un adieu. C'était elle qui choisissait désormais : à ceci près qu'à la chaleur dont un corps rayonne pour nous, nous ne pouvons rien. Là-dessus elle avait toujours été inébranlable. Désormais les taquinerie des garçons à son égard avaient changé de nature et plus que jamais elle me cachait sa vie par charité et par lâcheté, un peu comme à un malade, l'entourage, mis secrètement au courant par le médecin, dissimule la gravité de sa maladie.

Quelques semaines avant la dernière fois où elle était venue, nous nous étions brièvement revus au Bourget, où l'on avait organisé une présentation des photographies prises pendant le séjour. Mais les miennes n'en faisaient pas partie, et elles n'auraient intéressé personne. Même Denise y figurait à peine, sinon une fois de dos et vue d'assez loin. Caroline, en revanche, qui était très photogénique, était bien représentée : mais elle ne le sut jamais. Ce jour là, elle portait une robe rouge, avec des bas blancs qui mettaient bien en valeur ses jolies jambes. Elle avait l'air d'une étudiante, presque d'une femme et nous nous étions un peu parlé. Denise était là elle aussi. Elle était restée un moment à proximité et je lui avais dit que j'espérais la revoir à Pâques. Mais elle avait seulement répondu d'un petit rire ambigu et s'était éloignée de l'air de chercher quelqu'un à qui elle avait quelque chose d'important à dire.

Denise étant le plus souvent indisponible, j'étais souvent dans les mêmes parages que Caroline, qui m'écoutait parler sans rien dire, tandis que Dominique à table s'asseyait souvent à côté de Denise et essayait d'affirmer des droits sur elle. Souvent aussi j'allais

voir Micheline ou bien Pierrette, dont il n'émanait aucune sorte de douleur et qui partageaient désormais sa chambre. Denise, on le voit à ce trait, était résolument passée du côté des 'grands'.

Je retrouve dans mes notations de l'époque que Pierrette, en particulier, m'était chère : ce qui m'étonne beaucoup car je ne me souviens pas de sentiments bien marqués à son endroit. Pierrette, qui n'était plus jeune que moi que de quelques années avait de l'existence lycéenne une toute autre expérience. Tel avait été le bouleversement intervenu de sa génération à la mienne à la suite de mai 68. Elle me ressemblait, pourtant, et cela se remarquait au fait qu'elle lisait des livres dont certains, par une étrange coïncidence, étaient ceux-là même que j'avais lus dans les mêmes circonstances quelques années plus tôt. Il est sans doute vrai que j'ai passé pas mal de temps en sa compagnie, et que je lui ai parlé sans doute davantage qu'à Denise, et peut-être en profondeur, quoique je ne me souviens d'aucune conclusion particulière que j'aie pu retirer de mon commerce avec elle. Mais il est de fait que je me retrouvais assez souvent dans sa chambre après le ski, peut-être aussi dans la mesure où j'étais sensible au parfum, à moi seul sensible peut-être, qui y flottait : comme un parfum de Denise.

Quant à Micheline, c'est une histoire plus douloureuse car depuis plusieurs années elle m'aimait au point que je m'en étais aperçu, mais sans que rien n'en découle, et, peut-être parce que Denise n'était pas très jolie, parce qu'elle me voyait paralysé pour de bon en face d'elle, et Denise indifférente, et en définitive parce qu'elle l'aimait bien, elle ne manifestait pas d'acrimonie en constatant que mon attention était tournée vers une autre, et elle jetait sur nos jeux cruels un regard ironique et indulgent. Aussi, à chaque fois que je les retrouvais, depuis un certain temps, Pierrette et Micheline étaient mes confidentes un peu comme Josie l'avait été, dans l'ombre de Josée, quelques années plus tôt, et j'avais jeté sur le papier l'ébauche d'un poème dans le style de la *Vita Nuova*, qui commençait : *Dolce sorelle amorose...*

C'était une période de ma vie où, après avoir d'abord lu Freud, en commençant par un petit livre intitulé *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, parce que j'avais compris que c'était un sujet que je comprenais mal, je m'intéressais à divers courants de la psychologie, au yoga, à l'analyse des mythes dans l'optique psychanalytique comme par Jung et Kerenyi. Et donc j'organisais avec Pierrette des séances d'hypnose dans sa chambre. Une fois j'avais convaincu Denise aussi de s'y prêter, et cela avait été un échec. "*Tu comprends, avait-elle conclu, dès que je commence à m'endormir, je m'observe en train de m'endormir, et cela me réveille.*" Denise, me disais-je, est trop intellectuelle pour que je l'hypnotise. Car il fallait toujours que je tire tout à son avantage. J'avais quand même réussi à la faire parler un peu, mais j'ai depuis oublié ce qu'elle avait révélé. Peut-être n'était-ce pas ce que j'avais envie d'apprendre. En fait, je n'ai jamais bien percé le mystère de sa personnalité, et si cela se trouve, celles que j'avais cru hypnotiser avec succès avaient triché, et je n'avais jamais hypnotisé ni compris personne. Bien plus tard, d'autres encore qui m'étaient chères et que j'aurais aimé soumettre à quelques suggestions ne devaient pas se laisser faire. Simplement parce qu'elles étaient du genre sincère et ne cherchaient pas à me plaire ou à me rassurer.

Denise avait toujours été capable d'ironie, mais désormais elle osait l'exercer au détriment de plus âgés qu'elle, et un jour, poussée par je ne sais quel démon, car Caroline ne lui avait rien fait, elle s'était moquée d'elle devant moi parce qu'elle avait à nouveau revêtu cette robe rouge qui lui allait si bien. Sans défendre Caroline, j'avais fait observer à Denise qu'elle aussi, depuis peu, faisait davantage attention à sa mise. Elle avait désormais un pull plus avantageux qu'elle réservait pour l'après-ski, pour ses allées et venues avec les autres garçons, ses visites chez Marie-Thérèse, et toutes sortes de choses qui, lui dis-je, me concernaient peu. Tout de même, elle aurait pu s'épargner des mensonges que je ne sollicitais pas. D'autant qu'il y avait une chose au moins que je savais interpréter: c'était le sourire dont elle signalait ses mensonges -celui avec lequel elle me promettait, certains soirs, qu'elle n'avait absolument rien bu - un sourire qui ne quêtait aucune indulgence, ni qu'on fît semblant d'accorder le moindre crédit à ses assurances.

Tout ceci n'était pas nouveau, même si c'était bien contrariant : pourtant je dois admettre, à la réflexion, que Denise avait quelque peu changé, alors que je m'étais convaincu que cela n'arriverait pas, au point de ne pas le percevoir lorsque cela se ferait manifeste. Ainsi, un soir où elle venait de se prêter à une séance d'hypnose qui avait été moins décevante que la fois précédente, elle nous avait surpris par un comportement dont je ne sais pas s'il ne résultait pas en partie d'un état alcoolique. J'étais en train de converser avec Pierrette, assis au pied de son lit, et je crois même que, dans la relative obscurité de la pièce et j'avais oublié Denise qui était allongée sur le sien. Mais elle s'était brusquement levée et parcourant en quelques enjambées rapides l'étroit passage laissé par les lits, elle avait atteint la fenêtre qu'elle avait ouverte, laissant entrer une grande bouffée d'air froid.

Je n'étais pas bien sûr de comprendre ce que ce comportement voulait dire. Puis tout aussi rapidement quoique en titubant un peu (mais elle était longuement restée allongée dans la semi-obscurité de la pièce) elle était revenue dans notre direction, elle était venue se planter devant moi, qui étais resté assis au pied du lit de Pierrette, qui se trouvait près de la porte. en déclarant que le moment était venu de *"laisser tomber toutes les convenances"*.

N'ayant jamais eu avec elle que des rapports épisodiques, je ne pouvais pas être certain d'être la cause et le destinataire de cette déclaration surprenante. Ses intentions n'étaient pas claires. Seul ressortait à l'évidence son air de défi, et j'étais resté interdit : *"Ah, j'ai envie de faire quelque chose d'extraordinaire. J'ai envie de laisser tomber les convenances !"* Mais de quoi s'agissait-il ? Je ne saurai jamais. N'ayant même ensuite jamais reparlé de cet épisode avec elle, je n'en serai jamais certain.

Que dire ? Que faire ? Je n'avais rien fait, rien dit, sinon quelque chose qui revenait à dire : *"Et après?"* Et je crois que mon regard s'était éteint, avait fui le sien. Quoi que j'eusse fait, pourtant, Micheline et Pierrette me l'auraient pardonné, tant elles avaient de bienveillance. Mais j'avais considéré Denise avec un certain air de surprise et elle, stoppée net dans son élan, était sortie sans rien ajouter. J'étais resté seul avec Pierrette. Pierrette : c'était elle que j'étais venu voir, au départ. Et il y avait eu cet incident. Un moment de ceux où tout dans une vie peut basculer du bon côté. Pierrette, ma



confidente, comme Josie en d'autres temps, un peu. Josie qui avait disparu, et Pierrette elle-même avait disparu depuis. Aujourd'hui quand j'y pense, il m'arrive de penser qu'à y penser je pourrais bien être pris de l'envie de pleurer, ou au moins d'aller respirer l'air glacé de la nuit. Mais il n'en est plus temps, puisque au lieu d'attendre une réponse ou de développer son idée, sans me laisser vraiment le temps de répondre ou de réagir, Denise était sortie de la pièce en deux ou trois grandes enjambées, si bien que je ne sais pas si je dois vraiment me reprocher d'avoir, en ce moment ultime une fois de plus manqué à la vie, à l'amitié. Fallait-il la rattraper ? Lui demander de s'expliquer un peu mieux ? Je me le demanderai toujours. Et elle, si elle se souvient encore de cet instant, comment s'en souvient-elle ? Je ne le saurai jamais, car ces paroles furent parmi les dernières qu'elle m'eût jamais adressé. Au printemps, plusieurs de ceux qui avaient fait partie de notre petite bande étaient allés skier ailleurs, et Denise elle-même était devenue trop vieille pour continuer le genre de vie que nous avions eue ensemble, et cette fois elle n'était pas revenue.

## 47. Révélations

*' La vie est notre jardin interdit. '*

Je ne me souviens plus bien dans tous les détails comment, après la soirée passée sur les marches du sanitaire, les choses se sont dissoutes à la fin. Hélène au dernier jour s'était levée la première. Elle avait couru de tente en tente en pressant tout le monde, et répétant : « *Debout, debout, il est six heures !* » Mais les grosses tentes Trigano n'étaient pas du genre que l'on pouvait faire tomber sur le nez des dormeurs. C'en était fini de ces jeux là. Pour ma part, j'étais résolu à ne pas bouger de mon lit. Les adieux au petit matin, je connaissais ! Et le chemin jusqu'à la gare, et les lanternes rouges de la micheline qui disparaissent dans le brouillard. Je n'avais plus rien à découvrir dans le genre. Je ne voulais plus d'adieux et j'étais resté au chaud dans mon duvet. Depuis un moment j'avais moins de matière à vivre qu'à méditer.

En partant, Josée m'avait laissé avec de multiples images d'elle-même, toutes très nettes, mais difficiles à réconcilier. Des images et des paroles, toutes différentes, entre lesquelles je ne pouvais pas choisir. Je ne me suis jamais posé la question de savoir pourquoi c'était Josée que j'avais préférée, tant la chose était purement irréfléchie, spontanée, inéluctable. Peut-être les choses auraient-elles été différentes entre Josie et moi si Josée n'avait pas existé. La stabilité absolue dans le temps des vieilles émulsions Kodachrome me restitue avec une fraîcheur émouvante le ton d'un instant passé depuis quarante ans, et porte aussi la trace d'un contraste entre elles deux auquel je n'avais pas été sensible à l'époque. Josée et Josie y sont, pour les besoins de la pose -il s'agit d'une photo mise en scène- assises l'une derrière l'autre, et tournent du même geste exactement, leurs visages vers l'objectif. Cette similitude de l'attitude prescrite met en relief les différences d'expression qui les séparent, et ceci donne accès peut-être, à la

diversité de leurs dispositions du moment. Mais avaient-elles un rapport avec moi, qui ne figure sur le cliché que comme une addition marginale ?

Josée sourit franchement. Ce n'est pas à moi qu'elle sourit puisque je ne suis pas l'auteur de la photographie, mais à sa vie de ce moment, sans doute : et elle semble heureuse sans arrière-pensées. Elle a ce teint presque rubicond de celles de son pays. Elle porte déjà les cheveux courts, ce qui date la photographie de la seconde moitié du séjour. Au delà, il y a peu à dire. Pour l'observateur non prévenu, elle ferait l'effet d'une jeune-fille très banale.

L'expression de Josie est plus surprenante. Josie ne sourit pas. Elle tient la tête un peu baissée et renfoncée dans les épaules et fixe l'objectif d'un air presque sombre, au minimum sérieux. Assise ainsi devant Josée plus riieuse, elle semble avoir pris sur elle la responsabilité des affaires : un peu comme si par rapport à son amie elle assumait désormais un rôle de grande soeur. Mais contredisant cette expression, la mèche de cheveux noirs qui lui descend sur le front et couvre à demi son oeil droit lui donne un air de femme fatale. Au total, Josie sur cette image paraît aussi énigmatique que Josée plate et transparente : contraste à l'opposé de ce que je voyais en elles à l'époque où je vivais insouciant avec elles, et encore davantage après les avoir perdues, lorsque je pensais à elle en me demandant laquelle j'avais véritablement aimée, laquelle m'avait véritablement aimé. Et à la réflexion, il est inévitable, et le plus étonnant est que je n'y avais pas pensé plus tôt, que si Josie, sauf concernant sa passion d'amitié pour Josée, n'avait jamais rien dit de ses sentiments, elle n'en pensait pas moins, forcément.

Josie, je le suppose, avait compris et admis que je ne l'aimais pas, même si j'aimais la plupart du temps sa compagnie : mais il avait fallu qu'elle le devine, et elle en retour n'avait rien dit non plus, si bien qu'elle non plus, je ne saurai jamais comment elle m'avait aimé. Elle recevait, cela est certain, les confidences de Josée, mais dont j'ignorerai toujours, pour l'essentiel, la teneur. Et qu'avait-elle livré de ce qu'elle ressentait et de ce qu'elle savait en retour ? Elle se trouvait prise dans une situation compliquée, qu'elle avait traitée par le silence. Josie, je n'avais nullement appréhendé ce fait qui ressortait pourtant directement de la situation, était la personne la mieux à même de savoir ce qui s'était joué entre nous trois, et elle avait toujours semblé n'avoir eu aucune opinion sur la question. Vis à vis des étrangers, sa discrétion avait été totale, et par rapport à moi son silence avait encore duré après le départ de son amie, alors que nous nous étions retrouvés seuls ensemble pour quelques heures.

Car après le départ de Josée, j'avais passé les derniers moments seul avec Josie. Nous nous étions mis à part dans un coin et on nous avait laissés tranquilles. Nous avions attendu sans rien faire l'heure du train du soir qui devait l'emmener à son tour. Nous ne nous étions pas dit grand-chose, mais au moins nous étions restés ensemble. J'avais été un peu menteur : j'avais dit que j'aimais bien Josée, mais que je l'aimais elle aussi, Josie, tout autant. Elle avait fait semblant de ne pas entendre. Elle avait dit : « *Demain je serai chez moi, j'aurai une lettre demain* ». Moi, je n'attendais rien. Par la suite, bien sûr, il y aurait encore des amis et des jeux, mais, je me le promettais bien, plus d'espairs et plus de désillusions. Pourquoi recommencer ? Tout irait toujours comme la première fois.

## 48. Silences

*'Take me to the station, take me to the train, I've got no expectations, to pass through here again ...'*

Après le premier train, Hélène était presque joyeuse. Elle était bête. Cela n'avait pas empêché l'attirance et les jeux et même le plaisir d'être ensemble, et parfois proches. Cela n'empêcherait pas non plus le souvenir, ni même la nostalgie. Et Josée ? Était-elle bête elle aussi ? Je ne saurais jamais. Ni rien d'autre sur elle. Je lui avais peu parlé, au fond, et je ne savais presque rien d'elle, ce qui explique qu'il me reste si peu de souvenirs. Qu'il s'agît de Claude, de Josée ou d'Hélène, je ne les connaissais pas, et Josée moins encore que les autres. Dès le début elle m'avait été une douleur et une énigme, et une énigme plus que jamais depuis qu'elle s'était éclipsée.

Josie n'avait rien livré pendant ces quelques heures que j'avais passées seul avec elle des confidences qu'elle avait pu échanger en mon absence avec son amie – si j'écris *'son amie'* c'est pour bien marquer qu'elles étaient à la fin beaucoup plus proches l'une de l'autre que je pouvais l'être d'elles deux - et c'est par d'autres que j'avais un peu su ce que Josée pensait de moi. Sur quelques points cependant, elle avait fini par jeter des lueurs. Elle disait que Josée n'avait jamais compris pourquoi je ne l'avais jamais choisie comme partenaire pour le canoë. Elle aussi aurait fait des rêves où nous avions disparu ensemble, Josie et moi. Elle se tenait elle aussi, un peu comme moi à Vaurette, devant une étendue d'eau étale et glauque. Cela venait, paraît-il, d'un souvenir du tout début de notre amitié, une bêtise : car nous étions, Josie et moi, - puisque nous étions équipiers pour le canoë - partis sans elle nous baigner assez loin en amont. Elle s'était sentie délaissée. *'Les eaux étaient parfaitement calmes et étales, agitées seulement d'un léger remuement aux environs du point où vous aviez disparu. Et c'est tout ce qui restait de vous. Et je n'osais vous suivre, comme ce jour, le premier jour, où vous vous étiez mis ensemble. Et comme vous vous entendiez bien ! Toute l'eau d'un abîme pesait sur ma poitrine et m'entraînait au fond, dans le noir de la mort. Alors j'ai voulu éveiller mon amie pour qu'elle me reconforte, et j'ai tendu la main vers elle. J'ai senti le froid vif du matin lorsque j'ai sorti du duvet le bras et l'épaule, et j'ai effleuré sa nuque. Sans remuer la tête, elle a ouvert les yeux et elle m'a souri. "Il est bien tôt, dit-elle, mais quelle heure est-il donc?" "-Tu me vois éveillée, un rêve en est la cause : car je t'ai vue perdue. Mais dis-moi : d'où viens-tu à l'instant?" "D'où je viens?" "D'où viens-tu, dans ton rêve, car tu rêvais je pense ? A quelles visions, à quels souvenirs, à quels pressentiments viens-je de t'arracher ? Etaient-ils douloureux ?"*

Qui, de Josée ou de moi, avait davantage dissimulé ses sentiments? Je lui avais avoué, quoique de façon un peu ironique, l'émoi que j'avais ressenti à être pressé contre elle dans la camionnette lors du retour de Lacave : et j'avais imaginé une lettre où elle me reprochait tout en bloc : mon émoi et mon ironie. Mais elle s'était tue, en réalité. Muette et impénétrable, elle ne devait jamais rien ajouter à l'aveu qu'elle avait fait très tôt de son attirance. Ensuite, plus rien. Elle était restée muette et impénétrable pendant tout le temps de notre vie commune. Aussi étais-je en droit de craindre que ses sentiments soient devenus moins favorables. Toutes ses démonstrations d'amitié, toutes ses plaintes devant la perspective d'une prochaine séparation semblaient s'adresser à la seule Josie, sa très chère amie : et si elle avait été sincère ? Aussi avais-je quelques raisons de demeurer réservé. C'est ce que je me disais. Et pourtant, elle était demeurée toujours aussi amicale : n'avais-je pas été vraiment trop bête, moi aussi ? Car il n'y a pas de doute : c'est moi qui l'avais laissée s'éloigner. *Come l'uomo che di trottare è lasso lascia andare li compagni...* Josie aurait pu lui citer cela : et je n'avais pas même demandé : *quand sera-ce que je te reverrai ?*

Josée n'avait jamais rien dit, mais ce matin elle avait pleuré. Elle avait pleuré sous la tente. Josie seule savait, parce que leurs lits étaient voisins, et depuis quelques jours elles les avaient rapprochés et se tenaient par la main le soir pour s'endormir : mais elle ne voulait pleurer devant personne d'autre, et d'ailleurs il faisait déjà jour.

*"Quand je me suis éveillée, il faisait déjà jour, et c'était le jour du départ. Mais il était très tôt encore. Un petit matin brumeux de septembre, assez froid. Tout de suite, j'ai senti mes yeux s'emplier de larmes. Dans la demi-obscurité, j'ai entendu le souffle régulier de Josie, dont le lit était tout près, à la tête du mien. Mais, allongée sur le dos, je ne la voyais pas. Mon amie dormait, sereine : et toi ? A quoi rêvais-tu à cette heure ? Et à qui pensais-tu ?*

Le soleil commençait à dissiper les terreurs de la nuit, qui semblèrent d'un coup ridicules. Josie avait-elle eu le temps de répondre ? J'imagine assez bien ce qu'elle aurait pu dire : *'Je lui en veux aussi de nous avoir quittées. Mais il est bien puni.'* Mais il ne fut jamais question de cela entre nous. Et moi, de mon côté, je ne dormais déjà plus. La blessure que je m'étais faite au pied me rappelait à la vie et à mes soucis. Moi aussi j'aurais voulu dormir encore.

A la fin, Josée marchait parfois, les yeux baissés, droit devant elle, et sans sembler prêter attention à quiconque, silencieuse et presque sans expression entre Josie et moi. Elle n'avait pas été comme cela dans les débuts. Elle avait, dès le début, hautement avoué son amitié pour moi, et même avec des mots très forts. Puis d'autres paroles avaient été plus difficiles à comprendre. *"Il y a des fois, avait-elle dit aussi, vers la fin, j'ai envie de m'en aller, de marcher droit devant moi."* Et joignant le geste à la parole, nous laissant sur place, elle s'était faufilée entre les deux rangées de fil de fer barbelé qui nous séparaient d'un herbage qui jouxtait le camp.

Cette initiative était nouvelle et surprenante. Au début seulement de notre fréquentation nous avions un peu chahuté comme il est d'usage à cet âge : mais je ne savais pas bien être un peu brutal à la façon qui plaît aux filles. Une fois pourtant je lui avais chipé son

pull rouge, et elle en représailles avait violé le sanctuaire de ma tente pour le récupérer : mais ensuite, elle ne s'était sauvée que pour rire, alors que cette fois, après avoir mis les barbelés entre elle et nous elle s'était éloignée résolument, expliquant que là d'où elle venait personne n'avait peur des vaches, ni même des taureaux. Et elle nous avait défiés de la suivre. Certes, tout ceci mérite à peine d'être retenu et je ne sais pas pourquoi cela n'est pas oublié depuis longtemps. Peut-être parce que cela disait que j'étais toujours le même.

La veille, les convoyeurs étaient arrivés. Les convoyeurs étaient des retraités chargés de raccompagner les enfants que nous étions dans leurs provinces respectives. Ils étaient arrivés la veille, semblables un peu aux messagers de l'au-delà dans un film sur le thème d'Orphée et Eurydice. Et en effet Josée était comme Eurydice passée la première sous la domination d'une puissance qui allait l'arracher à notre vue. Pour reconnaître les siens, le messenger venu de Bayonne leur avait distribué des rubans rouges et verts. C'est cela peut-être qui lui avait rappelé qu'elle n'était pas d'ici, et pas destinée à vivre à nos côtés le restant de son existence.

Josée nous avait défiés de la suivre dans le champ au-delà des barbelés, et après un instant d'hésitation, je l'avais suivie en effet, quoique pour m'arrêter aussitôt sans faire seulement mine de l'approcher. Avais-je eu tort déjà d'aller si loin ? Car elle s'était alors retournée et avait fait face, j'aurais un instant pu la croire hostile, comme si j'avais été le matador et elle le fauve dans l'arène. Et j'étais resté interdit. Elle avait arraché un gros chardon, comme pour se défendre. J'avais été surtout frappé par le ruban aux couleurs basques qui la différenciait de nous, comme on marque un animal pour l'emmenner au foirail, et elle me regardait sans me voir. Mais c'était encore, évidemment, un jeu.

Josy, mais je ne m'en étais en aucune façon préoccupé, n'avait rien dit et elle n'avait pas bougé. S'était-elle dit qu'elle n'avait à ce moment là rien de mieux à faire que de se faire oublier ? Elle y était en tous cas parvenue, mais cela n'avait rien changé. Ce qui est précieux à retenir, c'est que je ne me souviens d'aucune gêne et d'aucune frayeur dans cet instant où Josée avait levé les yeux et où nous nous étions contemplés pour la dernière fois, comme un nageur qui prend une bonne respiration avant un plongeon très profond. Mais ce souvenir ne me disait pas alors, et aujourd'hui moins encore, ce que Josée pouvait bien penser à cet instant précis, et si elle m'incluait encore, à la fin, dans les regrets devant la perspective d'une prochaine séparation auxquelles elle s'adonnait parfois lorsque nous étions ensemble tous les trois. Et maintenant elle était partie. Et peut-être Elisabeth avait-elle raison : peut-être est-ce justement ce que j'avais voulu ? Je n'en serai jamais assuré.

Pendant ce temps, Hélène riait et moi, dans mon duvet, j'étais comme au petit matin du départ de Josée, et j'étais aussi dans l'île des Escouanes deux jours plus tôt. L'endroit où je n'étais jamais allé auparavant, mais que je venais de découvrir et par hasard comme un ombilic du monde où nous avions circulé. Je m'interrogeais sur cette découverte. J'imaginai Claude sur les galets, et dans les broussailles de cette île qui, je m'en suis aperçu par la suite, n'en était plus une depuis que son ancien bras mort avait été asséché. Si je me souvenais bien, Claude avait eu moins de pluie, en cette année de la pluie. Elle

avait dû continuer avec ses vieux souliers, et j'avais rapporté les neufs au camp, en la quittant à Puybrun, pour les rendre à l'économiste du camp. Je n'ai pas souvenir de lui avoir dit adieu. Après la visite du château de Castelnau avec Mado j'avais nagé sous le pont de fer une dernière fois et puis j'étais monté dans l'*Estafette* sans un regard en arrière. Et je ne l'avais plus jamais revue. Rétrospectivement, je n'en reviens pas, en dépit de notre dispute, que les choses avec Claude aient pu se terminer comme cela. Tout comme je ne parvenais pas à trouver supportable en général que mes souvenirs se réduisent peu à peu à quelques traits figés, et qui se dissoudraient complètement à la fin : des ombres indistinctes, comme à six heures, un certain matin de septembre, les silhouettes mal reconnaissables de mes amies qui attendaient dans le brouillard le moment proche de procéder ensemble jusqu'à la gare, comme pour une exécution, sans chansons.

## 49. Traces

*Celui qui se souvient est dans un état bienheureux. Quant à la mémoire, on peut bien recourir à l'assistance d'autrui.*

Je savais que Claude vivait tout près, à Paris, dans un quartier que pour d'autres raisons j'avais fini par connaître, et j'aurais sans doute pu la revoir : mais je n'avais rien fait dans ce sens. Tout comme je n'avais rien fait pour la retenir ou me réconcilier. Et Josée non plus, je n'avais rien fait pour la revoir. Il aurait suffi de demander, si cela se trouve : mais l'idée ne m'en était pas venue. Ma plus grande question au lieu de cela était de savoir si elle m'avait-elle aimé un peu, beaucoup ou pas du tout. Josée m'avait dès le début été une tentation, une douleur et une énigme. Denise au contraire s'était laissée aimer sans forcer à rien supposer au-delà, et ce qu'elle voulait donner, elle le donnait d'elle-même. Elle s'était laissée aimer *dans certaines limites*, et sans forcer à rien supposer au delà. Et pour cela, parce que sa disparition était plus récente aussi, son souvenir conservait quelque chose de précieux et de chaud, un peu comme le fanal de queue d'un train qui s'enfonce dans la nuit, parce qu'il donnait encore l'idée de la vie et de la lumière qui inondent ses compartiments de luxe et ses voitures salons. Je ne l'avais, alors qu'il était temps, ni retenue, ni vraiment recherchée. Pourtant, j'en suis certain, elle ne se serait pas dérobée. Elle ne m'aurait pas honni ou rejeté comme d'autres avaient fait dès le temps où nous nous fréquentions. Ce n'était pas son genre de cultiver ni son mystère ni son malheur. Avec elle, tout était simple et ouvert. Ses mensonges eux-mêmes n'en étaient pas vraiment. Si elle aimait, elle était du genre à se laisser aimer sans complications, et ce qu'elle donnait était vraiment donné. Cela valait même pour moi, qu'elle n'aimait pas.

Par exemple : nous avions, par transgression exceptionnelle de nos principes à tous deux, échangé nos adresses et, même si je l'avais oublié depuis, elle avait écrit au moins

une fois. Très longtemps, j'avais cru me souvenir que nous ne nous étions pas écrit, ou bien très peu. D'une correspondance entre nous, en tous cas, il ne restait rien, si ce n'est un vague souvenir. Je l'avais oublié, et pourtant je suis obligé de l'admettre en trouvant les preuves, Denise avait tenu sa promesse, et elle avait répondu à ma lettre. Peut-être même avait-elle écrit la première, de son écriture encore un peu enfantine. Une correspondance amoureuse : cela m'était une expérience nouvelle, puisque toujours jusque là j'avais préféré conjuguer le silence avec l'absence, rompant les ponts tout à fait et immédiatement avec les êtres chers que je savais devoir, par la force des choses, tôt ou tard disparaître de ma vie. Il valait mieux, me disais-je, laisser la mémoire faire son travail : estomper les détails, laisser subsister, sous une forme embellie, les seules images les plus consolantes. Et ce ne sont pas les lettres de Denise qui purent me faire changer d'avis, car elles étaient bien décevantes.

Un jour, je suis tombé sur l'une d'entre elles qui par quelque hasard s'était conservée et qui avait fini par refaire surface. Je ne crois d'ailleurs pas qu'il y en avait eu beaucoup d'autres, et j'avais en tous cas oublié leur existence, mais j'avais sans intention particulière gardée celle-là parmi divers papiers, que j'ai depuis égarée à nouveau. Elle répondait à la mienne, et à la lire il semblait que j'avais argué à peu près : *'à quoi bon notre correspondance si nous ne devons pas nous revoir ?'* Voulais-je, au moyen de ce qui ressemblait à une provocation, susciter une proposition de rencontre ? Je ne peux pas reprocher à Denise d'avoir répondu autrement et déçu mon attente : *'Je ne sais pas si nous nous reverrons. Ici il ne s'agit que de notre correspondance. Et qu'en ferons-nous ?'*, avait-elle répliqué. Une chose dont je ne me souviens pas, et dont il ne pouvait pas me rester de trace, c'est si nous avions persisté après cela : mais c'est improbable. Les choses en étaient apparemment restées là.

Avec Denise, une dernière rencontre avait pourtant eu lieu, mais très brève, après cet hiver décevant. C'était un peu plus tard dans le courant du printemps à l'occasion d'une petite fête que Micheline avait organisée pour son anniversaire à Aulnay-sous-Bois. Elle avait prévu musique et sodas dans le garage du petit pavillon de ses parents, mais je ne crois pas que nous ayons beaucoup dansé. Denise était là elle aussi, mais elle n'était pas venue pour moi. Nous avons à peine échangé quelques mots, et elle était partie retrouver ses amis. Je lui avais parlé ironiquement, comme je faisais toujours, mais comme elle avait de l'humour et savait ce qui se cachait derrière mes airs de supériorité, ce n'est pas cela qui l'avait rebutée. Quant à Caroline, avec qui j'aurais bien voulu me réconcilier également, elle n'avait pas été invitée. De toutes façons, il est probable que pour elle je n'aurais pas trouvé les mots. Entre nous, pour une raison ou pour une autre, comme par exemple parce qu'elle avait compris que, tout en la trouvant jolie, je ne parvenais pas à l'approcher vraiment, tout était définitivement brouillé.

Denise n'était pas revenue à Villar pour le séjour de Pâques, et je n'avais pas voulu lui demander si elle comptait, peut-être, revenir à Noël prochain. J'avais trop peur de la réponse, et en dehors de cela, je n'imaginai pas de voie pour la retrouver. Micheline, Denise et Caroline : toutes les trois ensemble allaient disparaître de ma vie. Je ne les reverrais plus. C'était une issue dont je ne pouvais pas encore être absolument certain : mais nos relations étaient devenues si confuses et attiédies que j'avais d'ores et déjà renoncé à espérer autre chose qu'un éloignement définitif.

Mes anciens camarades de lycée, Jean-Paul et Philippe, avaient eux aussi décroché. Seul Jean-Paul était passé avec sa nouvelle automobile, qui lui était plus précieuse que la prunelle de ses yeux. Puis, la fois suivante, seul de toute notre petite bande, Claude était encore là, quoique plus pour très longtemps. Et c'est par lui que j'avais eu pour la dernière fois des nouvelles de Denise dans les circonstances suivantes. L'année 1970 avait été l'année de la neige et elle s'était en outre achevée par une vague de froid exceptionnelle : « 23-29 décembre 1970 : début d'une vague de froid. A partir du 23 décembre, de l'air glacial déferle sur la France. Des milliers d'automobilistes sont pris au piège dans leurs véhicules », disent les archives de la météorologie. Et le mois de mars suivant fut l'un des plus froids jamais observés : mais j'avais déjoué les pièges du temps et de la route, et j'étais remonté à la montagne une dernière fois, jusqu'au village perché au pied du col qui seul désormais me relie à mes chers souvenirs. Au premier matin j'étais seul, le premier dans la salle à manger inondée de lumière et où tant de visages remémorés ne paraîtraient plus. J'imaginais que peut-être, bientôt, j'allais rencontrer Denise sur la route, répétant à l'inverse notre rencontre de l'année précédente. J'aurais été en plein soleil, et elle dans l'ombre, et elle serait montée vers moi, arrivant la dernière. Mais non : cela ne devait pas arriver. Seul Claude était là, et il avait apporté des photos. Cela fait que quand je dis que je ne revis plus Denise et Caroline, ce n'est pas tout à fait vrai : je les revis une dernière fois en photographie le jour même où j'appris que je ne les reverrais plus.

C'étaient des photos de nos derniers moments ensemble, pendant l'hiver précédent, où il avait fait beau, bien que cela fût un séjour de Noël. Claude avait bien saisi l'instant et l'on voyait en contre-jour leurs profils tout auréolés de lumière et de fumée, au moment de leurs vies où peut-être elles avaient été les plus belles. Mais ce n'est pas ce qui m'avait le plus intéressé. Il était demeuré fixé dans ma mémoire qu'alors que Denise ressemblait parfaitement à la personne que j'avais aimée, et qui ne sourirait jamais plus de son sourire de huit ans, le visage de Caroline exprimait une souffrance que je ne lui avais pas connue. Je n'aurais pas cru que le visage de Caroline fût susceptible d'exprimer tant de souffrance : mais la photo était irréfutable, et m'emplissait de regrets. "*Guido, io vorrei che tu e Lapo ed io...*" : le désir du poète n'était pas exaucable. Il faut toujours choisir, quitte à choisir le néant. Ces deux plis horizontaux sur le front de Caroline. Ses lèvres entr'ouvertes. Je reconnaissais cela. Et je me rappelai l'éloignement prématuré d'Hélène, le souffle court, l'angoisse, les feuilles scintillantes des peupliers très haut en plein midi au-dessus de nos têtes.

J'avais vu et pensé cela, puis Claude avait rangé ses photos.

Un jour, encore, le destin m'avait tendu la perche. J'avais rencontré Muriel à Paris, tout à fait par hasard. Elle se souvenait surtout bien de Jean-Marc, qui avait été son ami : forcément. Elle m'avait donné quelques nouvelles de Denise, mais qui ne livraient rien de sa vie, sa pensée, et je n'avais pas cherché à prolonger la conversation. Quant à Denise elle-même, je ne l'ai naturellement plus jamais revue. Et même, je n'arrivais plus tout à fait à croire qu'elle puisse effectivement habiter quelque part, en chair et en os, avec une vraie vie, pleine de devoirs et de plaisirs. Pour moi, elle avait rejoint toutes les autres dans ces limbes obscurs qui m'étaient particuliers et où toutes mes anciennes amies étaient rassemblées, respirant faiblement et chuchotant à peine, attendant une



pensée de ma part, que je leur accordais par piété plutôt que par espoir désormais, pour ne pas avoir à me reprocher de trahir leur mémoire. Je n'avais pas tout de suite compris que rien n'effaçait le souvenir comme les retours et les remémorations.

## 50. Remords

Après Claude et Josée, et même après Hélène, je devais revenir voir la Dordogne, comme pour rattraper la fois où j'avais tout manqué. Et toujours l'île des Escouanes avait été une étape marquante : comme pour me rappeler comme j'avais eu tort de la manquer la seule fois où il aurait été essentiel de m'y trouver. L'île des Escouanes, qui n'était même pas une île, était ma Némésis. C'est là que je finis un jour par découvrir le sens de mon escapade entre Argentat et Puybrun, lorsque j'avais laissé Josée et Josy seules au camp fixe, sacrifiant les derniers jours que nous aurions pu passer ensemble.

Lorsque, quelques semaines plus tôt, alors que le soleil d'août brillait encore sur mes amitiés nouvelles avec elles, j'avais soudain aperçu Claude sur le chemin de halage, le cœur tout empli de sentiments pour d'autres, j'avais cru n'éprouver pour elle qu'une vague pitié. Je m'étais dit qu'elle n'aurait pas dû revenir, et je m'en étais voulu de cette pensée basse sans réussir à la combattre. Et pourtant, c'est elle que j'avais suivi au moment où il s'agissait d'achever ce qui avait été commencé avec d'autres. Puis je l'avais abandonnée à son tour, et cela avait été irrémédiable.

L'autre fois, en revenant au camp directement après l'étape de Puybrun, je n'avais été préoccupé que de Josie et de Josée, surtout de Josée, et j'avais totalement cessé de penser à Claude. Elle était pourtant revenue elle aussi, forcément, dès le lendemain, dans l'après-midi, après sa nuit aux Escouanes, qui avait forcément existé mais dont je n'imaginai rien, et le hasard au moins aurait dû nous mettre en présence l'un de l'autre, comme le premier jour après notre retour de Padirac, et comme le jour où elle était rentrée de sa première randonnée, juste avant l'orage. D'autant que le retour de la caravane était un événement pour nous autres sédentaires, et nous allions d'habitude y assister, comme en corps constitué, depuis le chemin de halage. Mais non : il ne me reste en mémoire aucune image de cette sorte. Rien.

Claude m'avait rendu sensible tout un monde de réalités qui avant elle n'existaient tout simplement pas pour moi, et qui s'étaient ensuite évanouies au point que je n'étais pas bien certain qu'elles pussent réellement exister. Ma première histoire d'amour non totalement platonique, qui s'était étendue sur deux années, représentée, objectivement, un

triste fiasco : mais malgré cela, j'interprète le fait que je ne me souviens plus du tout des circonstances dans lesquelles je la perdis de vue, et quelle fut la teneur émotionnelle de ces derniers moments, comme une preuve qu'encore aujourd'hui je n'ai pas renoncé à elle, et que notre histoire, n'aura en réalité pas de fin, si ce n'est avec moi. Je sais en tous cas que si l'émotion et même le souvenir de nos moments ensemble ont pu au cours du temps s'affaiblir, il ne m'est jamais arrivé d'en sourire.

Lorsqu'elle m'avait pris la main un certain soir, en marchant sur la route, dans le noir absolu d'une nuit sans lune – car à la réflexion c'est bien ainsi que les choses avaient dû se passer - Claude m'avait procuré une sensation à la fois extraordinaire et unique. Ma première histoire d'amour non totalement platonique, et qui s'était étendue sur deux ans, représentait objectivement un triste fiasco : mais malgré cela, j'interprète le fait que je ne me souviens plus du tout des circonstances dans lesquelles je la perdis de vue, et quelle fut la teneur émotionnelle de ces derniers moments, comme une preuve qu'encore aujourd'hui je n'ai pas renoncé à elle, et que notre histoire, n'aura en réalité pas de fin, si ce n'est avec moi.

Où étions-nous donc Josée, Josy et moi, pendant que Claude elle aussi passait ses derniers jours en ces lieux qui nous seraient à jamais communs ? C'étaient les derniers moments et je me souviens qu'il pleuvait souvent, et que nous avions un peu froid. Je me souviens que nous nous promenions souvent le long de la rivière, mais plus loin en amont, et en dehors du camp. Nous préférons désormais rester tous les trois ensemble et loin de tout.

Mais Claude, forcément, depuis qu'elle avait débarqué : était là, quelque part, se préparant elle aussi au départ. Forcément. Elle avait bien dû circuler dans le camp, pour laver ses affaires, les repasser peut-être, les ranger, rendre son duvet, sa tente, participer au remisage des canoës : et je n'avais rien vu. C'était un mystère. S'était-elle cachée de moi ? En tout cas, je ne l'avais pas cherchée et elle n'était pas venue me trouver non plus. Pourtant elle ne pouvait pas sortir comme cela de ma pensée. Elle y était inscrite définitivement, même si je ne m'en étais rendu compte qu'un peu plus tard, une fois rentré à Paris.

En effet, alors que j'étais, consciemment et très volontairement déterminé, plutôt que de penser à elle, à cultiver le souvenir de mes nouvelles amies de cet été là, et que je faisais chaque jour l'effort de me remémorer l'une ou l'autre de leurs paroles ou quelque épisode de ce que nous avions vécu, c'était elle qui s'était la première invitée, surgissant de ma mémoire, dans ma conscience endolorie.

Cela avait résulté d'un hasard, mais un hasard inévitable. On m'avait par hasard emmené voir un film où apparaissait un personnage de jeune-femme, une jeune-femme brune à l'accent faubourien à laquelle le scénariste avait voulu prêter une personnalité sombre et insaisissable d'un certain côté, mais en même temps attachante et méritant que l'on ait pitié de son sort. Et je n'avais d'abord pas compris pourquoi j'avais été tant frappé par ce portrait de femme, jusqu'à ce que je me rende compte que l'actrice ressemblait à Claude, et possédait aussi sa voix, à un point tel que j'avais cru, par delà notre séparation définitive, l'entendre me parler à nouveau.

Pourtant, il avait suffi d'Elisabeth, d'Hélène, de la pluie et de quelques pommes au miel pour occuper mon esprit au point d'oublier. Aux Escouanes, j'aurais bien dû penser à Claude, que j'avais laissée s'y rendre seule alors que c'était le lieu et le moment où nous aurions pu nous réconcilier définitivement. Et voilà que cinq ans plus tard, c'était la dernière étape avant le retour au camp, la dernière nuit dans la nature, et une vraie nuit dans la nature, en camping sauvage, pour les nomades aguerris que nous étions toujours devenus ou redevenus après tout ce temps passé entre eau, ciel et terre : et pour ma première fois, j'y avais été un campeur tout à fait ordinaire, bon camarade avec les garçons et les filles du groupe, et pour l'une d'entre elles au moins un petit flirt de l'été et rien de plus.

L'année suivante, parachevant le sacrilège que représentaient ces retours inutiles, j'étais revenu avec Alain Siard, un successeur très différent de Danièle et de Mado. Dans l'esprit d'une époque désabusée, notre camping s'était beaucoup simplifié. Personne ne chantait plus mais c'était l'été où Keith Richards avait inventé son fameux accord en Sol, et presque chaque soir nous passions une partie de la nuit à écouter la radio – *the haunting droning note* - autour du feu. Alain disait : '*T'entends les riffs ? T'entends les riffs ?*' et n'étant pas musicien, je ne comprenais pas ce qu'il voulait dire. Il aurait fallu quelqu'un comme Gisèle pour m'expliquer, mais elle aussi avait disparu. Je me souviens que j'avais emmenés quelques volontaires à la nuit tombée voir le château de Castelnaud qui se détachait, illuminé par de puissants projecteurs, sur sa colline. Nous avons traversé la rivière et amarré les canoës comme à la Roque-Gageac avec Hélène, puis marché droit sur l'objectif comme nous avons fait pour trouver le château de Taillefer avec Josée et Josie six ans plus tôt. Au retour, nous avons longtemps marché sans retrouver la rivière. A minuit, les projecteurs s'étaient éteints autour du château et nous nous étions perdus dans la nuit.

L'année suivante, c'était donc en 1972 et c'était la dernière fois que je séjournais dans le champ de peupliers au bord de la Dordogne, il y avait eu Alain Siard à nouveau, Brigitte Gary, et aussi Souris qui, après une année d'intervalle, était revenue comme on revient sur un champ de bataille constater que la reconstruction a commencé, et que les survivants ont enterré et oublié les morts. Juillet 1970, déjà, glissait dans le lointain. Avec Souris, nous n'avions jamais reparlé de Claude, d'Hélène et d'Elisabeth. Tout s'était passé exactement comme si elles n'avaient jamais existé. Elles s'étaient poliment absentes, comme Claude – la vraie Claude – n'avait pas su faire en soixante-cinq, mais cela n'avait servi à rien, puisqu'elles n'avaient pas été remplacées. Souris et Brigitte sans doute m'aimaient bien, je m'en suis rendu compte par la suite, car elles m'avaient écrit. Et Dominique Richard, que j'aurais facilement confondue avec Claude -pas la vraie Claude bien sûr- car j'avais vécu avec elle le même genre de réticences, m'avait écrit elle aussi : mais je ne voulais plus d'amies. Et de cette année là il ne me reste en dehors d'elle presque pas de souvenirs.

Je me souviens tout de même que cette année là, on avait lâché les barrages, et la Dordogne était haute, froide, et courait si vite par dessus les obstacles qu'on ne les reconnaissait plus. Nous avons visité les endroits habituels à un rythme accéléré : si bien que nous avons ajouté des étapes supplémentaires sur la Haute-Vézère où je n'étais pas retourné depuis que j'y avais cassé un canoë sur les rochers en 1967. Il

faisait très chaud. A Vigeois les garçons avaient jeté Souris à l'eau. Tout cela tournait au sport et au ressassement. Nous partions trop loin, dans des pays perdus, obscurs et des gorges trop profondes. Je ne prenais plus de photos car je ne pouvais plus m'encombrer d'un appareil, ni de nouveaux souvenirs, et mes amitiés se réduisaient chaque fois davantage au début d'une esquisse. Il était temps d'en finir, et peu à peu, cette forme de vie que j'avais prolongée inutilement avait tout à fait cessé. A la fin du séjour, alors que nous étions tombés à peu près d'accord avec Alain que nous étions allés au bout de ce mode de vie, un responsable important mais qui n'avait jamais partagé nos fatigues et nos jeux était venu de Paris, annonçant de nouvelles dotations en matériel rendues nécessaires par l'une des législations qui, sans que nous nous en doutions, nous protégeaient depuis toujours. Tous les canoës, en particulier, devaient être remplacés. Il les avait donc fait réunir au milieu du camp, et comme en dehors des souvenirs qui pour certains d'entre nous s'y rattachaient ils n'avaient aucune valeur, pour garantir que nul ne leur confierait plus sa vie et ses pensées, il en avait fait un grand feu.

## 51. Coda

Quand après le train du soir elle eut perdu le reste de ses copains, Hélène avait cessé de rire. Il restait à démonter le camp, et dès le lendemain nous nous étions attelés à la tâche. Les tentes une fois pliées et rangées, le champ de peupliers semblait nu, méconnaissable, étranger. Avec Claude et Elisabeth, nous ne nous quittions plus. Un peu tristement, nous étions allés ensemble boire un dernier verre au village, dans un café que je connaissais depuis quelques années, même si je n'y avais pas pénétré plus d'une ou deux fois en tout. Ou bien peut-être était-ce celui d'en face. Pierre et Hélène étaient restés aussi pour aider, et ils s'étaient assis face à face à côté de nous. Nous étions bien.

Le soir, comme il n'y avait plus de tentes, nous étions tous allés dormir au grenier sur les matelas empilés dans l'attente du prochain été, comme au temps, qui semblait si lointain, où je lisais *le Vicaire savoyard*, parce qu'il pleuvait, au lieu de passer du temps avec mes amies qui allaient bientôt s'en aller, ou bien cette autre fois, trente jours plus tôt seulement, où Josée, avec ses cheveux mi-longs retenus par un bandeau bleu, agenouillée sur le parquet grossier, penchée en avant et appuyée sur la pointe de deux doigts de la main gauche et trois de la main droite, avait démontré le nombre cinq en numérotation Inca.

Les soirs de départ et les soirs d'arrivée se ressemblent un peu, et ils se ressemblent tous. Les règles et les préventions se relâchent. Le soir du départ de Josée, de Josie, et de la plupart de mes autres amies de cet été là, Mado avait réquisitionné l'*Estafette* de

l'économat pour conduire les derniers rescapés manger des pets-de-nonne dans un restaurant à Queyssac.

Queyssac était sur la hauteur, assez loin de notre vallée, au nord, dans une région où nous n'allions jamais. La nuit était tombée et nous avions fait la route à vive allure. Je me souviens qu'elle était étroite, sinueuse, gravillonnée et blanche sous la lune. Sur le moment, j'avais forcément pensé au jour à la fois si proche et si lointain où la même *Estafette* nous avait ramenés de Lacave, avec Josée, Josy et toute l'équipe, tout mouillés et tremblants, pas seulement de froid. Ce jour là, qui restait gravé dans ma mémoire, mais qui n'avait probablement marqué personne qui fût encore là avec moi, nous avions fait le trajet debout, tant nous étions en surnombre dans la petite fourgonnette. Nous étions réduits à une poignée désormais, et suivant les conseils de Mado, puisque Mado était comme un conservatoire des traditions et des bonnes idées des *caravanes*, nous avions disposé un banc en longueur dans l'*Estafette*, sur lequel nous nous étions assis à califourchon. Puis Mado avait pris le volant, et j'étais juste derrière elle à regarder droit devant.

Cette nuit là, l'air était rempli d'une multitude d'éphémères qui venaient s'écraser par centaines sur le pare-brise, ou pour les plus chanceuses, par disparaître après être restées un instant éclairées dans le faisceau des phares comme autant de gros flocons de neige. Je me dis que les êtres que j'avais aimés étaient entrés et sortis de ma vie à la façon de ces papillons nocturnes, comme s'ils avaient été pris, mais pour un instant seulement, et sans que je puisse les y retenir, dans le faisceau de ma conscience. Puis ils avaient disparu à jamais dans l'obscurité. C'était chose banale et à laquelle il fallait se résoudre, car entre-temps ils avaient accepté d'être mes amis, et donc tout était bien.

Très vite après que Denise aussi bien que moi-même nous avons abandonné tout espoir de nous revoir et renoncé à tout effort dans ce sens, notre correspondance avait cessé elle aussi. Plusieurs années plus tard, j'allais recevoir une lettre de Micheline où elle commencerait par dire qu'elle '*m'avait connu paumé*'. Micheline : voilà bien quelqu'un encore qui avait disparu pour de bon, et dont je n'attendais pas de nouvelles. '*Comment as-tu survécu ?*' écrivait-elle. '*Si tu ne réponds pas, je penserai que tu es mort*' : et certes oui le voyage était achevé. Mais elle continuait d'un : '*dis-moi que tu es heureux*' : et certes j'aurais aimé faire plaisir à Micheline, mais je ne pouvais pas mentir à ce point ! Je demeurai un certain temps sans savoir que faire, jusqu'à ce que je décide, selon mon habitude, de ne rien faire du tout. Car peut-on aller contre l'alchimie du désir? Micheline, au temps même où nous nous voyions beaucoup et conversions assez souvent, n'avait pas de chance avec moi, et du coup restait le plus souvent seule et triste. Avec elle aussi, désormais, tout était fini, mais sa question demeurait : étais-je heureux, et comment avais-je survécu ? J'aurais pu lui écrire que j'avais pour moi mes souvenirs, pour toujours : et que je m'en contentais. Mais je l'avais déjà dit, et ce n'était pas consolant.

Plusieurs années de suite, quoique après un certain intervalle, j'étais revenu seul avec Catherine sur le causse et dans la vallée de la Dordogne, car je n'étais pas guéri de mon addiction au silence des causses et au chant des peupliers le long de la Dordogne, au contact élastique des feuilles qu'ils déposaient en tapis sous nos pieds nus, aux odeurs

des berges et des buis, aux éclats d'argent de l'eau filant sur les galets, et aux ombrages des branches basses au ras des contre-courants. L'île des Escouanes – je ne savais toujours pas que ce n'était pas une île, et il restait cela de roman et de rêve dans mes retours – était devenue un de nos lieux préférés pour passer les après-midis une année où nous avons logé tout près de là, quoique dans les pruniers sur la hauteur, à Saint-Michel, derrière le château de Castelnaud, au centre de tout, à portée de main aussi de la ruine de Taillefer. Nous étions là, elle et moi, et moi comme un fantôme avec ses fantômes, mais le pays semblait purgé de ses passions et de ses esprits. Les Escouanes étaient lumineuses l'après-midi, la pluie n'y venait plus jamais. Les personnages d'autrefois semblaient avoir définitivement disparu : ils ne revenaient pas en tous cas. Ils étaient, il est vrai, aussi vieux que moi, ou presque, ou parfois davantage. Nous étions même retournés à Saint-Céré, où j'aurais tout au plus rencontré le souvenir de Danièle, qui ne m'avait jamais préoccupé. Nous montions parfois le soir à Queyssac, tout en haut sur la hauteur hantée du seul souvenir de Mado, puis dévalions la côte au retour dans la nuit noire, et franchissions la Dordogne sans nous arrêter pour monter sur notre élan dormir quelque part au hasard sur le causse désert. Nous nous endormions, un peu saouls, à la belle étoile : et je dis cela au sens strict, car le causse est un endroit pour voir la voie lactée et à la bonne saison les étoiles filantes. On veille, allongé sur le dos sous le ciel noir, puis on s'endort très tard, et on est réveillé au matin par le froid, sous un ciel blanc dont elles ont disparu. Puis le soleil se lève. Mais nous n'avions jamais approché du *Castrum*. Sur la rivière, à quelques minutes de là, la drague elle aussi avait été démontée. Je parle de cela : c'était dix ans plus tard, et c'est très loin déjà. Les peupliers aujourd'hui auraient plus d'un demi-siècle, et c'est trop vieux pour un peuplier. On les aura coupés.

En me disant adieu, Elisabeth avait voulu que je lui rende le collier qu'elle m'avait confié après la nuit de Vaurette pour que je le porte en gage d'amitié. C'est Claude qui m'avait suivi le plus longtemps, jusqu'à la Porte d'Orléans, où elle avait disparu de ma vie. Elle n'était pas bête et avait toujours considéré notre relation comme un simple jeu d'été. Bizarrement, je m'étais avisé de lui écrire, et elle n'avait jamais répondu : mais cela n'avait aucun caractère de gravité, puisque, comme un philosophe a dit -mais j'ai oublié lequel – on peut survivre à tout à condition d'en faire une histoire.

10 juin 2020